BnF Gallica

Charles Péguy : [exposition], Paris, [12 janvier-24 février] 1974, Bibliothèque nationale

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Charles Péguy : [exposition], Paris, [12 janvier-24 février] 1974, Bibliothèque nationale. 1974.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

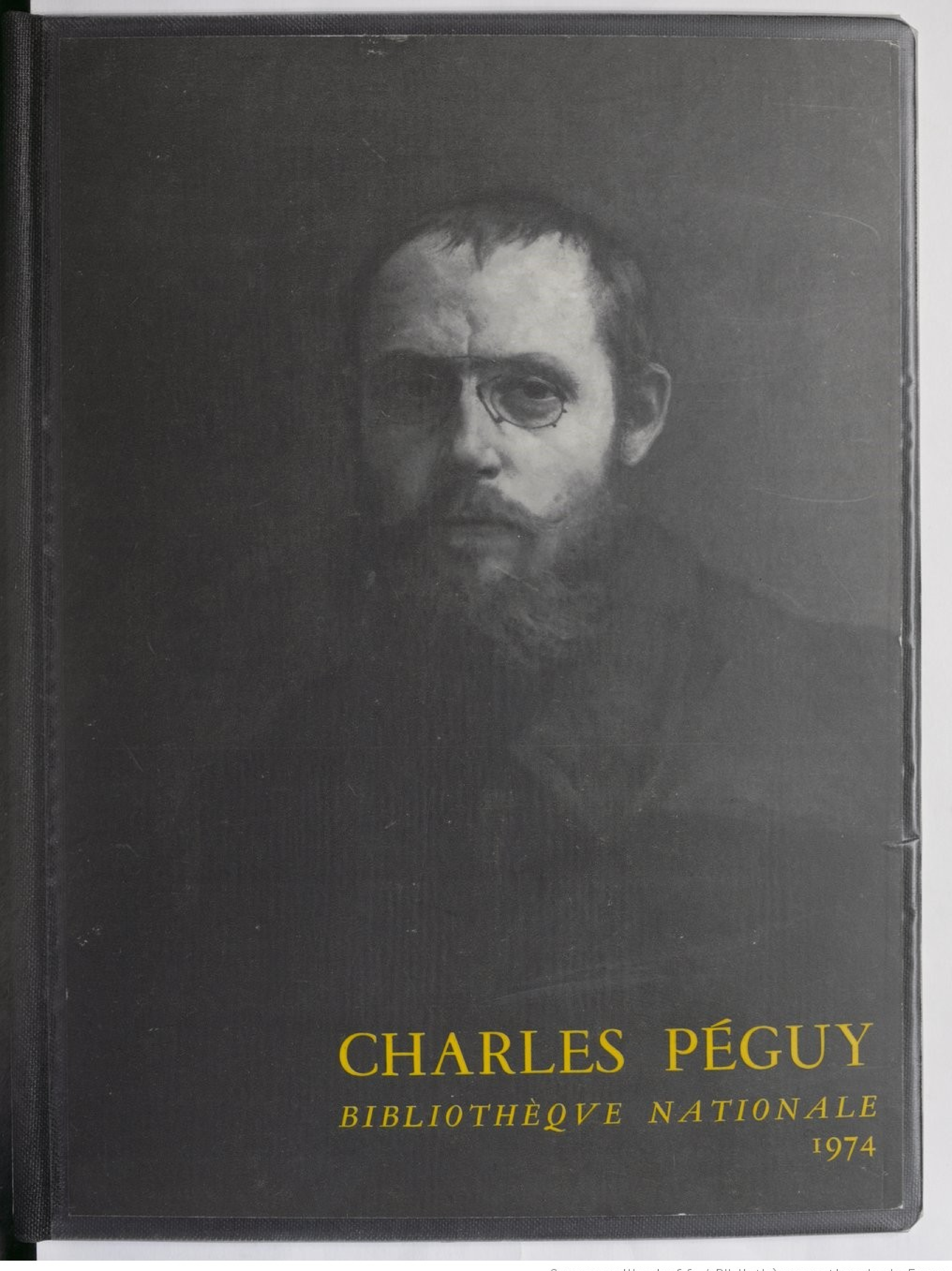
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

RENOV'LIVRES S.A.S.
2005

CHARLES PÉGUY

005-247099

Couverture : N° 335. — Péguy, par Laurens.

27.544
1974
P

BIBLIOTHÈQVE NATIONALE

CHARLES PÉGUY


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7513 00997652 2

PARIS
1974

Don 2005002400

Salle I

Dans le cadre de la commémoration du centenaire de la naissance de Charles Péguy, cette exposition a été réalisée avec le concours de la Direction générale des maisons de la culture, théâtres, arts et lettres.

Les notices du catalogue ont été rédigées par Marie-Clotilde Hubert, *Conservateur au Département des Entrées.*

La recherche iconographique a été faite avec la collaboration de Michel Brunet *qui a conçu la décoration, réalisée par les ateliers de la Bibliothèque nationale.*

ISBN 2-7177-1183-X

© Bibliothèque Nationale, Paris, 1974

PRÉFACE

L'exposition que la Bibliothèque nationale présente aujourd'hui est la plus importante de celles qui aient jamais été consacrées à la mémoire de Péguy. Elle clôt le cycle des manifestations organisées à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Le nombre et la réussite de ces manifestations montre combien son œuvre demeure vivante encore, à l'étranger comme chez nous. Proust excepté, aucun écrivain moderne n'a été célébré récemment avec plus de succès. Aucun n'a suscité plus de discussions, n'a été l'objet de plus de recherches.

***

La puissante originalité de l'œuvre explique une telle consécration. Mais elle explique aussi pourquoi Péguy, s'il a aujourd'hui encore beaucoup d'admirateurs, n'a jamais eu de disciple.

Péguy est d'abord l'un des seuls écrivains français, le seul peut-être parmi les plus illustres, qui, par sa naissance, soit d'origine entièrement ouvrière et paysanne. Son père exerçait le métier de menuisier, sa mère celui de rempailleuse de chaises. L'un et l'autre étaient de souche campagnarde. Tout concourt à faire de moi, disait Charles, « un paysan de la Vallée de la Loire... un vigneron des côtes et des sables de la Loire ». Lui-même a écrit qu'il devait tout à sa grand-mère maternelle, qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et qui, le soir, lui racontait des histoires. Il expliquait par ses origines, son amour du terroir et son sens foncier des réalités concrètes. L'univers de Péguy comporte presque toujours, à son arrière-plan, un large fond de nature, des océans de blé, des vallonnements harmonieux, des paysages ensoleillés balayés par le vent. Une nature d'où l'homme, pourtant, est rarement absent.

Le jeune Péguy était un enfant sage, sérieux, docile, habitué aux prix d'excellence. Ses cahiers d'écolier en font foi, qui voisinent, dans l'exposition, avec les outils de rempaillage de sa mère. Un directeur d'école normale primaire sut le juger et lui permit de poursuivre ses études. Il a gardé de ces années un souvenir attendri. Il aimait ses maîtres. Trente ans plus tard, il en parle avec chaleur. Au temps de son enfance, dit-il, le monde de l'enseignement primaire était très proche « de cet admirable monde ouvrier et paysan », de tout « cet admirable peuple » qui alliait « la décence et la justesse

d'âme », qui ne pensait qu'à travailler, qui avait la piété de l'ouvrage bien faite... » et « qui rempaillait des chaises exactement du même esprit et du même cœur et de la même main qu'il avait taillé ses cathédrales. »

Mais la bourgeoisie capitaliste, ajoute-t-il, a, depuis lors, infecté le peuple. Elle s'est mise à traiter les travaux de l'homme comme une valeur de bourse, et l'homme à son tour a fait, par les grèves, un chantage sur son propre travail.

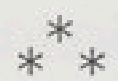
*
* *

Le milieu même dans lequel s'était déroulée son enfance, la pauvreté qu'il avait observée autour de lui, l'amitié d'un voisin, un forgeron socialiste, et plus tard, le séjour à l'Ecole normale supérieure, où, grâce au bibliothécaire, Lucien Herr, l'influence de Jaurès était prédominante, avaient très naturellement amené le fils du menuisier d'Orléans à se tourner vers le socialisme. Comme l'a bien montré Bernard Guyon dans un livre excellent qu'il a consacré à Péguy, il s'agissait d'un socialisme véritable, dont n'étaient exclus ni la suppression de l'héritage, ni la socialisation des moyens de production, mais qui ne citait point Marx, qui préconisait la fraternité des peuples et qui souhaitait voir s'élever une cité harmonieuse des âmes. Et pourtant, si prévisible que pût paraître son évolution, Péguy n'hésitait pas à la qualifier de conversion et à la considérer, au moment où il s'engageait officiellement dans cette voie, comme le plus grand événement de sa vie morale. Il avait alors 22 ans. Mais il se montrait déjà tel qu'il devait toujours être, fier et passionné, toujours prêt à s'engager à fond dans la bagarre, en un élan de générosité ardente, pour une cause qu'il estimait juste. Heureux de se consacrer tout entier au combat, il abandonna même l'Ecole normale et les sentiers tout tracés de la vie universitaire, pour se lancer dans la polémique et dans l'action.

L'affaire Dreyfus devait lui permettre, on le sait, de remplir, plus complètement encore, sa tâche de justicier. Il y trouve un rôle à sa mesure. Dès les lendemains du « J'accuse » de Zola, il se dépense dans les journaux, distribue des tracts, se fait arrêter dans des manifestations de rue. Cette affaire, écrivait-il dans *Notre Jeunesse,* avait une vertu singulière. L'idée qu'un homme était accusé de crimes qu'il n'avait point commis lui était insupportable. Douze ans plus tard, il était encore déchiré au souvenir de cette « ruée de la foule contre un innocent ».

Douze ans plus tard, et sans que personne n'en sût rien, il s'est converti à nouveau, mais au catholicisme. Lui-même n'admettait pas le mot de conversion. Celui « d'approfondissement » lui paraissait plus convenable. Très pudiquement, il ne nous parle guère de ce long travail intérieur. Mais il retrouve alors peu à peu la foi de son enfance, une foi qu'il avait incontes-

tablement perdue durant son adolescence, mais qui s'affirme de plus en plus nettement dans les sept ou huit dernières années de sa vie. Une foi qui ne heurte nullement ses convictions philosophiques, puisqu'il s'est toujours réclamé de l'idéalisme de Platon et de l'intuitionisme de Bergson. Une foi qui désormais dominera sa vie toute entière.

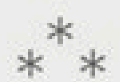


Son indépendance d'esprit fait que, tout en prenant ardemment et même véhémentement parti pour les causes qu'il estime justes, Péguy se trouve le plus souvent en opposition avec la plupart de ceux qui les défendent. Comme tous ceux qui veulent crier leur vérité, sans se préoccuper des conséquences, Péguy fut un homme seul. Redevenu fervent catholique, il n'en porte pas moins sur le cléricalisme des jugements ironiques et parfois méprisants. « Il faut qu'il y ait une raison, dit-il dans *L'Argent,* pour que, dans le pays de saint Louis et de Jeanne d'Arc, dans la ville de sainte Geneviève, quand on se met à parler du christianisme, tout le monde comprend qu'il s'agit de Mac-Mahon, et quand on se prépare à parler de l'ordre chrétien, tout le monde comprend qu'il s'agit du Seize Mai ». Il accuse les curés d'être par « débilité spirituelle » les vrais responsables de la déchristianisation. Lui qui fit à pied le pélerinage de Chartres, ne se maria jamais religieusement et ne fit jamais baptiser ses enfants. « Je n'ai pas le temps », disait-il à Tharaud, son camarade d'Ecole. D'ailleurs sa femme y était hostile. Mais il avait le sentiment que cette condition équivoque, qui choquait beaucoup Maritain, n'éloignait pas de lui la grâce. Son fils Marcel affirme même que son respect des croyances de chacun était tel qu'il ne disait jamais rien à ses enfants qui pût les influencer en la matière, et que, même à l'époque où la mystique et la foi imprégnaient de plus en plus profondément son œuvre, il souhaitait, en famille du moins, paraître neutre.

Durant la période socialiste de son existence, il s'était d'ailleurs heurté à ses camarades plus brutalement encore. Dès le début de l'affaire Dreyfus, il les avait jugés trop réticents. Beaucoup craignaient en effet d'être détournés de la lutte des classes par des préoccupations qu'ils jugeaient épisodiques. Péguy s'en prend à eux avec violence. Lui qui devait mourir pour son idéal, s'élève contre ceux, de plus en plus nombreux, qui ont profité de «l'Affaire», pour obtenir des prébendes et des sinécures, mais qui en ont renié l'esprit. Son refus, à la suite du premier Congrès des organisations socialistes françaises, de laisser contrôler la presse socialiste, est à l'origine même de la publication des *Cahiers de la Quinzaine*. Il est bouleversé par ce qui lui semble être une atteinte à la liberté. Une liberté qui doit être fondée sur la vérité et ne jamais reculer devant elle. Cette prise de position le brouille définitivement avec ses amis les plus chers. Désormais, il publiera régulièrement, sur

des sujets d'actualité, tout ce que lui-même et ses compagnons auront envie de dire. Matériellement et intellectuellement, le travail est énorme. Au début, Péguy assume toutes les tâches, celles du ménage ou de la typographie aussi bien que celles de l'administration, de la rédaction et surtout de la course quotidienne aux abonnés. Barrès le compare à un représentant de commerce qui place ses produits. Mais Romain Rolland, Sorel, Benda, Clemenceau, Halévy, Maritain, Suarès, pour ne citer qu'eux, collaboreront à cette grande œuvre.

La publication des Cahiers lui suscite pourtant des oppositions sans cesse renouvelées, notamment sur le plan international. Son cœur saigne pour les opprimés du monde, qu'ils soient Arméniens ou Chinois. Il souffre du malheur des hommes, et il redoute la guerre. Face à Jaurès qu'il qualifie d'optimiste professionnel, il sent la montée des périls. Et depuis la crise de Tanger, il dénonce les dangers de l'impérialisme allemand.



La poésie est d'ordinaire l'apanage de la jeunesse, et la plupart de nos grands écrivains ont produit leurs œuvres poétiques avant leurs écrits en prose. Au pis en même temps. Péguy au contraire, qui trouvait dans le sentiment religieux la source essentielle de son inspiration, ne composa ses poèmes que dans les quatre ou cinq années qui précédèrent sa mort. A une exception près pourtant : sa première *Jeanne d'Arc*. Dès sa jeunesse, il avait été attiré par le personnage de Jeanne. Il admirait son abnégation, la foi qu'elle avait en sa vocation, son art de « passer outre ». Sur elle, il avait lu beaucoup de livres et réuni beaucoup de documents. Mais il en était très vite arrivé à la conclusion (et cette idée sera la sienne toute sa vie) qu'il était impossible de comprendre un être du dehors, et que seule comptait vraiment la connaissance que l'on avait de sa vie intérieure. Ce qui était recherche historique est peu à peu devenu drame, puis poème. Les personnages parlent en prose; mais lorsque l'émotion devient trop forte, par un envol soudain, fort bien ménagé d'ailleurs, la prose devient vers.

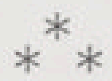
Péguy avait 24 ans lorsque parut la pièce. Il collaborait encore à cette époque à la *Revue socialiste,* et Jeanne se fait l'écho des tourments de l'auteur. Elle s'interroge sur la pauvreté, sur la guerre, sur l'injustice, et, au moment de la bataille, sur la vertu exemplaire du sacrifice et sur l'éternel conflit de la réalité et de l'idéal. Douze ans plus tard, les premières scènes seront reprises et largement amplifiées dans le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* où les appels angoissés de Jeanne sur la misère et sur la damnation s'ouvrent sur la prière et sur la lutte contre le mal. Ni la première Jeanne, très émouvante pourtant par sa simplicité, par sa pureté, qui était celle du poète, ni le *Mystère de la Charité,* plus massif, mais plus puissant, n'eurent d'ailleurs le moindre

succès. Péguy dut pourtant se défendre contre ses anciens ennemis, dont certains souhaitaient l'annexer. Il le fit, non sans mal parfois, mais avec sa droiture coutumière.

La dernière partie de l'exposition qui concerne l'engagement religieux de Péguy n'a certes point été facile à réaliser. Il est malaisé de rendre perceptible aux sens l'évolution d'une âme mystique. Les visiteurs pourront voir les images populaires de Jeanne, de plus en plus nombreuses à une époque où il était question de la béatifier, puis de la canoniser. Des photographies ou des gravures leur seront montrées, évocatrices des lieux que hanta le poète ou des principaux événements qui marquèrent son existence. Ainsi reconnaîtront-ils sans doute, les grandes étapes de son pélerinage à Chartres, la plaine beauceronne, le bourg où il s'arrêta pour coucher dans une « maison amie », la « flèche inimitable » et lointaine encore de la cathédrale et la salle basse de l'auberge où il passa la nuit.

L'essentiel de l'esprit de Péguy est là, dans ses manuscrits mêmes, dans ces pages aux lignes espacées, couvertes d'une écriture mince et qu'il ne raturait pas. Là se trouvent retracés les cheminements spirituels d'un être qui cherchait passionnément sa voie dans les appels angoissés de *Jeanne,* dans les chants d'espoir du *Porche,* ou dans le renoncement final de la *Tapisserie de Notre Dame.*

Mais les visiteurs n'entendront pas ces vers, dont certains sont parmi les plus beaux de la langue française, les plus sonores aussi, et qui chantent l'hymne à la Nuit, les jardins de l'Eden ou la plaine de Beauce. Ils semblent animés d'une vie qui leur est propre, mais ils n'en sont que davantage au service de l'esprit. Tantôt ils reviennent comme des leitmotive, et tantôt, ils semblent tourner autour de l'idée, autour de l'image, pour la modifier, pour la préciser, pour la faire pénétrer irrésistiblement en nous.



Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à tous les prêteurs qui nous ont largement aidés dans la préparation de cette manifestation et notamment Monsieur Auguste Martin, président de l'Amitié Charles Péguy et directeur du Centre Charles Péguy d'Orléans.

Je remercie également très vivement Mademoiselle Marie-Clotilde Hubert, conservateur au Département des Entrées, qui, avec l'aide de Mademoiselle Simone Balayé, chef du service des expositions, a organisé cette manifestation avec beaucoup d'intelligence, de conscience et de compréhension.

ÉTIENNE DENNERY
Administrateur général
de la Bibliothèque nationale

LISTE DES PRÊTEURS

Musées et collections publiques

ORLÉANS : Archives du Centre Charles Péguy; Archives départementales du Loiret; Musée des beaux-arts; Musée historique et archéologique de l'Orléanais.

CASTRES : Musée Jaurès.

CHARTRES : Musée de Chartres.

PARIS : Bibliothèque de l'Ecole normale supérieure; Comédie française; Musée Carnavalet; Musée de l'Armée; Musée national des arts et traditions populaires.

POISSY : Centre hospitalier intercommunal.

ROUEN : Musée des beaux-arts.

SAINT-DENIS : Musée municipal d'art et d'histoire.

Collections particulières

Les petits-enfants de Paul Bondois; M. Lucien Coutaud; M. Martial Tricaud.

CHRONOLOGIE

1873 7 janvier. Naissance de Charles Pierre Péguy, 50, faubourg Bourgogne à Orléans, fils de Désiré Péguy, menuisier, et de Cécile Quéré, rempailleuse de chaises.

13 avril. Baptême à l'église Saint-Aignan d'Orléans.

18 novembre. Mort de Désiré Péguy.

1879 1er octobre. Péguy entre à l'école primaire.

1884 Juillet. Il obtient le certificat d'études primaires.

Octobre. Il entre à l'école primaire supérieure.

1885 Pâques. Il est admis en 6e au lycée d'Orléans. Il y accomplira une scolarité brillante.

25 juin. Il fait sa première communion.

1887 12 février. Mort d'Etiennette Quéré, grand-mère maternelle de Péguy.

1890 13 août. Péguy est reçu à la première partie du baccalauréat.

1891 21 juillet. Il est reçu bachelier ès lettres.

1er octobre. Il entre comme boursier en première vétérans au Lycée Lakanal, à Sceaux.

1892 7-21 mars. Grève des mineurs de Carmaux; Péguy participe aux collectes organisées en leur faveur et commence à militer parmi les socialistes.

17-22 juin. Péguy passe l'écrit du concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure. Il est refusé à l'oral et sa bourse d'études ne lui est pas renouvelée.

11 novembre. Il s'engage au 131e régiment d'infanterie à Orléans.

1893 22 janvier. Election de Jaurès à Carmaux. Les socialistes participent de plus en plus activement à la vie politique.

Juillet. Péguy échoue à l'écrit du concours de l'Ecole normale supérieure.

28 septembre. Il est libéré du service militaire.

Octobre. Il entre à Sainte-Barbe comme boursier.

1894 25 juillet. Péguy échoue à la licence.

31 juillet. Il est reçu à l'École normale supérieure, 6e sur 24.

9-16 août. Voyage à Lyon et Orange; il assiste aux représentations d'*Œdipe roi* et d'*Antigone* les 11 et 12 août.

1894 Octobre. Il passe le baccalauréat ès sciences et, le 31, la licence ès lettres (philosophie).

2 novembre. Il entre à l'École normale supérieure.

7 novembre. A la bibliothèque de l'École, Péguy emprunte pour la première fois des ouvrages concernant *Jeanne d'Arc*.

19-22 décembre. Procès et condamnation du capitaine Dreyfus. L'École normale est un des premiers foyers dreyfusards.

1895 5 janvier. Dégradation publique de Dreyfus.

Avril. Péguy adhère « officiellement » au socialisme.

Juillet-octobre. Grève des mineurs de Carmaux.

Août-octobre. Précepteur à Semur-en-Auxois, Péguy travaille à son ouvrage sur Jeanne d'Arc.

26 août-26 septembre. Il accomplit une période militaire à Orléans, puis à Coulommiers.

30 septembre. L'armée française occupe Tananarive; Péguy s'élèvera toujours contre les abus coloniaux. Au même moment, le massacre des Arméniens à Constantinople provoque son indignation.

2-4 novembre. Péguy se rend à Lunéville, Domremy et Vaucouleurs, avant la rentrée à l'École normale.

30 novembre. Il obtient un congé d'un an et retourne à Orléans chez sa mère. Il apprend la typographie, rénove un groupe socialiste et travaille à *Jeanne d'Arc*.

1896 Mars. Découverte de l'auteur du « bordereau », Esterhazy.

7 juin. Péguy reçoit la visite de son meilleur ami, Marcel Baudouin, et lui remet le manuscrit de *Domremy,* première partie de *Jeanne d'Arc*.

25 juillet. Mort de Marcel Baudouin à Paris.

21 octobre. Péguy est admis à redoubler la seconde année de l'École normale, où il rentre en novembre.

1897 Février. Avec *Un économiste socialiste : M. Léon Walras,* commence la collaboration de Péguy à *La Revue socialiste,* qui prendra fin en février 1898.

Juin. Péguy achève *Jeanne d'Arc*.

Août. *De la cité socialiste*.

28 octobre. Péguy épouse Charlotte Françoise Baudouin à la mairie du 5e arrondissement.

15 novembre. Il démissionne de l'École normale et reçoit une bourse d'agrégation (philosophie).

Décembre. Publication de *Jeanne d'Arc,* sous la signature de Marcel et Pierre Baudouin.

7 décembre. La révision du procès Dreyfus est repoussée au Parlement.

1898 13 janvier. Zola publie *J'accuse !...* après l'acquittement d'Esterhazy. Péguy apporte son soutien à Zola.

7 février. Premier procès Zola.

1898 Avril. Péguy termine *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse,* achevé d'imprimer en juin.

1er mai. Il ouvre une librairie socialiste, 17, rue Cujas, sous le nom de son associé Georges Bellais.

A la sortie d'une audience du second procès Zola, il est inculpé de coups à agent. L'affaire n'aura pas de suites.

Il échoue à l'agrégation de philosophie, à laquelle il ne se représentera jamais.

10 septembre. Naissance de Marcel Péguy.

15 novembre. Avec *La Rentrée* débute la collaboration de Péguy à *La Revue blanche,* qui durera jusqu'en novembre 1899. Cette même année, Péguy a entamé la rédaction de *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise.*

1899 7-9 août. Second procès Dreyfus à Rennes. Sa grâce interviendra le 19 septembre. Ce même mois, la Librairie Bellais est sauvée de la faillite par sa transformation en société coopérative, la Société nouvelle de librairie et d'édition.

12 octobre - 1er septembre 1900. Guerre du Transvaal, qui symbolise pour Péguy une des grandes misères de son temps.

3-8 décembre. 1er Congrès national des organisations socialistes françaises. Péguy refuse d'admettre le contrôle de la presse qui y est prévu.

26 décembre. Il rompt avec la Société nouvelle de librairie qui lui refuse de publier des « cahiers de documentation » libres.

1900 5 janvier. Fondation des *Cahiers de la quinzaine,* 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, et publication du premier cahier de la première série avec deux articles de Péguy : *Lettre du provincial, Le Triomphe de la République.* Tous les cahiers de cette série sont l'œuvre de Péguy; il publie une documentation abondante et quelques articles importants : *De la grippe, Entre deux trains, Réponse brève à Jaurès.*

4 juillet. Avec le 11e cahier de la 1re série, la publication est interrompue, faute d'argent.

14 août. Envoi d'un corps expéditionnaire international en Chine, nouveau sujet de réprobation pour Péguy.

27 août - 19 septembre. Il participe aux grandes manœuvres en Beauce.

23-30 septembre. 5e Congrès socialiste international et 2e Congrès national des organisations socialistes françaises, dont les *Cahiers* publieront le compte rendu.

Octobre. André Bourgeois devient administrateur des *Cahiers.*

Novembre. Installation des *Cahiers* au 16, rue de la Sorbonne, et reprise de la publication; le 16, paraît le 12e et dernier cahier de la série.

29 novembre - 13 août 1901. 2e série des *Cahiers.* Principaux articles de Péguy : *Pour moi, Casse-cou, Compte rendu de mandat.*

1901 7 septembre. Naissance de Germaine Péguy.

1er octobre. Installation définitive des *Cahiers,* 8, rue de la Sorbonne. De cette date au 16 août 1902 : 3e série des *Cahiers.* Principaux articles de Péguy : *Compte rendu de congrès, Vraiment vrai, De la raison, Personnalités.*

1902 3 juin. Après la démission de Waldeck-Rousseau et la constitution du ministère Combes, les *Cahiers* reflètent les divers aspects de l'opinion.

25 août - 25 septembre. Péguy accomplit une période d'instruction militaire à Coulommiers.

7 octobre - 25 octobre 1903. 4e série des *Cahiers*. Multiplication des « cahiers d'auteurs ». Le 4 novembre, Péguy y publie *De Jean Coste*.

1903 24 mars. *La Chanson du roi Dagobert*.

16 juin. Naissance de Pierre Péguy.

1er septembre. Mort de Bernard-Lazare.

13 octobre - 13 septembre 1904. 5e série des *Cahiers*.

1904 5 février - 5 septembre 1905. La guerre russo-japonaise ébranle fortement Péguy.

18 avril. Jaurès fonde *L'Humanité*.

7 juillet. La loi interdisant l'enseignement aux congrégations religieuses fait l'objet de plusieurs articles dans les *Cahiers*.

1er - 28 août. Péguy fait une période militaire.

27 septembre - 28 mai 1905. 6e série des *Cahiers*. Le *Cahier* du 27 septembre, avec le *Catalogue analytique sommaire*, demande à Péguy un temps considérable et lui crée de graves difficultés d'argent.

25 octobre. *Zangwill*. La même année, rédaction de *Jeanne et Hauviette*, premier remaniement de la *Jeanne d'Arc* de 1897.

1905 25 avril. Fondation de la S.F.I.O. Péguy est devenu étranger à la formation d'un parti politique.

9 mai. Péguy interrompt la publication de la série en cours par manque d'argent ou devant la menace d'une mobilisation générale imminente (le débarquement de Guillaume II à Algésiras à Tanger a eu lieu le 31 mars).

12 juin. Delcassé est contraint de démissionner des Affaires étrangères sur l'intervention de l'ambassadeur d'Allemagne. C'est le premier « ébranlement » de Péguy.

Juillet-août. Pour la première fois, il consacre ses vacances à la rédaction d'une œuvre personnelle, *L'Esprit de système*.

9 septembre. Il est nommé lieutenant et affecté au 276e régiment d'infanterie.

1er octobre - 29 juillet 1906. 7e série des *Cahiers*.

22 octobre. *Notre patrie*.

Novembre. Péguy rédige le début de *Par ce demi-clair matin*.

19 novembre. *Courrier de Russie*.

12 décembre. *Les Suppliants parallèles*. Ces deux articles réunissent les réflexions de Péguy sur le « Dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg (22 janvier 1905).

26 décembre. *Louis de Gonzague*.

1906 7 octobre - 14 avril 1907. 8e série des *Cahiers*.

4 novembre. *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes*.

1906 2 décembre. *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne.*

11 décembre. Début de la rédaction de *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie et de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* (publié le 29 janvier 1907).

1907 Mai-août. Rédaction de *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* (publié le 6 octobre).

6 octobre - 5 juillet 1908. 9e série des *Cahiers.*

Octobre-décembre. Rédaction de *Un poète l'a dit.*

1908 Janvier. Péguy commence à écrire *Deuxième élégie XXX.* Il envisage de confier la gérance des *Cahiers* à Daniel Halévy, afin de rédiger une thèse de doctorat.

10 septembre. Péguy confie à Joseph Lotte qu'il a retrouvé la foi.

18 octobre - 20 juin 1909. 10e série des *Cahiers.* Le tirage est réduit.

1909 Janvier-avril. Rédaction de *A nos amis, à nos abonnés* (publié le 20 juin).

28 avril-19 mai. Au cours d'une période militaire à Coulommiers, il se trouve avec Claude Casimir-Perier.

8 mai. Le régiment de Péguy défile aux fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans.

A son retour à Paris, Péguy accomplit des démarches pour faire jouer *Jeanne d'Arc,* qu'il va remanier.

16 juin. Il dépose un sujet de thèse à la Sorbonne : *De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne.*

Août-septembre. Il rédige *Clio I* et commence à annoter un exemplaire de la *Jeanne d'Arc* de 1897.

Septembre-décembre. Rédaction du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*

24 octobre - 21 août 1910. 11e série des *Cahiers.*

1910 16 janvier. Publication du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*

Avril-juin. Rédaction de *Notre jeunesse* (publié le 17 juillet).

Juillet-octobre. Rédaction de *Victor-Marie, comte Hugo* (publié le 23 octobre).

23 octobre - 25 juin 1911. 12e série des *Cahiers.*

Novembre-décembre. Rédaction du *Porche du mystère de la deuxième vertu.*

1911 25 avril. *Œuvres choisies.*

8 juin. Malgré le patronage de Barrès, Péguy n'obtient pas le Grand Prix de littérature de l'Académie française et reçoit en compensation le prix Estrade-Delcros.

Août. Péguy commence la rédaction de *Un nouveau théologien* (publié le 24 septembre).

6 août - 24 mars 1912. 13e série des *Cahiers.*

24 septembre. *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet.*

22 octobre. *Le Porche du mystère de la deuxième vertu.*

Novembre-mars 1912. Rédaction du *Mystère des saints Innocents* et du *Premier livre des ballades.*

1912 24 mars. *Le Mystère des saints Innocents.*

Fin mars-novembre. Péguy reprend la rédaction de *Clio.*

14-17 juin. A la suite d'une maladie de son fils Pierre survenue en février, Péguy se rend en pélerinage à Chartres.

28 juillet-29 juin 1913. 14e série des *Cahiers.*

20 août. Pierre Péguy tombe à nouveau gravement malade.

Septembre-novembre. Rédaction de *La Tapisserie de sainte Geneviève* (publiée le 1er décembre).

10 novembre. Publication des *Sonnets* dans *Le Correspondant.*

Décembre. Rédaction de *La Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres.*

1913 Janvier. Rédaction des *Prières dans la cathédrale* et de *L'Argent.*

16 février. *L'Argent.*

27 avril. *L'Argent suite.*

11 mai. *La Tapisserie de Notre Dame.*

25-28 juillet. Péguy fait un second pélerinage à Chartres.

7 août. Vote de la loi des trois ans; les polémiques qui le précèdent ont trouvé un écho passionné dans *L'Argent suite.*

26 octobre-12 juillet 1914. 15e série des *Cahiers.*

28 décembre. *Eve.*

1914 26 avril. *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne.*

Mai. Début de la rédaction de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne.*

31 juillet. Ultimatum allemand à la Russie et à la France. Assassinat de Jaurès.

1er août. Mobilisation générale. Péguy écrit la dernière page de la *Note conjointe.*

2 août. Il quitte sa famille à Bourg-la-Reine, va à Paris chez Mme Geneviève Favre et fait ses adieux à ses amis.

4 août. Il prend le commandement d'un train de réservistes. Première étape : Coulommiers.

10-28 août. Campagne en Lorraine. Retraite sur Montdidier.

29 août-4 septembre. Début de la campagne de France : Tricot, Luzarches, Vémars.

5 septembre. Péguy est tué à Villeroy à la tête de sa section.

1915 4 février. Naissance de Charles-Pierre Péguy.

N.-B. Dans le courant de ce catalogue, on a tenu à signaler les pièces qui ont figuré dans les précédentes expositions consacrées à Péguy : Bibliothèque nationale, 1950; Bibliothèque royale de Belgique, 1958; Centre Charles Péguy, 1964. Pour abréger, on a indiqué l'année suivie du numéro de la notice pour les deux premières; l'année et l'indication de la page pour la troisième.

CHAPITRE I

LES HÉRITAGES

1873-1894

« *Ainsi la cité harmonieuse a reçu en héritage de la société qui n'était pas harmonieuse encore tous les sentiments heureux et malheureux qui sont de la santé.* »

CH. PÉGUY, « Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse », 1898.

I. L'HÉRITAGE POPULAIRE

« Tout est joué avant que nous ayons douze ans. Vingt ans, trente ans d'un travail acharné, toute une vie de labeurs ne fera pas, ne défera pas ce qui a été fait une fois pour toutes, avant nous, sans nous, pour nous, contre nous », constate Péguy dans un texte célèbre de L'Argent, *soulignant l'importance de ces « sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute la vie ». En dépit ou peut-être en vertu de sa complexité mystérieuse, l'enfance seule détient à ses yeux la « fraîcheur originelle » d'où jaillit la création poétique ; elle représente aussi le point de jonction avec les racines qui inscrivent une vie humaine dans l'existence de tout un peuple. Ainsi l'opération du « ressourcement », du regard vers l'enfance, constitue-t-elle un recours essentiel contre « cette éternelle habituation, cet universel émoussement, ce maître vieillissement » qui pèsent sur le « monde moderne ».*

Les « recroisements » qu'à diverses occasions Péguy établit entre des préoccupations fortement engagées dans le présent et le souvenir d'un passé à la fois irrévocable et irréversible, n'ont donc rien de fortuit. Tout au long de l'œuvre de Péguy reviennent la description du faubourg d'Orléans où il naquit en 1873, l'évocation du peuple laborieux qui entoura ses premières années, ainsi que l'image de l'enfant sérieux et travailleur qu'il fut.

Péguy entend en outre donner une valeur exemplaire à ces rappels d'enfance. En historien, ou mieux en chroniqueur, il s'attache à apporter le témoignage d'un « citoyen de la commune espèce ». Il est en effet l'un des rares écrivains de son temps, sinon le seul, à être issu du peuple et il revendique avec fierté cette appartenance : « Nous avons connu un peuple, nous l'avons touché, nous avons été du peuple ». (L'Argent.) *A mesure que sa jeunesse s'éloigne et que se précise sa critique du « monde moderne », le faubourg de son enfance lui semble appartenir à un monde disparu : « C'était un monde à qui appliqué ce beau nom, ce beau mot de peuple recevait sa pleine, son antique application. »*

Pour cette raison, Péguy s'impose de confronter sans relâche à la réalité de la source originelle le développement de son action et de sa pensée. Socialiste il invoque, à l'intention des théoriciens et des intellectuels nés de la bourgeoisie, l'expérience vécue par ses ancêtres de la misère, par ses proches de la maladie, par lui-même de la pauvreté : « On devient socialiste non pas le jour où l'on s'imaginerait que les seuls besoins matériels détermineraient la vie universelle, mais vraiment le jour où l'on s'aperçoit que les besoins matériels pèsent comme un fardeau sur toute une vie. » (Réponse brève à Jaurès, *1900.*) *Du peuple encore il partage les valeurs, respect du travail, « piété de l'ouvrage bien faite », qu'il met en action aussi bien dans la gérance des* Cahiers de la quinzaine *que dans son labeur d'écrivain. En retour, cette fidélité constitue un lien avec la richesse authentique de la culture populaire et permet de rejoindre, plus loin encore et plus profondément, le sérieux et la fraîcheur des esprits « inhabitués », de*

l'enfant, du paysan qui ne sait pas lire. Dans la Note conjointe *qui reste inachevée en 1914, le poète « regarde sa race... Cette muraille d'illettrés... cet énorme anonymat. Il s'y enfonce avec une joie secrète », pour atteindre à travers « le silence et l'ombre de l'âme illettrée... le dernier prolongement que nous puissions saisir du silence éternel de la création première. »*

FAMILLE

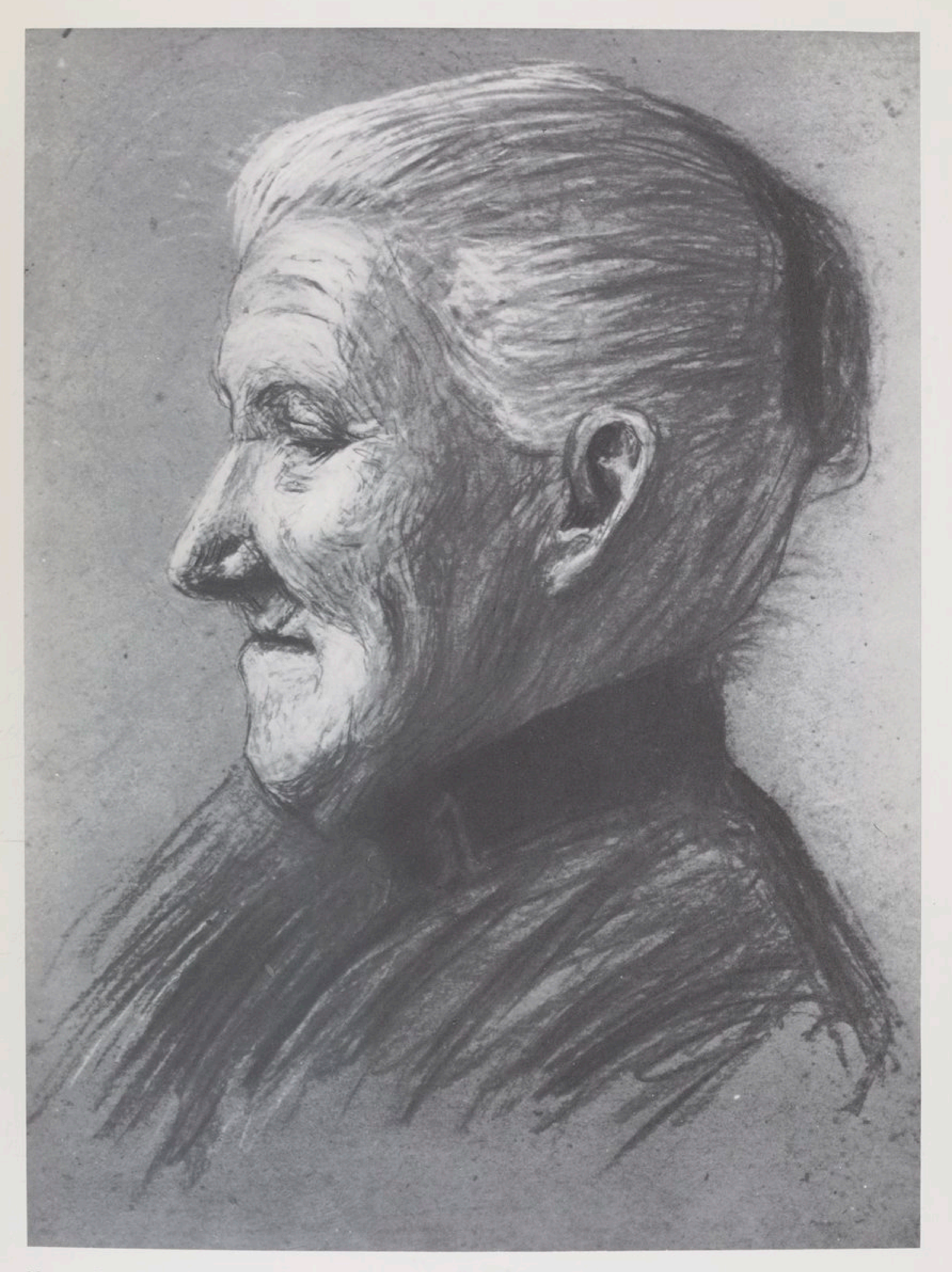
1
PIERRE BAUDOUIN (CHARLES PÉGUY). Pierre, commencement d'une vie bourgeoise. Manuscrit autographe. 1898. — Centre Charles Péguy.

A plusieurs reprises, Péguy a fait allusion aux *Confessions* qu'il se proposait d'écrire. Le temps lui manqua pour mener à bien ce projet, mais maints passages autobiographiques insérés dans l'œuvre attestent la permanence de l'intention. En 1898, Péguy entreprend déjà de rédiger, sous le titre légèrement ironique de *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise,* le récit de sa vie. L'idée lui en était venue à l'âge de vingt ans, au cours d'une promenade le long de la Loire : « Ce fut la première fois qu'il se fit sincèrement confidence à soi-même ». Bien que le texte soit demeuré inachevé (1re éd. en 1931), il n'en constitue pas moins sur les premières années et sur la formation de Péguy un témoignage « sincère » et lucide, encore proche par la date des faits relatés. La vie apparaît austère dans « l'épaisse maison » où deux femmes laborieuses élèvent l'enfant. La mère est rempailleuse de chaises; par son exemple et par ses conseils, elle inculque à son fils le sens d'une valeur fondamentale, le travail, source de toute dignité et de toute joie. La grand-mère est une paysanne illettrée qui garde « fièrement la mémoire du temps où elle s'était battue toute seule contre la misère »; elle connaît l'art de conter et elle captive le petit garçon par l'histoire à la fois « lointaine » et « vraie » de son enfance et de sa jeunesse. L'enfant entend aussi parler de son père, le menuisier Péguy, mort peu après sa naissance : « C'était un homme doux, petit, sérieux et patient ». On ne saurait donc s'étonner de ce qu'entouré et formé par ces exemples, l'enfant Péguy aspire à « devenir un enfant modèle pour le travail ». — (1950, 7; 1958, 9.)

2
ÉTIENNETTE QUÉRÉ, grand-mère maternelle de Charles Péguy. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Péguy a rendu hommage à sa grand-mère dans *Victor-Marie, comte Hugo* (1910) : « Ma grand-mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire... à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis ».

Etiennette Quéré (Guéré ou Guerret, selon les divers actes d'état-civil, 18 mars 1812 - 12 février 1887) a été photographiée en costume de Bourbonnaise : elle était en effet originaire de Gennetines (Allier); elle appartenait à une famille de laboureurs et de bûcherons qui « avaient trop d'enfants » et qui « étaient trop gueux ». Dans *Pierre,* Péguy a relaté cette vie traversée d'épreuves et animée de courage. Vers 1855, Etiennette Quéré quitte Moulins en bateau avec sa fille Cécile. Elle s'installe à Orléans dans le faubourg Bourgogne, « parce que les loyers sont moins chers qu'en ville, parce que l'air est meilleur, et sans doute aussi parce que cela lui rappelait la campagne où elle n'avait pas été malheureuse ». C'est « le temps héroïque » où elle fait « le plus dur de tous les métiers : elle allait laver la lessive; et comme elle n'avait pas le caractère assez pliant pour aller chez les bourgeois, elle travailla



Nº 5. — La mère de Péguy, portrait par Laure Isaac.

chez les patrons, ce qui est encore bien plus mal payé ». Ce dernier trait d'indépendance n'est pas le seul point d'affinité qui existe entre Etiennette Quéré et son petit-fils. Péguy a en effet reçu de sa grand-mère tout un enseignement oral : sa propre expérience de la vie travailleuse en est élargie, par des récits qui lui font connaître une existence plus difficile encore. « Il est très dur de travailler pour les autres. » Le réalisme de cette leçon le mène à communiquer directement avec la misère accumulée dans l'expérience ancestrale; elle nourrit aussi son goût de la « belle histoire » qui peut être « lointaine », mais demeure toujours « vraie »; elle révèle enfin à sa sensibilité la fraîcheur de la poésie spontanée. — (1958, 3; 1964, 14.)

3
LOUPS ATTAQUANT DES ENFANTS. Image populaire, attribuée à Michel Rabier-Boulard, Orléans. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

« Ma grand mère me conta l'histoire de son enfance et de sa jeunesse et pour la première fois de ma vie je fus bien heureux, parce que cette histoire était lointaine et parce qu'elle était vraie... Quand elle était petite elle gardait les bêtes... elle s'était, avec ses chiens, battue contre les loups, qui sont de rudes bêtes. » (*Pierre.*) La représentation d'une scène analogue sur une image populaire d'Orléans atteste qu'en plein XIXe siècle, la peur du loup persistait dans la population des campagnes.

4
MADAME DÉSIRÉ PÉGUY, mère de Charles Péguy. Photographie. Avant 1914. — Centre Charles Péguy.

Cécile Quéré (Moulins, 22 novembre 1846 - Orléans, 28 janvier 1933) est arrivée à Orléans avec sa mère vers 1855. Elle connaît alors la dure lutte contre « la misère telle qu'il n'en était jamais arrivé à personne ». Toute jeune, elle gagne quelques sous par jour dans une usine de produits chimiques, l'une de ces fabriques « où travaillaient les plus malheureux des gueux ». Elle apprend ensuite à rempailler des chaises et lorsqu'elle épouse Désiré Péguy en janvier 1872, elle est déjà devenue « une des rempailleuses les meilleures d'Orléans ».

Il est significatif que, dans *Pierre*, Péguy associe interminablement le nom de sa mère au verbe « travailler » : « Maman travaillait du matin au soir à rempailler des chaises... Ma grand-mère faisait le ménage tous les matins; maman travaillait du matin jusqu'au soir sans s'arrêter jamais, pour gagner de l'argent et me donner du pain ». Pendant la maladie de Désiré Péguy, « maman travaillait plus fort que jamais... parce qu'il fallait beaucoup d'argent; les médecins et les pharmaciens coûtent cher ». Le travail occupe tout naturellement la première place dans l'éducation morale qu'elle donne à son fils : « Les bons ouvriers sont ceux qui travaillent bien, qui travaillent vite, qui travaillent beaucoup »; ils trouvent ainsi une récompense à la fin de leur vie : « Quand ils sont vieux, ils n'ont pas besoin de la charité, ils achètent avec leurs économies une petite maison avec un petit jardin, et ils vivent heureux comme des petits bourgeois. » (*Pierre.*) — (1950, 3; 1964, 15.)

5
MADAME DÉSIRÉ PÉGUY. Portrait aux crayons de couleurs par Laure Isaac. Vers 1926 ou 1927. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Après la mort de son fils, Mme Péguy demeura en relations avec quelques-uns des plus anciens et des plus proches amis de son fils, et, parmi eux, l'historien Jules Isaac. La femme de Jules Isaac qui exécuta ce portrait à Bourg-la-Reine, est morte en déportation en 1943. — (1958, 6; 1964, 15.)

6
Madame Désiré Péguy. Portrait par Laure Isaac. Peinture à l'huile. Vers 1926 ou 1927. — Centre Charles Péguy.

(1958, 7.)

7
Madame Désiré Péguy. Photographies.

1. Photographie prise par Emmanuel Mounier. 1930. — Centre Charles Péguy.

Emmanuel Mounier qui préparait alors un ouvrage sur Péguy, visita la mère de celui-ci en janvier 1930. — (1964, 15.)

2. Photographie conservée par Pierre Marcel. — B.N., Mss., n.a.fr. 16580, f. 196.

8
Médaillon-mémento de Désiré Péguy, père de Charles Péguy. — Centre Charles Péguy.

Désiré Péguy est né le 21 février 1846 à Saint-Jean-de-Braye, à côté d'Orléans. Fils d'un vigneron-jardinier du faubourg Bourgogne, il avait appris le métier de menuisier. « C'était un bon ouvrier, il travaillait chez de bons patrons, tout le monde le connaissait et l'aimait beaucoup. » *(Pierre.)* Mobile du Loiret en 1870, il prend part au siège de Paris. Le 8 janvier 1872, il épouse Cécile Quéré. Malade depuis son retour de la guerre, il ne survit que quelques mois à la naissance de son fils. Il meurt le 18 novembre 1873. Péguy n'a donc connu son père que par les récits des deux femmes qui l'élèvent : « Il prit son mal comme il venait; il essaya de travailler quand même parce qu'il était courageux... mais la maladie le gagnait... C'était un bon malade, facile à soigner, et qui avait toujours peur de déranger maman parce qu'elle travaillait. » *(Pierre.)*

Par son père, Péguy se rattache à toute une lignée rurale du Val de Loire, « les tenaces aïeux, paysans et vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié. » *(Victor-Marie, comte Hugo.)* Cette solide famille ne semble pas non plus avoir été préservée des épreuves. « Mon père était d'une famille où il y avait eu de grands malheurs », dit laconiquement Péguy. Il demeure proche de ce monde rural. Après vingt ans d'absence, il peut compter dans les faubourgs et proches environs d'Orléans « peut-être bien encore quinze ou vingt maisons de paysans, vignerons », où il est reçu « comme un vieil ami, comme un déjà vieux camarade ». *(Victor-Marie, comte Hugo.)* — (1964, 15.)

9
Lettre de Désiré Péguy à sa mère et à sa fiancée, Cécile Quéré. Paris, 12 septembre [1870]. — Centre Charles Péguy.

La lettre écrite par Désiré Péguy à son arrivée à Paris avec les mobiles du Loiret fut conservée « religieusement » dans la maison de la rue de Bourgogne en même temps qu'un morceau de pain du siège. « La lettre était pleine d'espoir... De loin en loin, quand j'avais été tout à fait bien sage, ma mère me lisait cette lettre. » *(Pierre.)* Le père de Péguy exprime tout ensemble son « envie de bien faire » et une confiance quelque peu mitigée : « Je crois que ce sera le tombeau de la Prusse. Nous sommes deux cent mille mobiles à Paris prêts à marcher derrière la ligne et derrière les remparts. C'est là notre place et qu'elle n'est pas trop bonne. Enfin, à la volonté du sort ! » (*Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 381.) — (1964, 15.)

10
Certificat de fin de service et de bonne conduite du garde national mobile Désiré Péguy. 1er mai 1872. — Centre Charles Péguy.

(1964, 14.)

11
Acte de naissance de Charles Péguy. Conservé au greffe du Tribunal d'Orléans. Photocopie.

Charles Pierre Péguy est né le mardi 7 janvier 1873 à onze heures du matin, à Orléans, faubourg Bourgogne, nº 50, fils de Louis Victor Désiré Péguy, menuisier, et de Charlotte Cécile Quéré. — (1950, 1; 1958, 1; 1964, 15.)

12
Acte de baptême de Charles Péguy a l'église Saint-Aignan. 13 avril 1873. Photocopie.

« Etant pauvre et français, catholique et paysan », Péguy « n'a pas de papiers de famille. Ses papiers de famille, ce sont les registres des paroisses ». (*Note conjointe,* 1914.) — (1964, 16.)

13
Église Saint-Aignan d'Orléans. Fonts baptismaux où fut baptisé Péguy. Photographie. — Centre Charles Péguy.

C'est dans la chapelle des fonts baptismaux de Saint-Aignan qu'a été apposée la plaque commémorative des morts de la guerre 1914-1918. On y lit le nom de « Charles Péguy (lieutenant) ». Ce rapprochement ne peut manquer d'évoquer la méditation sur la mort, « la mort de tout homme, la mort de tout le monde, le sort commun » qui fait suite dans *Clio I* au passage sur le sacrement de baptême, « la profonde idée chrétienne que sur les registres de Dieu les noms ne s'effacent point ». — (1964, 16.)

14
Restes de l'église Saint-Aignan. Lithographie de Charles Pensée. S.l., Impr. Lemercier, 1841. — B.N., Est., Va. 45, vol. II.

15
La maison natale de Péguy. Aquarelle signée P.C. (Charles Péguy). — Centre Charles Péguy.

Péguy est né à Orléans, 50, faubourg Bourgogne, dans la maison où s'était installée sa grand mère vers 1855. On retrouve sur l'aquarelle exécutée durant ses années de lycée tous les éléments de la description donnée dans *Pierre :* « C'était une maison basse... La fenêtre était encadrée d'une rangée de briques émiettées où ma grand mère cultivait soigneusement, fièrement, maternellement, ses fuchsias et ses beaux géraniums rouges; dès le matin, on rabattait, à gauche et à droite de la fenêtre, les vieux volets disjoints de bois moisi... Au-dessus de la maison montait régulièrement le toit; ce vieux toit de briques moisies, rousses, verdâtres, était couvert d'une admirable végétation, moussue, régulière... Pour entrer dans la maison, il fallait monter le pas de porte, les deux marches hautes et larges en pierre de caillou luisant... Le pas de porte lui-même servait à battre la paille. » Mme Péguy dému-



Nº 15. — La maison natale de Péguy, faubourg Bourgogne à Orléans, aquarelle de Charles Péguy.

IBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

nagea en 1890 pour ouvrir une épicerie-fruiterie au 2 *bis*, rue de Bourgogne. En 1896, elle revint faubourg Bourgogne, au 52, et y reprit son ancien métier de rempailleuse. La maison du 50, faubourg Bourgogne, fut détruite en 1922 pour permettre le percement d'une rue. Celle du 52 a été abattue en 1973.

16
OUTILS DE REMPAILLEUSE ayant appartenu à la mère de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Le petit Péguy qui n'aime « pas beaucoup jouer parce que cela n'est pas utile et même n'est guère amusant », préfère occuper les journées qu'il passe entre sa grand-mère et sa mère à apprendre « les métiers de paille et de chaise ». Apprentissage précoce qui lui permet de décrire les gestes du rempaillage avec la même précision minutieuse qu'il apportait à leur exécution : on coupe la paille de blé avec des ciseaux ou un couteau, puis on la fend avec un étui; la paille de seigle est battue avec un maillet, en la mouillant : « Le vieux maillet de bois, tout cati d'un si long travail, était devenu comme un vieux morceau d'arbre pourri; le manche seul était luisant. » *(Pierre.)* — *(*1964, 15.)

17
CHAISE D'ENFANT de Péguy rempaillée par sa mère. — Centre Charles Péguy.

« C'était ma grand-mère qui me contait des histoires... j'écoutais ces histoires immobile, assis sur ma petite chaise, pendant que ma grand mère travaillait; ma grand mère aussi rempaillait des chaises, mais elle ne savait que rempailler des chaises communes...

« J'étais largement content quand je courais de toutes mes forces dans la vaste rue du faubourg, et que je buvais l'air à plein gosier; mais j'étais, je crois, plus heureux intimement, quand je travaillais dans la maison, à ma place, devant la fenêtre, sur ma toute petite chaise, entre ma grand mère et maman. » *(Pierre.)*

ORLÉANS

18
ORLÉANS. Vue panoramique prise de l'angle du quai Neuf et de la place Dauphine. Lithographie de Deroy. Orléans, A. Gatineau, 1856. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.

« Nous avons été élevés dans un tout autre monde. On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans entre 1873 et 1880 a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, le peuple tout court. » (*L'Argent*, 1913.)

19
ORLÉANS, vue générale. Lithographie de Champin. Vers 1850. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.



Nº 19. — Orléans. Vue générale, lithographie de Champin. Vers 1850.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

20
NOUVELLE VUE D'ORLÉANS prise de l'angle du quai Neuf. Lithographie d'Arnout d'après Chapuy. 1846. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.

21
ORLÉANS. Quatre aquarelles de Poterlet. Vers 1850. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.

22
PETIT MUSÉE PITTORESQUE ET MONUMENTAL, la ville d'Orléans en miniature. 72 vues en deux planches. 1858. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.

23
ORLÉANS. Le pont et la rue Royale. Photographies. XIXe siècle. — B.N., Est., Va. 45, vol. IV.

24
VUE DES TOURS ET DU PORTAIL DE L'ÉGLISE ST [*sic*] CROIX D'ORLÉANS. Image populaire. Début 19e siècle. Orléans, Huet-Perdoux. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

Peu après la mort de Péguy, l'enfance du poète s'imprégna, aux yeux de ses amis, d'une couleur presque légendaire. André Suarès décrivit « sa mère restée veuve, rempaillant les chaises qu'elle louait dans la cathédrale d'Orléans... cette mère qui loue des chaises qu'elle rempaille, elle tient par la main le petit Péguy et l'asseoit près d'elle, sagement, dans la cathédrale toute pleine de Jeanne d'Arc. Le petit garçon rêve dans la nef. » La mère de Péguy réfuta en 1916 cette image poétique : « Pure invention que la cathédrale lui a inspiré Jeanne d'Arc et qu'il y venait avec moi. Je ne sortais jamais. »

25
CATHÉDRALE D'ORLÉANS, rue Jeanne d'Arc et Lycée Pothier. Lithographie d'Asselineau. Vers 1850. — B.N., Est., Va. 45, vol. II.

26
ORLÉANS. Cathédrale Sainte-Croix. Photographie Gueuvin. 1866. — B.N., Est., Va. 45, vol. II.

27
ORLÉANS. Le Mail, la musique. Carte postale. — Archives départementales du Loiret.

Dans l'œuvre de Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo* marque le premier grand retour vers le monde de l'enfance. « Dans cette immense solitude soudaine, dans ce silence que sont quarante-huit heures d'Orléans », Péguy se réinsère parmi les êtres et les choses qui constituent les racines de son existence. Il contemple « les splendeurs de la Foire du Mail... les modestes chevaux de bois, gloire de nos enfances, sur lesquels je n'osais pas monter, sont devenus de somptueux manèges, tout rutilants d'or et de Cosaques... Mais... il est plus facile de changer le dessus que le dessous, que le dedans. Il est heureusement plus facile de modifier les aspects que d'altérer les réalités profondes. »



N° 25. — Orléans. L'église Sainte-Croix, la rue Jeanne d'Arc, le lycée Pothier, lithographie d'Asselineau.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

28
La Loire en aval d'Orléans. Aquarelle signée Péguy. Vers 1888-1889. — Centre Charles Péguy.

Au faubourg Bourgogne, tel que l'a connu Péguy dans son enfance, le monde artisanal qui semblerait plutôt relever de la civilisation urbaine, demeure en étroite communication avec la vie de la campagne avoisinante. Cette longue rue située à l'est d'Orléans mène au terroir de la famille Péguy. « Tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est même pas l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de la Loire », constate Péguy dans *Victor-Marie, comte Hugo.*

Dans son tracé appliqué et scolaire encore, l'aquarelle de l'enfant traduit une parenté étroite avec le paysage « des bords de la Loire, des fausses rivières, des îles longues de sable, des sables mouvants, des sables fixés, des mares mouvantes, des retours d'eau. Des mortes rivières. Des mortes eaux. » Cette connivence avec les lignes et les courbes du relief de l'Orléanais trouve un prolongement dans les images et métaphores du fleuve, de la côte, du coteau. Rappel persistant d'une naissance « au bord de l'antique plateau, / Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse », où « la Loire coulante et souvent limoneuse / N'est là que pour laver les pieds de ce coteau. » — (1950, 9; 1964, 27.)

29
Le canal d'Orléans vu de Combleux. Aquarelle de Péguy. Vers 1886-1887. — Centre Charles Péguy.

On voit au loin Chécy, l'un des villages où Péguy adulte est encore accueilli « comme un frère » dans les maisons de paysans et de vignerons « de Combleux, de Chécy, de Vennecy, de Bou, de Mardié, Loury, Boigny, qu'il faut prononcer *Bogny,* avec un *o* très bref, Donnery, qu'il faut prononcer *Deaunnery,* avec un *o* très long, un *eau* qui n'en finit pas, qui devant le double *n* résonne comme un tonnerre grave très long. » (*Victor-Marie, comte Hugo.*) — (1964, 24.)



Nº 28. — La Loire en aval d'Orléans, aquarelle de Charles Péguy.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

II. L'HÉRITAGE RÉPUBLICAIN

« Le Juif est un homme qui lit depuis toujours, le protestant est un homme qui lit depuis Calvin, le catholique est un homme qui lit depuis Jules Ferry. » Le classement ainsi établi dans la Note conjointe *ne saurait être entendu comme une boutade. Pour Péguy il représente une réalité personnelle, puisque « de quelque côté qu'il remonte, il est* inalphabet *à la deuxième génération ». A ce titre, le récit des premières années d'école de l'écrivain aurait fort bien pu illustrer une de ces morales en action que les livres de lecture proposent aux enfants de la génération de 1880 : un petit garçon dignement pauvre, formé aux exemples familiaux de travail et d'économie, applique tout son sérieux précoce à devenir un écolier modèle ; en récompense de son intelligence et de son attention, il gagne l'estime et l'appui de ses maîtres qui l'aident à accéder aux joies et aux bienfaits du savoir. Clichés édifiants peut-être, mais correspondant néanmoins à un « battement » historique bien déterminé. Le 1er octobre 1879, l'héritier d'« une innombrable ascendance » confondue dans l'anonymat de l'analphabétisme et dépourvue de ce fait de « papiers de famille », acquiert une identité : Péguy Charles, élève de 2e classe, 1re division, à l'Ecole primaire annexe d'Orléans.*

De là naît le double émerveillement dans lequel Péguy vit la première rentrée. Avec la fraîcheur propre de l'enfant, mais également avec la fraîcheur de l'esprit héréditairement « inhabitué », il découvre l'école nouvellement construite, « le cœur et le foyer de la jeune laïcisation », dont la politique de la Troisième République lui ouvre la porte. L'idéal républicain est en effet omniprésent dans l'établissement. Péguy le voit inscrit jusque dans l'uniforme noir des élèves-maîtres qui lui font la classe, « ces gamins qui étaient vraiment des enfants de la République... ces jeunes hussards de la République... ces nourrissons de la République ». (L'Argent.) *Il le lit dans les pages de ses livres de classe. Il en transcrit les leçons dans ses cahiers. Récitations, dictées, copies sont imprégnées des notions de civisme et de patriotisme : la guerre de 1870 est proche encore et les Orléanais n'ont pas perdu la mémoire des Prussiens dont ils ont connu l'invasion. Avec quelle tendresse le Péguy de 1913 qui se proclame « un vieux républicain... un vieux révolutionnaire », évoque la morale sur laquelle s'est édifiée la Troisième République, « cette stupide morale, qui a fait la France, qui aujourd'hui encore l'empêche de se défaire. Cette stupide morale à laquelle nous avons tous cru... cette vieille morale classique, cette vieille morale traditionnelle, cette vieille morale du labeur et de la sécurité dans le salaire, de la sécurité dans la récompense, pourvu que l'on se bornât dans les limites de la pauvreté, et par suite et enfin de la sécurité dans le bonheur. »* (L'Argent.) *La solidité de ces leçons est faite pour rassurer les « petits garçons sérieux de cette ville sérieuse, innocents et déjà soucieux ».*

« Cet admirable monde de l'enseignement primaire », si proche par ses valeurs de « cet admirable monde ouvrier et paysan », recèle une autre richesse, la « liaison sacrée, fort apparentée à cette liaison qui de la filiale devient la paternelle » établie entre

maîtres et élèves. Péguy ne manque certes pas d'affection. Sa mère a été tentée de retarder l'entrée à l'école de son fils : « Je crois que c'est parce qu'elle m'aimait et qu'elle ne se privait pas facilement de moi cinq heures par jour » ; la grand-mère pour sa part éprouve à l'égard du nouvel écolier « une espèce d'heureuse et fière considération cachée ». (Pierre.) *Il apparaît cependant, à travers les souvenirs de Péguy, qu'il a trouvé un appui de nature différente, comblant peut-être l'absence paternelle, auprès de deux hommes, Théophile Naudy, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, et Louis Boitier, charron au faubourg Bourgogne. Le premier, « un grand laïcisateur », veille sur l'orientation scolaire de l'enfant. Le second lui enseigne la tradition quarante-huitarde et lui fait découvrir les sources de la culture politique des « vieux républicains de province » ; son influence est sans nul doute déterminante sur l'orientation future de Péguy vers le socialisme.*

ÉCOLE PRIMAIRE ANNEXE (*1879-1884*)

30
Classe, prière, lecture... Note préparatoire de Péguy à la rédaction de *Pierre,* 1898. — Centre Charles Péguy.

Dans ce brouillon écrit au crayon bleu, Péguy indique les thèmes dominants de ses souvenirs d'enfance : « Classe, prière, lecture, écriture, calcul, opérations (mental), élèves / Cet hiver. Verglas. Grand hiver. Printemps. Eté. Vacances / devoirs de vacances, l'année. la lessive. les foires / Instruction morale et civique. Parents / Camarades/Patrie/Lecture. Le Tour de France / Francinet / Leçons de choses / Catéchisme ».

31
École normale d'instituteurs du Loiret, à Orléans, faubourg Bourgogne. Photographies. — Centre Charles Péguy.

1. Vue à vol d'oiseau, 1889.
2. Intérieur de l'école primaire annexe.

Mme Péguy aurait préféré garder son fils le plus longtemps possible à la maison; elle se détermine pourtant en 1879 à l'inscrire à l'école primaire annexe qui dépend de l'Ecole normale d'instituteurs : « On me fit entrer dans cette jolie petite école annexe qui demeurait dans un coin de la première cour de l'Ecole normale, à droite, en entrant, comme une espèce de nid rectangulaire, administratif, solennel et doux. » (*L'Argent,* 1913.) Comme beaucoup des bâtiments scolaires qui « ont poussé un peu... partout à la fois » à la même époque, l'Ecole toute nouvellement construite est une de « ces fort honnêtes constructions, en briques ou en pierres de taille, où on apprenait à lire aux enfants. » Le jeune Péguy est impressionné par l'ordre et la régularité des lieux : « la haute grille bleue d'ardoise droit plantée sur son bon mur d'appui... la régularité parfaite et satisfaisante de cette cour... (les) trois grands bâtiments aux lignes régulières et grandes, grands bâtiments blancs et rouges de pierre de taille et de brique. » *(Pierre.)* Même parfaite ordonnance dans la classe : « La classe était clairement sérieuse, et propre, enclose de murs clairs et d'un plafond blanc; les

tables et les bancs s'y alignaient régulièrement face au bureau du maître ». — (1950, 10 et 11; 1958, 11 et 12; 1964, 20.)

32
THÉOPHILE NAUDY, directeur de l'École normale d'instituteurs du Loiret. Photographie. — Centre Charles Péguy.

« J'étais un petit garçon de huit ans, perdu dans une excellente école primaire, quand M. Naudy fut nommé directeur de l'Ecole normale du Loiret ». Théophile Naudy (1847-1928) dirigea l'Ecole normale d'Orléans de 1881 à 1894, avant de devenir inspecteur primaire. « C'était un homme d'une profonde culture, sorti des études secondaires... Comme beaucoup d'autres il s'était pour ainsi dire jeté dans l'enseignement primaire au lendemain de la guerre, dans ce besoin de reconstruction civique auquel en définitive nous devons le rétablissement de la France... Il avait ce tempérament de fondateur, qui est si beau, qui fut si fréquent dans les commencements de la troisième République. » *(L'Argent.)* Le nouveau directeur remarque le jeune Péguy : « Dirai-je qu'il me distingua. Ce serait parler grossièrement. Il se fit bientôt mon maître et mon père ». Quelques années plus tard, il dirigeait son ancien élève vers l'enseignement secondaire. — (1958, 14; 1964, 20.)

33
THÉOPHILE NAUDY, directeur de l'Ecole normale d'Orléans, entouré des instituteurs et des élèves-maîtres. Photographies. — Centre Charles Péguy.

« Je connais les primaires. Non seulement je fus élevé à l'école primaire, de sept à onze ans, mais cette école était l'école primaire annexe à l'école normale primaire... La plupart des gens qui flattent aujourd'hui les instituteurs pour s'en faire une clientèle sont des bourgeois d'origine secondaire. » (*De Jean Coste, Cahiers,* IV-3, 4 nov. 1902.) Péguy a revendiqué l'héritage primaire avec trop d'insistance pour qu'on ne s'interroge pas sur le contenu de cette culture et qu'on ne tente d'y chercher l'une des sources essentielles de ses convictions républicaines et patriotiques. Ses « maîtres d'école » ne lui ont pas seulement « enseigné le *sifflet de Franklin* et la ligne droite *si l'on coupait la France de Liège à Bayonne* », mais aussi, mais surtout ils lui ont inculqué tout un idéal civique. « Notre jeune *Ecole normale* était le foyer de la vie laïque, de l'invention laïque dans tout le département... De jeunes maîtres de l'école normale venaient chaque semaine nous faire l'école... Ils étaient comme de jeunes Bara de la République. Ils étaient toujours prêts à crier *Vive la République !* — Vive la nation, on sentait qu'ils l'eussent crié jusque sous le sabre prussien. » (*L'Argent.*) — (1950, 12; 1958, 17; 1964, 20-21.)

34
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Septième cahier de la quatorzième série. Th. Naudy. Depuis 1880, l'enseignement primaire et ce qu'il devrait être. 2 mars 1913. Epreuves corrigées de la main de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Devenu gérant des *Cahiers de la Quinzaine,* Péguy conserve « des relations personnelles, respectueuses, affectueuses » avec ses maîtres primaires, tout particulièrement avec Naudy. En 1913, il publie dans le 7e cahier de la 14e série une étude de son ancien directeur. Le cahier précédent sert d'introduction au cahier Naudy : c'est *L'Argent,* une des œuvres les plus célèbres de Péguy.

L'attachement de Péguy à l'égard de ses anciens instituteurs apparaît comme le prolongement de l'« amitié », du « beau climat d'honneur et de fidélité » où « vivait alors ce noble enseignement primaire... Mes maîtres... croyaient, et si je puis dire ils pratiquaient que d'être maîtres et élèves, cela constitue une liaison sacrée, fort apparentée à cette liaison qui de la filiale devient la paternelle ». *(L'Argent.)* — (1958, 16.)

35
Henri Tonnelat, directeur de l'École primaire annexe. Photographie. — Centre Charles Péguy.

A l'intérieur de l'Ecole normale, l'Ecole annexe relève d'une direction particulière. Péguy voit se succéder deux directeurs. Il effectue sa première rentrée avec Fautras, « un grand gouvernement » qui tire de sa récente captivité en Allemagne « un lustre sévère », que remplace Henri Tonnelat, « le vénérable maître de tous mes commencements, le plus doux, le plus patient, le plus noble, le plus courtois, le plus aimé ». *(L'Argent.)* Le fils du directeur de l'Ecole annexe, Ernest Tonnelat, germaniste et futur successeur de Charles Andler au Collège de France, collaborera comme traducteur aux *Cahiers de la quinzaine.* — (1950, 13; 1958, 13; 1964, 20.)

36
École normale d'Orléans. École primaire annexée. Livret appartenant à l'élève Péguy Charles. Année scolaire 1879-1880. — Centre Charles Péguy.

« Que Péguy continue ! » souhaite l'un des élèves-maîtres de l'Ecole annexe sur le premier carnet de notes du nouvel écolier. Dès la rentrée, Péguy apparaît en effet comme un « bon petit élève » qui gagne les premières places et le tableau d'honneur au mois de décembre. Face aux annotations des maîtres, les observations de Mme Péguy font écho : « Péguy bien sage à la maison ». (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 117, sept. 1965, pp. 3-26.)

37
Ardoise de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Lorsque Péguy entre à l'Ecole annexe, il sait déjà lire et compter de tête. L'apprentissage de l'écriture lui est en revanche « long et pénible » : « Le maître nous faisait écrire sur de l'ardoise avec un crayon d'ardoise qui tenait mal dans les doigts, qui criait, qui grinçait, qui faisait des traits ridicules... et puis je trouvais nouveau et déplaisant d'écrire en blanc sur du noir, alors que dans la vie on écrit toujours avec de la couleur sur du blanc; je me soumettais austèrement par discipline; pour la première fois de ma vie je connus l'arrière goût amèrement bon de l'obéissance pénible voulue... J'étais douloureusement malheureux quand, sur mon ardoise, les corrections du maître soulignaient, aggravaient, compliquaient la saleté blanche et poussiéreuse de mes bafouillages. » *(Pierre.)* — (1964, 20.)

38
Cahier d'écriture de Péguy. 20 juin - 23 juillet 1884. — Centre Charles Péguy.

« Au lieu de nous faire écrire des mots, comme tout le monde, ou tout au moins des lettres, le maître nous faisait écrire des bâtons ridicules indéfiniment... Je tâchais de toute ma jeune et coléreuse volonté rentrée, tendue à faire des bâtons qui fussent aussi droits, aussi régulièrement pleins, aussi régulièrement penchés que les bâtons modèles tracés au tableau noir... Mais j'y réussissais peu... j'appris lentement à écrire; je sus enfin faire les bâtons, les lettres, les mots, les phrases, d'abord sur l'ardoise, puis sur le papier; je sus tenir mon porte-plume. » *(Pierre.)* — (1964, 21.)

39
Cahiers de devoirs de Péguy. 1882-1883. — Centre Charles Péguy.

Péguy analyse dans *L'Argent* la mission que s'étaient assignée les maîtres de l'enseignement primaire au temps de son enfance : « Ces instituteurs... ne s'étaient aucunement retranchés ni *sortis* du peuple... Ils n'entendaient aucunement le gouverner. A peine le conduire. Il

abondants pour les besoins modestes de la maison
l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings
nos pommes, nos poires confites au miel de nos
laborieuses abeilles étaient, durant l'hiver,
pour les enfants, les déjeuners les plus exquis.
Les troupeaux de la bergerie habillaient
de leur laine tantôt les femmes et tantôt
les enfants; mes bonnes tantes la filaient;
et les joyeuses soirées où se réunissait la
jeunesse du voisinage formaient des ta-
bleaux ravissants.

Marmontel

Jeanne Darc   Hist. 13[illegible] - 148   Géog Bassin Seine
Gram. Adjectif (accord des adjectifs)   Division nombres entre eux

Histoire de France
Jeanne d'Arc (ou Jeanne Darc)
(1412) - 1431).

En 1428, la France était à deux doigts de sa perte; Charles VII n'était plus que le petit roi de Bourges; Orléans allait être pris, les Français venaient de perdre la bataille de Rouvray, les Anglais triomphaient partout

N° 39. — Cahier de devoirs de Péguy, enfant, 1re page d'un devoir sur Jeanne d'Arc.

faut dire qu'ils entendaient le former ». Les cahiers de l'Ecole annexe témoignent en effet de cette tâche éducative. On y retrouve « ces belles analyses logiques et grammaticales, où tout retombait droit... Et ces beaux problèmes d'arithmétique où il fallait si soigneusement séparer les *calculs* du *raisonnement,* par une barre verticale, et où il y avait toujours des robinets qui coulaient... et il y avait toujours des appartements à meubler. Et on multipliait le tapissier par le prix du mètre courant ». Les devoirs de Péguy sont également révélateurs des principes moraux et civiques qui doivent former le futur citoyen : distinction rigoureuse du bien et du mal, culte de la patrie, leçons de l'histoire nationale, apologie du soldat. — (1964, 21.)

40
CARTES exécutées par Péguy à l'école primaire. — Centre Charles Péguy.

1. Carte de France par prov. et départ. et faite le 22 avril 1881 par Péguy Charles.
2. Carte de la France physique faite par Péguy le 20 avril 1881.
3. Carte de la France. Provinces en 1789. Signée : Péguy Charles.
4. Carte politique de la France.

La mère de Péguy tenait à rappeler à ses visiteurs (A. Mabille de Poncheville en 1916, E. Mounier en 1930) l'attention et le soin que portait son fils à dessiner ces cartes. L'enseignement de la géographie a sans nul doute fait partie de « cette première ouverture des yeux de l'enfant sur le monde ». Il transmet quelques-unes de « ces vieilles vérités sur lesquelles tout le monde est d'accord (et sur lesquelles est fondé le monde) : que Paris est la capitale de la France; que Versailles est le chef-lieu du département de Seine-et-Oise ». *(L'Argent.)* Concrétisant la succession des provinces de l'Ancien Régime et des circonscriptions administratives modernes, la carte relie le présent républicain au passé de l'« ancienne France »; elle met aussi en évidence un fait plus récent : la perte de l'Alsace-Lorraine. On serait tenté de rapprocher du goût avec lequel l'enfant traçait ses cartes, les images qui se déroulent au début de la *Note sur M. Bergson* de 1914 : « Le bergsonisme n'est point une géographie, c'est une géologie... Le bergsonisme ne fait pas des cartes compartimentées. » — (1964, 20-21.)

41
ERNEST LAVISSE. La Première année d'histoire de France, récits, à l'usage des élèves qui recherchent le certificat d'études primaires. 8e éd. Paris, A. Colin, 1878. In-12. — B.N., Impr., 8o L39. 489 C.

En composant un manuel d'histoire destiné à l'enseignement primaire, l'historien Ernest Lavisse a fourni une contribution importante à l'éducation des futurs citoyens de la Troisième République. Grâce au choix d'événements significatifs, de grandes figures ou d'anecdotes frappantes (justice de saint Louis, mission de Jeanne d'Arc, œuvre de la Révolution de 1789 par exemple), le développement de l'histoire nationale impose l'idée d'une vocation éminente de la France. « Je pris là de la France et de son histoire », constate Péguy en 1899, « une idée commode que tout mon travail a consisté depuis à essayer de remplacer par l'incommode image exacte. » *(Le Ravage et la réparation, Revue blanche,* 15 nov. 1899.) L'adhésion au socialisme l'a effectivement amené à réviser les « sentiments nationalistes qui (lui) venaient de l'Histoire Lavisse et de la Géographie Foncin ». *(Réponse brève à Jaurès, Cahiers,* I-11, 4 juillet 1900.) Néanmoins l'évolution de la politique européenne qui se dessine au cours des années suivantes, semble rapprocher la pensée de Péguy de conceptions plus ou moins lointainement héritées du « petit Lavisse ». Ainsi *Les Suppliants parallèles* *(Cahiers,* VII-7, 12 déc. 1905) présentent-ils la France comme la terre privilégiée des « opérations révolutionnaires ».

42
G. Bruno (Mme Alfred Fouillée). Le Tour de France par deux enfants. Paris, E. Belin, 1880, in-12. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire ayant appartenu à Péguy. — Le *Tour de France par deux enfants* contient tous les éléments de la culture primaire. Le voyage instructif des héros de l'ouvrage leur est imposé par l'exode hors d'Alsace. « Car l'ennemi, pour nous, confusément tout l'ennemi, l'esprit du mal, c'était les Prussiens. Ce n'était déjà pas si bête. Ni si éloigné de la vérité. C'était en 1880. » *(L'Argent.)* — (1964, 20.)

43
G. Bruno (Mme Alfred Fouillée). Francinet, livre de lecture courante. 12e éd. Paris, E. Belin, 1877, in-18. — B.N., Impr., 8° R. 2328.

Francinet figure parmi les lectures d'enfance signalées sur le brouillon de *Pierre*.

ÉCOLE SUPÉRIEURE PROFESSIONNELLE (1884-1885)

44
École supérieure professionnelle d'Orléans (École primaire supérieure de 3 ans). Livret de l'élève Péguy Charles. 1884-1885. — Centre Charles Péguy.

« Après mon certificat d'études (obtenu en juillet 1884) on m'avait naturellement placé, je veux dire qu'on m'avait *mis* à l'Ecole primaire supérieure d'Orléans. » *(L'Argent.)* Ce texte, écrit en 1914, semblerait exprimer la persistance de quelque réticence implicite. Contiendrait-il le souvenir de « la désobéissance ordinaire de l'enfance » dont Péguy ne semble pas avoir fourni de manifestation apparente, mais qu'il a évoquée dans *Clio I :* « Il y a infiniment moins encore de résistance obscure... et de force secrète mystérieuse dans le plus grand génie du monde que dans cet enfant qui n'a l'air de rien. » De toute façon, Péguy demeura un « élève modèle » durant les deux trimestres qu'il passa à l'Ecole primaire supérieure. (Ed. *Amitié Ch. Péguy, Feuillets,* 117, sept. 1965, 59-67.)

45
Thème français-allemand signé Péguy Charles. Vendredi 13 février 1885. — Centre Charles Péguy.

(1964, 44.)

CATHÉCHISME

46
Devoir de catéchisme de Péguy. Le sacrement de pénitence. Mercredi 11 mars 1885. — Centre Charles Péguy.

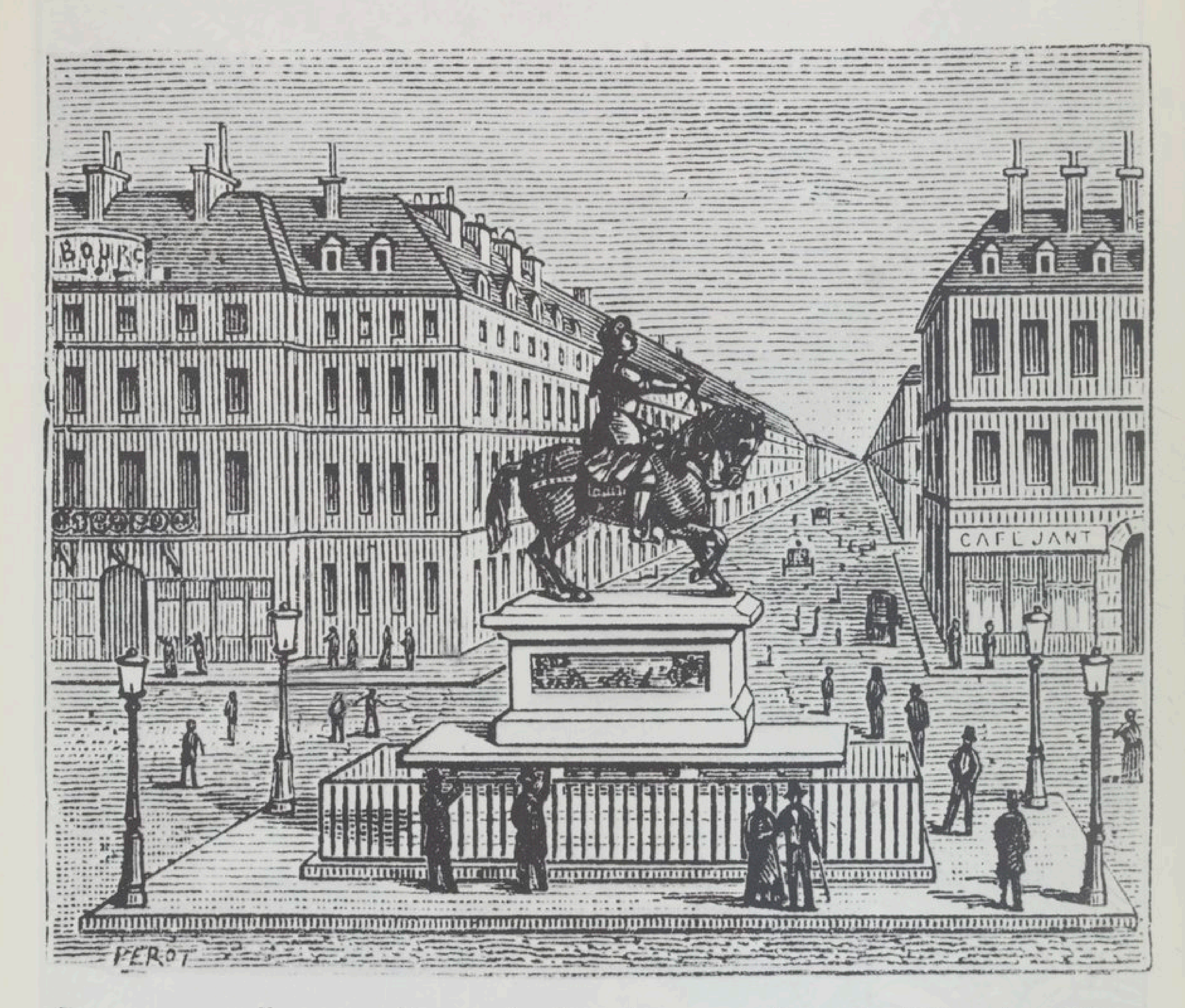
Chaque jeudi, Péguy prend le chemin du catéchisme. L'éducation chrétienne demeure en



La maison de Jeanne Darc. — C'est à Domremy, en 1409, que naquit Jeanne Darc. On montre encore aujourd'hui cette maison, qu'un Anglais voulut acheter en 1814 à un prix élevé, mais que le propriétaire ne voulut pas lui vendre. Près de la maison, en l'honneur de Jeanne Darc, on a fondé une école gratuite pour les jeunes filles du pays.

Nº 42. — Jeanne d'Arc à Domremy, gravure extraite du *Tour de France par deux enfants*.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



STATUE DE JEANNE DARC À ORLÉANS. — Les habitants d'Orléans, reconnaissants envers Jeanne Darc qui avait sauvé leur ville, lui ont élevé une statue. Cette statue est sur une des principales places d'Orléans, cité de 50,000 âmes, d'un bel aspect, située sur les bords de la Loire et du canal d'Orléans.

Nº 42. — Orléans, place du Martroi, gravure extraite du *Tour de France par deux enfants*.

effet de tradition, même si elle ne correspond pas chez les parents à une ferveur religieuse particulière. La grand-mère de Péguy « était profondément inchrétienne, autant que le sont tous les paysans de France et du Bourbonnais. Elle n'avait aucun scrupule religieux. » (*Compte rendu de congrès, Cahiers,* 1-3, 1er octobre 1901.) Pour sa part, la mère de Péguy confessera à Emmanuel Mounier, en 1930, qu'elle n'est « pas dans ces idées ». Pareillement, il importe peu que les « jeunes vicaires » de Saint-Aignan enseignent aux enfants « exactement le contraire » de ce que leur disent les « jeunes élèves-maîtres » : « Nous ne nous en apercevions pas. La République et l'Eglise nous distribuaient des enseignements diamétralement opposés. Qu'importait, pourvu que ce fussent des enseignements... Nous aimions l'Eglise et la République ensemble et nous les aimions d'un même cœur. » Péguy ne se contente pas, dans *L'Argent,* de constater que la coexistence de ces deux formations ne pose aucun problème à l'enfant du faubourg Bourgogne des années 1880. Il tente d'en fournir une explication. D'une part, « il y a dans l'enseignement et dans l'enfance quelque chose de si sacré... que ces deux enseignements se liaient dans nos cœurs et que nous savons bien qu'ils y resteront éternellement liés. » D'autre part, la « métaphysique des maîtres » et la « métaphysique des curés » se rejoignent dans une commune éthique sociale, dans un « même système de la réalité, celui qui voulait sortir de la pauvreté par en haut, risquait d'en sortir... par en bas... La pauvreté était sacrée. » — (1958, 20; 1964, 21.)

47
Cathéchisme du diocèse d'Orléans imprimé par ordre de Mgr Félix-Antoine-Philibert Dupanloup. Orléans, A. Blanchard, 1864. In-16. — B.N., Impr., D. 55237.

« Au fond je ne sais que ce qu'il y avait dans mon catéchisme; quand j'étais petit. Dans mon catéchisme il y avait le bon Dieu, la création, l'histoire sainte; la sainte Vierge, les anges, les saints; le calendrier, les grandes fêtes; la prière et les sacrements; les vertus; le symbole des apôtres; les fins dernières de l'homme (qui dans ce temps-là me semblaient rudement loin)...; et les sept péchés capitaux... Je me représentais les vertus comme trois belles enfants de Marie et les sept péchés capitaux comme des vieux espèces d'affreux bonshommes qui faisaient la lippe, des espèces de notaires. » (*Note conjointe,* 1914.)

48
Rue de l'Oriflamme a Orléans. Photographie. — Centre Charles Péguy.

« Le cathéchisme était fort loin de là, en ville, dans notre antique paroisse de Saint-Aignan. Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça. Il fallait remonter la moitié du faubourg jusqu'à la porte Bourgogne, descendre la moitié de la rue de Bourgogne, tourner cette rue à gauche qui se nommait, je crois, la rue de l'Oriflamme et traverser le cloître froid comme une cave sous ses marronniers lourds. » *(L'Argent.)* — (1964, 21.)

49
Vue du portail et des tours de l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans. Image populaire, début 19e siècle, Orléans, Letourmy. — B.N., Est., Li 58, vol. IV.

A la suite de son entrée à l'Ecole supérieure professionnelle qui est située au cloître Sainte-Croix, place de la cathédrale, l'univers quotidien de Péguy s'élargit vers le centre de la ville, en dehors des limites du faubourg. Pendant les deux trimestres de sa scolarité, Péguy suit à la cathédrale l'enseignement du catéchisme qu'il avait reçu jusque-là à l'église Saint-Aignan.

LOUIS BOITIER

50
Louis Boitier, charron du Faubourg Bourgogne. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Louis Boitier (1848-1922) était maréchal-ferrant au faubourg Bourgogne, presqu'en face de la maison de Péguy. Républicain dans la tradition quarante-huitarde, combattant de la guerre de 70, fondateur d'un cercle socialiste, il a fortement contribué à la formation de Péguy. A plusieurs reprises, ce dernier a témoigné de la part fondamentale qui revenait au charron autodidacte dans son éducation morale et civique. Ainsi peut-on reconnaître aisément dans le Pierre Le Febvre du *Compte rendu de mandat (Cahiers,* II-11, 25 avril 1901) le « plus vieil ami » de l'auteur : « Un homme à l'âme ancienne. Aimant comme un père. Solide comme une barre. Ça ne bouge pas... C'était un ancien ouvrier forgeron. Il a beaucoup lu. Il sait beaucoup des livres et beaucoup de la vie. » L'exemple de Boitier, tel que nous le connaissons par Péguy, atteste combien le développement de la lecture populaire a contribué à la diffusion de l'idée républicaine. Péguy apporte une témoignage précieux sur cette culture à laquelle Boitier l'initia et sur les auteurs « un peu inégaux » qui formèrent les « vieux républicains de province » : « C'étaient Michelet, Quinet, Hugo, Raspail, Eugène Sue, Gambetta, Paul Bert, Thiers, Louis Blanc. Ces républicains se passionnaient pour l'histoire de la Révolution et de l'Empire. » (*Vraiment vrai, Cahiers,* III-2, 17 oct. 1901.) — (1950, 8; 1958, 10; 1964, 16.)

51
Décalogue républicain. Force et vertu de la France. A Paris, Palloy patriote. Dédicacé aux représentants du peuple français. Image populaire d'Orléans aquarellée. Bois de Letourmy. Tirage de Garapon. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. A 6612.

52
Victor Hugo. Les Châtiments. Seule édition complète. Illustration par Théophile Schuler, gravure par Pannemaker. Paris, J. Hetzel et Cie, s.d. [1872.] 3 fascicules gr. in-8o. — B.N., Impr., 4o Ye.39.

Parmi les « classiques du peuple » que contient la naissante bibliothèque populaire fondée par Louis Boitier et ses camarades, et auxquels s'initie le jeune Péguy, Victor Hugo occupe une place éminente. Dans plusieurs de ses œuvres notamment dans *Clio* et dans *Victor-Marie, comte Hugo,* Péguy témoigne de la « richesse de trésors divers » dont la lecture précoce des *Châtiments* lui procura la révélation. La « sonorité générale » lui révèle le langage poétique. Le contenu politique lui ouvre les perspectives de l'art de l'engagement. Il n'est pas jusqu'à l'édition Hetzel dans laquelle l'enfant lit *Les Soldats de l'an II* ou *Le Sacre,* qui ne contribue à cette émotion. « La vraie édition. C'est celle qui a fondé la Troisième République... Celle qui courait, publique, subreptice, dans les ateliers républicains sous les commencements de la République... La grande édition plate à deux colonnes... C'était entre toutes une édition populaire... Toute votre jeunesse est là-dedans, Péguy. » (*Clio,* 1912.) L'illustration, (« ces gravures extraordinaires, noires, fortement encrées ») concourt à frapper l'imagination de l'enfant : « Il n'y avait pas un trait de l'une de ces illustrations qui ne fût inscrit pour éternellement dans la mémoire de votre regard. Et *le bon bourgeois dans sa maison.* Et *le boulevard Montmartre, le 4 décembre 1851...* » Impression si profonde que Clio, la muse de l'histoire, tire ainsi la conséquence de cette lecture : « C'est ce qui empêchera pour toute votre vie... de donner jamais dans aucune tyrannie temporelle, fût-elle radicale, et fût-elle, derechef cléricale. »

53
Photographie du portrait de Péguy par Pierre Laurens. Dédicacée à Louis Boitier. — Centre Charles Péguy.

Dédicace : « à mon grand ami / et à mon plus ancien maître / Louis Boitier, le premier qui / m'ait mis du Hugo dans / les mains. » La photographie a été mutilée lors du bombardement d'Orléans du 19 mai 1944, au cours duquel fut tué Louis Boitier fils. — (1950, 8; 1958, 10; 1964, 16.)

54
Les enfants de Louis Boitier. Photographie. — Centre Charles Péguy.

De gauche à droite : Alfred (né le 25 septembre 1881 - mort à la suite de blessures de guerre le 4 novembre 1914); puis les deux condisciples de Péguy à l'École annexe, Ernest (né le 28 octobre 1874 - mort le 25 août 1949); Louis (né le 19 février 1873 - mort dans le bombardement d'Orléans du 19 mai 1944); Yvonne. — (1950, 8; 1958, 10; 1964, 17.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

III. L'HÉRITAGE CLASSIQUE

« Qui ne s'est assis à la croisée de deux routes. Je me demande souvent avec une sorte d'anxiété rétrospective, avec un vertige arrière, où j'allais, ce que je devenais, si je ne fusse point allé en sixième... juste à ces vacances de Pâques. J'avais douze ans et trois mois. Il était temps. » Ainsi que l'expose Péguy dans L'Argent, *le passage inopiné, en pleine année scolaire, dans l'enseignement secondaire constitue un « point de recroisement » fondamental dans son existence. Pour le fils de la rempailleuse du faubourg Bourgogne, l'événement revêt une toute autre signification que pour le « fils de bourgeoisie qui entre en sixième comme il a des bonnes. » Ce « repêchage », œuvre de Théophile Naudy, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, représente en effet une bifurcation décisive, tant pour la formation intellectuelle de Péguy que pour l'orientation de son avenir. La préparation de l'Ecole normale supérieure au Lycée Lakanal et au Collège Sainte-Barbe ne fera que compléter l'apprentissage des humanités commencé au Lycée d'Orléans.*

Aux yeux de Péguy, la mission de l'enseignement secondaire consiste à « incorporer » l'héritage du passé, c'est-à-dire « une culture... une histoire... une vie passée dans l'histoire de l'humanité... une humanité enfin... dans tout le cœur pensant et vivant, dans tout le cœur sentant de tout un peuple ». (Les Suppliants parallèles, *1905.*) *Cette formation, Péguy la reçoit au Lycée d'Orléans avec « la nouveauté, la fraîcheur, la sincérité, le bienheureux appétit » de la jeunesse.* (Entre deux trains, *1900.*) *Dans son « vieux Duruy », il découvre la « singulière passion » de l'histoire, « besoin sourd et passion sourde que nous avons de recommencer le non recommençable, de représenter l'aboli » ; aussi s'enchante-t-il des « histoires de trois mille ans et de six cent cinquante ans » qu'il apprend. Parallèlement il connaît la joie « unique » d'entendre Homère, Sophocle, « ces poètes irréparablement morts et depuis la mort de qui tant de poètes sont morts par couches ».* (Compte rendu de congrès, *1901.*) *Nécessaire pour accéder à la lecture des classiques, l'étude des langues anciennes se révèle une école de rigueur, grâce à la méthode de « ces anciens universitaires qui avaient une telle idée de la justesse qu'indissolublement et sans le faire exprès... ils enseignaient indissolublement la justice »* (Les Suppliants parallèles.)

Péguy est un lycéen exceptionnellement doué : tableau d'honneur, premières places et premiers prix se succèdent sans discontinuer sur ses bulletins et palmarès qui le signalent en outre comme « un bon et simple enfant ». En contrepartie à tant de témoignages d'une scolarité à la fois exemplaire et fructueuse, comment expliquer la sévérité, et parfois la violence, du jugement que Péguy exprime en maintes occasions sur « les voies scolaires de l'élevage » ou sur la « fausse culture universitaire » également coupée de la réalité de la vie et de l'inquiétude de la science ? Certes, il faut tenir compte de ses expériences ultérieures et des désillusions rencontrées dans le milieu intellectuel. Adversaire de tout autoritarisme, le socialiste Péguy s'insurge, par exemple, contre

les « moyens d'élevage » pratiqués « sur la plupart des âmes adolescentes par la plupart des âmes adultes » (Pour ma maison, *1900*) *; il dénonce « le rêve secret » de « l'homme dominateur et du pédagogue, essence de dominateur » : soumettre l'enfant, le faire obéir, le faire plier, l'asservir, le* réduire (Clio I, *1909*). *Conséquence de cet abus de pouvoir : « Vieillis avant l'âge par la fausse culture, les esprits automatiques ne répondent plus au perpétuel rajeunissement de la réalité universelle ».* (Personnalités, *1902*.) *Nombreux sont les textes où Péguy reprend et développe ces thèmes.*

Une expérience personnelle, en apparence démentie par l'attitude extérieure du lycéen docile, sous-tend-elle cette révolte ? Un passage de la Réponse brève à Jaurès *le laisserait entrevoir : « Me rappelant ma malheureuse enfance il me semblait que, sauf d'honorables exceptions, les gens qui m'avaient élevé m'avaient toujours élevé pour eux-mêmes. » Quelques faits notés dans la scolarité de Péguy attestent d'autre part une personnalité solidement affirmée dès les alentours de la quinzième année. Ces indices sont légers, mais leur coïncidence durant la classe de seconde sont significatifs : un incident de cour de récréation, l'abandon des cours de religion, l'intérêt pour les événements politiques laissent entrevoir la force de caractère que Péguy exprime clairement deux ans plus tard : « J'aimerais mieux rater ma carrière que de mettre, soit dans un concours, soit dans une composition d'entrée à Normale, une opinion qui ne soit pas la mienne. » (Lettre à Camille Bidault, 1er janvier 1891.)*

LYCÉE D'ORLÉANS (1885-1891)

55
LYCÉE D'ORLÉANS. Photographies. — Centre Charles Péguy.

1. Façade, rue Jeanne d'Arc.
2. Cour des élèves de 6e et de 5e.
3. Cour des moyens.
4. Chapelle.

Aux premières lignes de *L'Argent* s'inscrit le nom de Théophile Naudy, « l'homme à qui (Péguy) doit le plus : il (le) fit entrer en sixième ». C'est en effet son ancien directeur d'école qui, au cours du second trimestre 1885, lui fait obtenir une bourse municipale d'externat avec gratuité et demi-pension. « M. Naudy me rattrapa, si je puis dire, par la peau du cou et avec une bourse municipale me fit entrer... à Pâques, dans l'excellente sixième de M. Guerrier... Ce que fut pour moi cette entrée dans cette sixième à Pâques, l'étonnement, la nouveauté devant *rosa, rosae,* l'ouverture de tout un monde, tout autre, de tout un nouveau monde, voilà ce qu'il faudrait dire, mais voilà qui m'entraînerait dans des tendresses. » — (1958, 22-23; 1964, 22, 24 et 30.)

56
LYCÉE POTHIER D'ORLÉANS. Façade sur la rue et chapelle. Dessin au lavis signé A. Beaujoint, 1847, d'après nature, 1842. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. 2802.

57
LYCÉE D'ORLÉANS. La cour. Lavis rehaussé de gouache par Salmon. — Archives départementales du Loiret, 23 Fi 2-62.

La vie lycéenne ne consiste pas uniquement dans l'enchantement né de l'initiation aux humanités. Elle provoque aussi les premières manifestations d'un caractère indépendant, bouillonnant d'impatience devant l'arbitraire et l'injustice. Les affrontements dont la cour du lycée est le théâtre préfigurent la part que Péguy prendra aux bagarres de l'affaire Dreyfus. « Il y a bien longtemps que je suis hérétique, rappelle-t-il en 1902, j'étais élève au lycée en seconde, quand je fus hérétique, et encore je ne sais pas si c'était mon commencement : les taupins et les cornichons... qui préparaient les concours d'entrée à l'Ecole polytechnique et à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, voulurent me mettre en quarantaine : je m'étais vivement insurgé contre la prétention qu'ils avaient de régenter la cour des grands, où je venais d'arriver; je m'étais vivement insurgé contre ces brimades par lesquelles on voulait nous démontrer la supériorité des anciens sur les nouveaux et des militaires sur les civils... Je fus heureusement défendu par un bon nombre de civils aux poings vigoureux. » (*Personnalités, Cahiers,* III-12, 5 avril 1902.) Son bulletin scolaire en portera la trace (voir n° 73).

58
LYCÉE POTHIER D'ORLÉANS. La cour et la chapelle. Dessin au lavis. Milieu XIX[e] siècle. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. 2803.

59
VERSION LATINE DE PÉGUY en sixième A. 5 juin 1885. — Centre Charles Péguy.

« Le grammairien qui une fois, la première, ouvrit la grammaire latine sur la déclinaison de *rosa, rosae* n'a jamais su sur quels parterres de fleurs il ouvrait l'âme de l'enfant. » *(L'Argent.)*

60
BULLETINS TRIMESTRIELS DE PÉGUY. Lycée d'Orléans. 1885-1888. — Centre Charles Péguy.

1. Classe de sixième A. Troisième trimestre de l'année scolaire 1884-1885 : « Excellent élève sous tous rapports. »
2. Classe de cinquième. Troisième trimestre de l'année scolaire 1885-1886 : « Excellent élève toujours, Péguy demeure le modèle de sa classe. »
3. Classe de quatrième. Deuxième trimestre de l'année scolaire 1886-1887 : « Péguy demeure le modèle de sa classe, ce qui ne l'empêche pas de rester un bon et simple enfant. »
4. Classe de troisième. Deuxième trimestre de l'année 1887-1888 : « On ne se lasse pas de redire que Péguy est un excellent élève. »

(Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 117, sept. 1965, p. 69-79.)



N° 63. — Péguy en uniforme de lycéen.

61
Devoirs de Péguy. Classe de cinquième. 1885-1886. — Centre Charles Péguy.

1. Composition française. L'anneau de Polycrate.
2. Résumé d'histoire grecque; géographie physique et politique de la Grèce ancienne. Carte de la Grèce ancienne.

« Quand j'étais en cinquième, et que je commençai à lire dans le grec les histoires du temps que l'humanité gardait les vaches, avec une singulière impression d'agrandissement, c'est-à-dire de libération. » (*Compte rendu de congrès, Cahiers,* III-1, 1er oct. 1901.) — (1950, 14; 1958, 27; 1964, 23.)

62
Lettre de Péguy à Mme Paul Bondois. Orléans, 26 juin 1885. — Aux petits-enfants de Paul Bondois.

Les lettres de Péguy à la famille Bondois constituent un témoignage plein de fraîcheur sur les études, les lectures et la vie quotidienne de l'enfant. Professeur au lycée d'Orléans de 1880 à 1883, Paul Bondois habitait faubourg Bourgogne; il avait été ainsi amené à s'intéresser au jeune Péguy. En juin 1885, Mme Bondois semble s'être inquiétée d'une période de silence. Péguy s'empresse de la rassurer : « Nous vous aimons toujours beaucoup. Mais j'ai fait hier ma première communion. Vous pensez combien cela m'a dérangé et a dérangé maman. Cela m'a dérangé de mes études : depuis dimanche je n'ai pu apprendre une seule leçon. Cela a dérangé maman : il a fallu qu'elle fasse bien des pas et démarches. Enfin j'ai fini. Je l'ai faite hier, nous sommes en vacances aujourd'hui et samedi je reprendrai mon travail interrompu. » (Ed. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 313-314.) — (1964, 22-23.)

63
Péguy en uniforme de lycéen. Photographie. Juin 1885. — Centre Charles Péguy.

Dans la lettre qu'il adresse le 26 juin 1885 à Mme Bondois, Péguy annonce, à la suite du récit de sa première communion : « Dimanche, nous irons faire mon portrait et je pense que vous serez bien contents de voir combien j'ai grandi depuis deux ans. » — (1964, 22.)

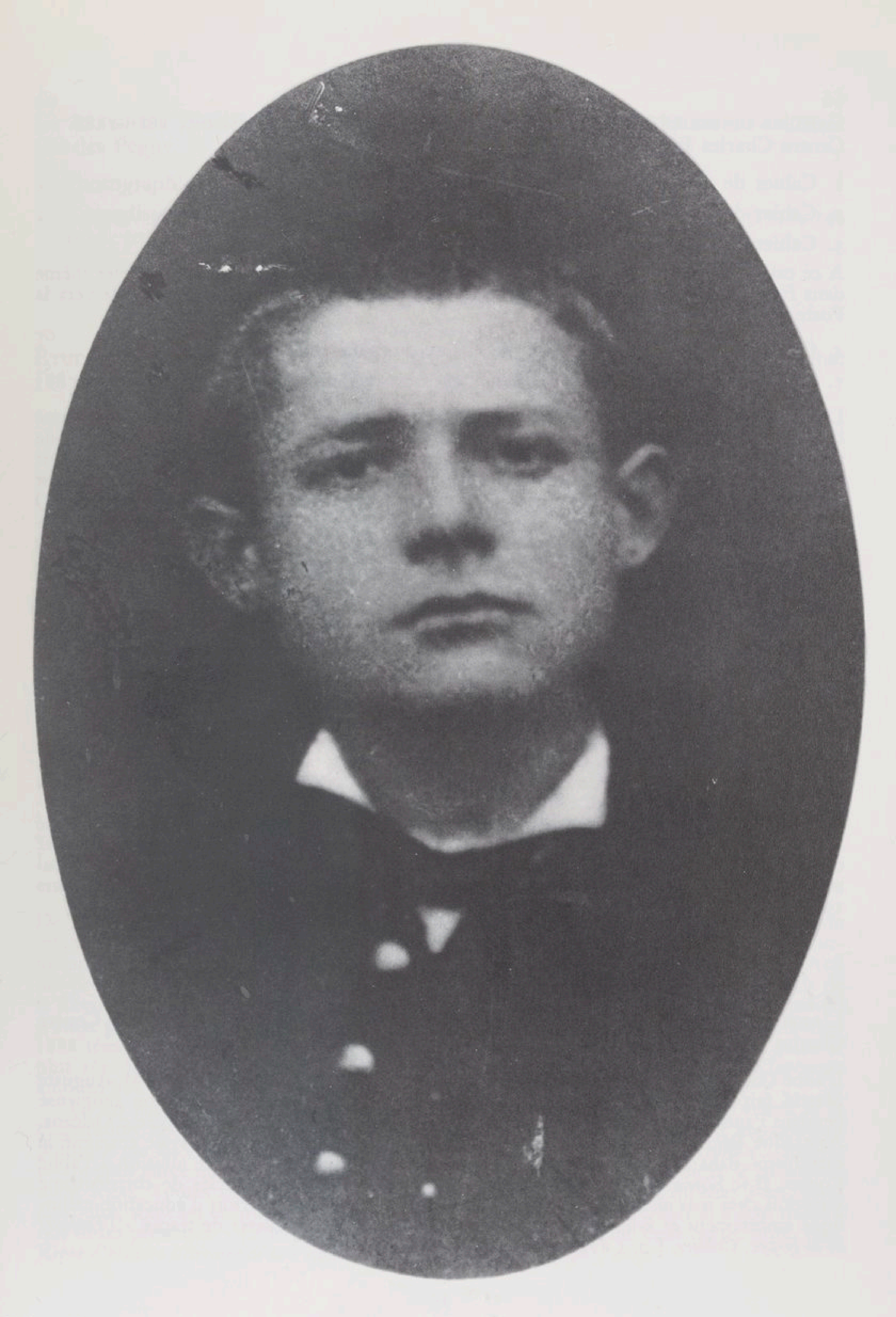
64
La classe de cinquième au Lycée d'Orléans. Photographie. 1885-1886. — Centre Charles Péguy.

Péguy évoque dans *Victor-Marie, comte Hugo* « la bonne cinquième de notre maître M. Simore. » Ce dernier figure sur la photographie. — (1958, 25; 1964, 23.)

65
La classe de quatrième au Lycée d'Orléans. Photographie. 1886-1887. — Centre Charles Péguy.

1. Photographie originale.
2. Agrandissement de la photographie : Péguy.

Parmi les professeurs, « l'excellent M. Doret ». Parmi les élèves, André Bourgeois, qui s'est lié avec Péguy à la rentrée de 1886 et qui deviendra plus tard un collaborateur fraternel à l'administration des *Cahiers de la quinzaine.* — (1950, 14; 1958, 28; 1964, 24.)



Nº 65. — Péguy en classe de quatrième, à Orléans.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

66
Cahiers de cours de Péguy. Classes de quatrième et de troisième. 1886-1888. — Centre Charles Péguy.

1. Cahier de textes. Classe de quatrième.

2. Cahier de géométrie. Classe de quatrième.

3. Cahier d'histoire romaine. Classe de quatrième.

A ce cahier est joint une carte de la marche d'Annibal. Péguy évoquera ce dernier thème dans *Eve :* « Et les pas d'Annibal avaient marché pour lui / Du fin fond des déserts vers la Porte Colline. »

4. Cahier d'histoire. Notes de cours. Classe de troisième.

5. Cahier d'allemand. Corrigé des thèmes. Classe de troisième.

Lorsqu'il compose *Eve,* Péguy intègre toute cette culture scolaire dans le vain bagage que l'homme du « monde moderne » aura à présenter au Jugement dernier : « Ce n'est pas de mémoire et de certificat / Que nous aurons besoin dans ce commun désastre / ... Et ce n'est pas des cartes de géographies / Que nous emporterons au jour du Jugement / ... Ce n'est pas des cadrans et de mauvais compas / Que nous emporterons le jour de cette chasse / ... Ce n'est pas dans leur tente et leur salle de prix / Que tant de malheureux seront récompensés / ... Et ce n'est pas des bras pleins de dictionnaires / Qui rameront pour nous sur nos derniers trois-mâts / ... Et ce n'est pas les voix des professeurs d'histoire / Qui classeront le juste avec les triomphants. » — (1964, 25-26.)

67
Composition en instruction religieuse sur les preuves de l'existence de Dieu et sur la révélation religieuse. 10 décembre 1887. — Centre Charles Péguy.

L'aumônier du lycée, l'abbé Cornet, juge le devoir « vif et brillant comme le clair de l'épée — solide comme une lame de Tolède ». Néanmoins, c'est à la fin de la classe de troisième, en cette même année scolaire 1887-1888, que Péguy figure pour la dernière fois en instruction religieuse sur les palmarès du lycée. Ce serait donc en seconde qu'il aurait abandonné la pratique chrétienne. De là son attitude en classe de philosophie : « Continuant à protester contre la croyance catholique où l'on nous avait élevés... nous disions hardiment que l'immortalité de l'âme, c'était de la métaphysique ». (*Encore de la grippe, Cahiers,* I-6, 20 mars 1900.) — (1950, 14; 1958, 31; 1964, 26.)

68
L'abbé Louis Cornet, aumônier du Lycée d'Orléans. Photographie. — Centre Charles Péguy.

L'abbé Cornet a préparé Péguy à sa première communion en avril et mai 1885. M. Auguste Martin fait remarquer que Péguy semble abandonner le cours d'instruction religieuse pendant l'année scolaire 1888-1889, à l'époque où l'abbé Cornet quitte le lycée d'Orléans. Alors que Péguy mentionne à plusieurs reprises l'abbé Bardet qui lui avait enseigné le catéchisme dans la paroisse de Saint-Aignan, il ne semble faire aucune allusion à l'abbé Cornet. Il se borne à constater en 1900 : « Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces. » (*Toujours de la grippe, Cahiers,* I-7, 5 avril 1900.)

69
La classe de troisième au Lycée d'Orléans. Photographie. 1887-1888. — Centre Charles Péguy.

1. Photographie originale, autour du professeur principal Michaud.
2. Agrandissement de la photographie : Péguy et André Bourgeois. — (1950, 14; 1958, 30; 1964, 24.)

70
Étude de platre. Dessin au fusain signé : Péguy Charles, classe de troisième. 1887-1888. — Centre Charles Péguy.

71
Compositions françaises de Péguy. Classe de seconde et de réthorique. 1888-1890. — Centre Charles Péguy.

1. Pour ou contre Parrhasius. Classe de seconde.

Sur le thème de la justice : « Ce crime qui au premier abord semblait ne porter préjudice qu'à un seul homme, à la victime, peut, s'il reste impuni, causer un tort grave à la cité. »

2. Quelle est la source d'intérêt fournie au neuvième livre de l'*Enéide* par l'épisode des vaisseaux changés en nymphes ? Classe de première.

« De la cinquième à la rhétorique, lentement et communément, devinant et balbutiant, nous avons lu les poètes hellènes, à la fois étrangers et jeunement hospitaliers à nos jeunes imaginations. » (*Toujours de la grippe, Cahiers,* I-VII, 5 avril 1900.) — (1958, 32-33; 1964, 27-28.)

72
Lettre de Péguy a Paul Bondois. Orléans, 1er janvier 1889. — Aux petits-enfants de Paul Bondois.

De Versailles où il réside après son départ d'Orléans, Paul Bondois veille sur la formation intellectuelle du jeune Péguy, soit en lui envoyant ses propres ouvrages, soit en lui fournissant d'autres lectures. Les réponses de Péguy permettent de suivre chez le lycéen l'éveil des premiers intérêts personnels : curiosité insatiable pour l'histoire, surtout pour celle de la Révolution et celle, toute récente, de la guerre de 1870 et de la Commune; préoccupation d'autre part de comprendre les problèmes politiques du temps. Une lettre du 8 septembre 1888 témoigne de cette orientation : « L'histoire contemporaine est pourtant le guide le plus sûr dans les questions de politique extérieure auxquelles tout le monde s'intéresse aujourd'hui. »

Le 1er janvier 1889, Péguy qui commence à envisager avec maturité son avenir et la préparation de l'Ecole normale supérieure, révèle le souci d'éclairer tout engagement politique par les enseignements du passé : « J'ai lu avec attention le 9 Thermidor... Robespierre périt parce qu'il ne voulut point se mettre en état d'insurrection contre le gouvernement légal. Toutes ces questions-là sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont, pour ainsi dire, actuelles et brûlantes. Il semble que ces hommes de la Révolution soient mêlés à nos luttes présentes. » La lettre de Péguy se situe en effet en pleine crise boulangiste. (Ed. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 318-319.) — (1964, 27.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

73
BULLETIN TRIMESTRIEL DE PÉGUY. Lycée d'Orléans. Classe de seconde. Deuxième trimestre de l'année scolaire 1888-1889. 2 avril 1889. — Centre Charles Péguy.

Bien qu'il ne cesse de se comporter en excellent élève au cours de la classe de seconde, Péguy laisse entrevoir la force et l'indépendance de son caractère. « Toujours très bon écolier », observe le proviseur, « mais j'en reviens à mon conseil du dernier trimestre : gardons-nous du scepticisme et de la fronde et restons simple. J'ajouterai qu'un écolier comme Péguy ne doit jamais s'oublier ni donner l'exemple de l'irrévérence envers ses maîtres. » Péguy s'est en effet insurgé contre les brimades infligées aux lycéens des classes secondaires par les candidats à l'Ecole polytechnique et à Saint-Cyr. Voir nº 57. — (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 117, sept. 1965, 80-81.)

74
LA CLASSE DE PHILOSOPHIE au Lycée d'Orléans. Photographie. 1890-1891. — Centre Charles Péguy.

En 1914, Péguy dédiera la *Note sur Bergson* « à la mémoire de notre vieux maître M. Humbert qui nous enseignait au lycée d'Orléans une si bonne philosophie. » Il a décrit ailleurs ce « professeur âgé, blanc, honorable, très bon, très doux, très clair, très grave, à la parole ancienne, aux yeux profondément tristes et doux. » (*Encore de la grippe, Cahiers,* I-6, 20 mars 1900.) Quelque « affectueux respect » qu'il éprouve pour le maître qui « traitait simplement et noblement... les questions du programme », l'élève-philosophe n'en semble pas moins avoir réagi fortement durant la dernière année du lycée : « Continuant à protester contre la croyance catholique où l'on nous avait élevés, commençant à protester contre l'enseignement du lycée... préoccupés surtout de n'avoir pas peur, et de ne pas avoir l'air d'avoir peur, nous réagissions contre la complaisance. Nous étions durs. » — (1950, 14; 1958, 34; 1964, 29.)

75
LETTRE DE PÉGUY A PAUL BONDOIS. Orléans, 11 janvier 1890. — Aux petits-enfants de Paul Bondois.

Péguy remercie Paul Bondois de l'envoi des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle : « C'est un livre sur lequel je n'avais fait que jeter les yeux et la haute valeur poétique que je lui avais trouvée me faisait vivement désirer de le lire en entier. » Il ne reniera pas cet intérêt de jeunesse pour le poète parnassien auquel il fait maintes fois référence, que ce soit dans *Les Suppliants parallèles,* dans *Clio* ou dans *Victor-Marie, comte Hugo.* (Ed. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 321.) — (1964, 29.)

76
BULLETIN TRIMESTRIEL DE PÉGUY. Lycée d'Orléans. Classe de philosophie. Troisième trimestre de l'année scolaire 1890-1891. Orléans, 18 juin 1891. — Centre Charles Péguy.

Observations du proviseur : « Tout va bien, j'espère que nous serons à Paris l'an prochain et que nous y resterons le bon et honnête garçon que nous avons été à Orléans. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 117, sept. 1965, p. 87.)

77
Association amicale des anciens élèves du Lycée Pothier d'Orléans. Registre des procès-verbaux du Comité d'administration (15 décembre 1889 - 17 décembre 1903), f. 33 : lettre de Péguy, Orléans, 26 février 1891. — Archives départementales du Loiret, 45240 b.

Le 1er janvier 1891, Péguy écrit à son ami Bidault qu'il fait des « exercices physiques parce que j'y crois et parce que les types m'ont... élu président de leur Société de jeux. » C'est à ce titre que le 26 février suivant il sollicite l'aide des anciens élèves du lycée : « Nous avons fondé cette année au lycée une société de jeux et exercices de plein air. Nous organisons... un concours auquel prendront part les lycées de Chartres et de Bourges, ainsi que le collège de Dreux. » Les lycéens souhaitent que l'Association seconde leurs efforts « en accordant par exemple quelques médailles ou récompenses aux vainqueurs de ce concours. » Dans sa séance du 16 mars 1891, l'Association vote une subvention de 75 F. dont la destination est précisée le 27 avril : « Cette somme contribuera... à l'achat d'un objet d'art en bronze qui sera attribué à l'établissement vainqueur. » Péguy évoque à plusieurs reprises « l'association scolaire d'exercices physiques et jeux de plein air » (*Personnalités, De Jean Coste,* 1902). Peu importe qu'il fasse remonter à la classe de seconde une présidence qui ne fut effective qu'en philosophie. Cette petite inexactitude ne contredit en rien l'impression dominante conservée dans sa mémoire, le plaisir de l'activité physique partagé dans un climat de camaraderie heureuse et ouverte.

78
Université de France. Académie de Paris. Lycée d'Orléans. Distribution solennelle des prix. 1880-1890. — Archives départementales du Loiret, 45207.

Le nom de Péguy revient brillamment dans les palmarès qui, depuis la classe de cinquième, énumèrent sans interruption, ses prix d'excellence successifs.

LYCÉE LAKANAL ET SERVICE MILITAIRE (1891-1892)

79
Lettre de Péguy a sa mère. 17 novembre 1891. — Centre Charles Péguy.

Le 1er octobre 1891, le brillant élève du Lycée d'Orléans entre en Première vétérans au Lycée Lakanal à Sceaux. Il bénéficie d'une demi-bourse d'internat afin de préparer le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure. L'année 1891 a été difficile : Mme Péguy a acheté une modeste boutique d'épicerie au 2 *bis* de la rue de Bourgogne à Orléans, ce qui lui vaut un surcroît de fatigue. Les conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles Péguy affronte le dépaysement de sa première rentrée parisienne sont donc bien différentes de celles que connaissent la plupart de ses camarades de Lakanal, V.-L. Bourrilly, Paul Collier, Albert Lévy, Albert Mathiez, Henri Roy, Théo Woehrel.

Dans les lettres qu'il écrit alors à sa mère, Péguy manifeste à la fois beaucoup d'affection attentive et une forte conscience de sa responsabilité. Le 17 novembre, il lui suggère de vendre la boutique et de retourner dans la maison du faubourg : « Là tu te donneras le moins de peine possible... Puisque c'est moi maintenant qui travaille pour nous deux et qui ai la responsabilité, il est juste que ce soit moi aussi qui prenne les décisions importantes. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 115, juill. 1965, 7.) — (1964, 33.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

80
DEVOIRS DE PÉGUY au Lycée Lakanal. 1891-1892. — Centre Charles Péguy.

1. Version latine.

2. Thème grec.

Georges Edet (1854-1903) est resté la figure la plus marquante du Lycée Lakanal pour Péguy qui devait le retrouver à Sainte-Barbe. Par l'intermédiaire du latin et du grec, insistant inlassablement sur la lenteur, l'exactitude, le serré du texte », il « enseignait cette probité intellectuelle qui entraîne infailliblement la probité morale ». Outre le respect du texte, les « pauvres petits garçons des provinces départementales françaises, frais débarqués à Lakanal » apprennent de lui « toute l'admiration » que l'on doit avoir « pour les professeurs et pour les savants qui établissent des textes ». (*Les Suppliants parallèles, Cahiers,* VII-7, 12 déc. 1905.)

3. Dissertation. La morale est-elle indépendante de la métaphysique ?

Appréciation de François Noël, professeur de philosophie : « Bien composé et assez bien écrit, malgré quelques petites impropriétés de termes... Cette dissertation est bonne littérairement mais philosophiquement insuffisante. »

4. Composition française. Lettre du marquis d'Héricourt à Mme de Simiane.

Annotation du professeur de français, Samuel Rocheblave : « Excellente promesse. On sait écrire et composer. » — (1964, 34.)

81
LETTRE DE PÉGUY A PAUL BONDOIS. Orléans, 3 janvier 1892. — Aux petits-enfants de Paul Bondois.

Péguy relate à Paul Bondois les soucis de son premier trimestre scolaire : aux préoccupations de l'installation de sa mère se sont ajoutées les démarches pécuniaires pour obtenir une bourse d'internat. « La chose est à peu près faite maintenant : je suis troisième en excellence et l'on me trouve en bon chemin. » (Ed. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 321-322.) — (1964, 33.)

82
MUSÉE DU LOUVRE. — B.N., Est., Va. 218 e.

1. Salon carré. Photographie Emonds. 1866-1867.

2. Salle des terres cuites (collection Campana). Dessin de Ch. Fichot. 1866.

« Pendant de longues années scolaires, nous avions attendu le moment où nous aurions l'honneur d'avoir accès dans le premier musée du monde, et nous avions englobé le Louvre dans les sentiments nationalistes qui nous venaient de l'Histoire Lavisse et de la Géographie Foncin. » C'est par conséquent dans un enchantement indescriptible que Péguy découvrit le Louvre après son arrivée au Lycée Lakanal : « Quand de nos provinces respectueuses nous arrivâmes à Paris... nous allâmes au Louvre... nous transportant pour des journées entières, parcourant des kilomètres de salles... Et les vêpres descendaient jusqu'à l'heure où nous obéissions au gardien, pour nous en aller, soûlés d'art, les jambes cassées, la tête lourde, bourdonnante d'images, nous endormir au dortoir comme des brutes. » Au cours des années suivantes, les visites au Musée se font plus sélectives : « Les invraisemblables juxtapositions du *salon carré* ne nous paraissaient plus comme au commencement constituer la chambre des dieux supérieurs. Un malaise nous venait de ces rapprochements inopinés », restaurant « les diversités humaines un peu confondues dans la divinité du mélange, dans la sublimité du rassemblement. » (*Réponse brève à Jaurès, Cahiers,* I-11, 4 juillet 1900.)

83
L'ILLUSTRATION, 50e année, nº 2587, 24 septembre 1892, p. 245-248 : Autour d'une grève (Carmaux). Dessins de Paul Renouard. — B.N., Impr., Fol. Lc^{2}. 1549.

Alors que se reconstitue l'Internationale socialiste (1889), le socialisme français, malgré le nombre et les divergences de ses tendances, est amené à prendre une part des plus importantes dans la vie de la nation. Les problèmes économiques et sociaux qu'entraîne le développement industriel rendent inéluctables les prises de position dans le domaine politique. Plusieurs événements témoignent de cette mutation : première célébration du 1er mai (1890), incidents sanglants de Fourmies et procès de Lafargue (1891), succès des candidats socialistes aux élections municipales (mai 1892). Les deux grèves de Carmaux (7-21 mars et 16 août-3 novembre 1892) suscitent la campagne électorale de Jaurès et son élection comme député de la circonscription (janvier 1893). Encore lycéen à Orléans, Péguy avait fréquenté le groupe d'études sociales qu'animait son vieil ami Louis Boitier. Les circonstances l'avait conduit, dès son arrivée à Paris, à mettre en action les principes qu'il tenait des « vieux républicains de province » : « J'étais élève, boursier... au lycée Lakanal quand je demandais à mes camarades leurs souscriptions pour Carmaux; et dès lors plusieurs amis accompagnaient mes démarches de leur amitié; c'était le temps des grandes grèves, de la grande histoire, du bon travail et des grandes illusions. » (*Cahiers de la quinzaine,* V-7, 5 janvier 1904.)

84
LETTRE DE PÉGUY A SA MÈRE. 16 juin 1892. — Centre Charles Péguy.

A la veille du concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure, Péguy embrasse sa mère « beaucoup pour que ça me porte bonheur. » — (1964, 125.)

85
LETTRE DE PÉGUY A SA MÈRE. 23 juin 1892. — Centre Charles Péguy.

Péguy prépare l'oral du concours « d'une façon furieuse ». Il a d'autre part appris par Louis Boitier, le maréchal-ferrant du faubourg Bourgogne, que le Comité de l'Association amicale des anciens élèves du Lycée d'Orléans remboursera à sa mère le prix de la demi-pension qu'elle avait dû payer au Lycée Lakanal. — (1964, 33.)

86
ACTE D'ENGAGEMENT DE PÉGUY dans le 131e régiment d'infanterie. Orléans, 11 novembre 1892. — Centre Charles Péguy.

Admissible à l'Ecole normale supérieure (il a passé l'écrit le 23 juin 1892), Péguy manque l'oral d'un demi-point, et n'obtient pas le renouvellement de la bourse dont il bénéficiait. Il contracte alors un engagement conditionnel de trois ans dans l'armée : la loi du 11 juillet 1892 lui permet d'être mis en congé après un an de service actif. Cette démarche lui est peut-être dictée par l'incertitude de l'avenir. Sans doute correspond-elle aussi au besoin d'accomplir un acte d'adulte. Cette interprétation se laisse suggérer par un passage de la *Réponse brève à Jaurès :* « Le temps infatigable passa. Nous devînmes des hommes. Nous allâmes au régiment. » Le 12 novembre, Péguy est affecté au 3e bataillon, 2e compagnie du 131e régiment d'infanterie, l'ancien Walcheren-Infanterie, « les plus merveilleux soldats peut-être du grand Napoléon ». *(Notre jeunesse.)* A la caserne Coligny d'Orléans, il retrouve son ancien camarade de lycée, André Bourgeois. Il loue avec lui une chambre dans le village des Aydes, plus proche de la caserne que le faubourg Bourgogne. Il continue à préparer le concours d'entrée à l'École normale, mais subit un nouvel échec en juillet 1893. Le 27 septembre suivant, Péguy est mis en congé par anticipation avec le grade de caporal de réserve. — (1964, 36.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

87
Orléans. Caserne Coligny. 131e d'infanterie. Carte postale. — Archives départementales du Loiret.

88
Cahier de fortification. Notes prises par Péguy durant son service militaire. — Centre Charles Péguy.

L'étude des images et des métaphores inspirées de la vie militaire (marche, route, stratégie) révèlerait sans doute, à travers la transposition poétique, les impressions dominantes que Péguy a reçues de ses mois de régiment, ainsi que des périodes qu'il accomplit ponctuellement par la suite en tant que réserviste. Ainsi : « Latin, Romain, Français héritier de la voie romaine, castramétateur » *(Victor-Marie, comte Hugo)* ; « La manœuvre bergsonienne a été exactement la manœuvre napoléonienne » *(Note conjointe)*, et tant d'autres exemples.

Avant que ne s'affirme la menace d'une guerre franco-allemande, Péguy n'a rien d'un militariste : « N'étant pas militariste, la guerre ne nous apporte aucune jouissance. » *(Réponse brève à Jaurès,* 1900.) Il n'en goûte pas moins un certain aspect de l'expérience militaire : « Ce qui est mauvais dans le service militaire, c'est le service, la servitude, l'obéissance passive, le surmenage physique, et non pas les grandes marches au soleil des routes. » *(Le Triomphe de la République, Cahiers,* I-1, 5 janv. 1900.) — (1964, 36.)

COLLÈGE SAINTE-BARBE (1893-1894)

89
Sainte-Barbe (Paris). Lithographie de Pierre Petit d'après Jules Arnoul. — B.N., Est., Va. 260 k.

« Pierre finit son année de service en septembre quatre-vingt-treize; il fut plusieurs jours sans savoir ce qu'il allait devenir; enfin on lui donna une bourse entière à Sainte-Barbe ». La réalité semble quelque peu différer du récit que Péguy donne ainsi de son entrée à Sainte-Barbe : une bourse du Conseil d'administration du collège doit en effet lui avoir été attribuée dès le mois de juillet, sur l'entremise de son professeur de Lakanal, Samuel Rocheblave, et de son camarade Henri Roy. S'il effectue cette nouvelle rentrée scolaire dans les conditions psychologiques retracées dans *Pierre,* « ayant sa vie assurée pour un an, très incertain de ses sentiments et de ses pensées », Péguy n'en passe pas moins à Sainte-Barbe une année riche des amitiés qu'il noue dans la « cour rose » (au premier plan de la vue cavalière).

90
Rue Valette. Photographies d'Atget. 1898. — B.N., Est., Va. 260 k.

Sur l'une des photographies, on remarque à droite l'entrée du Collège Sainte-Barbe.



N° 93. — Péguy parmi ses camarades de Sainte-Barbe (3e au 1er rang, à partir de la gauche).

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

91
COLLÈGE SAINTE-BARBE. Façade. — B.N., Est., Va. 260 k.

1. Photographie.
2. Façade sur la rue Valette à Paris par E. Lheureux, architecte. Lithographie de Daumont.

92
COLLÈGE SAINTE-BARBE. Dortoir. E. Lheureux, architecte. — B.N., Est., Va. 260 K.

93
PÉGUY parmi ses camarades de Sainte-Barbe. Photographie. — Centre Charles Péguy.

« C'était l'heure où nos amitiés d'enfance apparemment les plus inébranlables, se déclassaient ou s'éloignaient, laissant l'introduction libre à des amitiés d'élection, bien ou mal choisies, mais librement... A nos risques et dangers humains, nous avons peu à peu, et presque involontairement, mais spontanément et toujours librement choisi ceux de nos camarades qui devenaient nos amis. » *(Réponse brève à Jaurès)*. Plusieurs des amis choisis par « affinités d'élection » figurent sur la photographie : Ernest (Jérôme) Tharaud, Léon Deshairs, Marcel Baudouin, Henri Roy, Charles Lucas de Pesloüan, Jules Riby. — (1950, 19; 1958, 42; 1964, 39.)

94
PÉGUY et ses amis de Sainte-Barbe. Montage photographique. — Centre Charles Péguy.

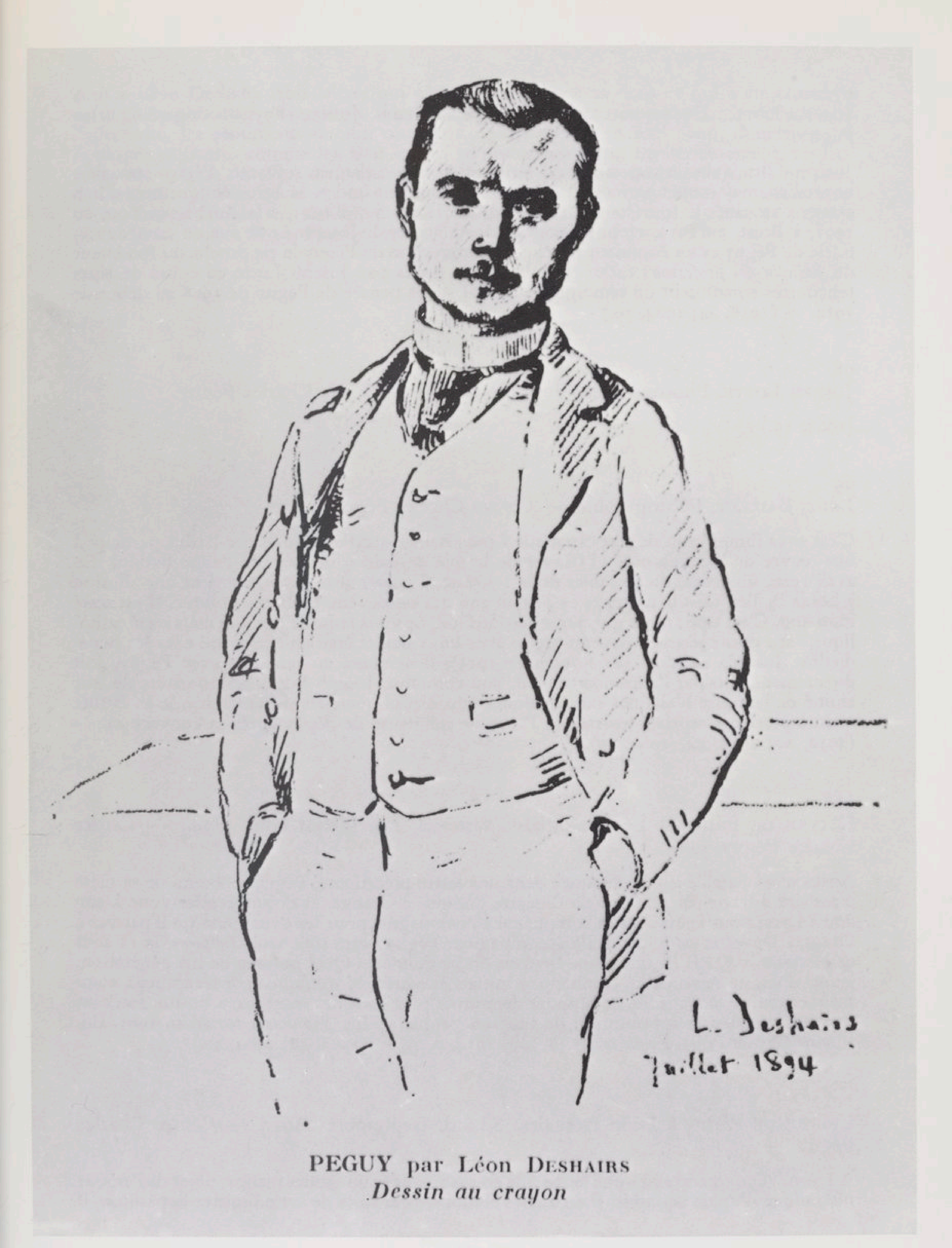
Au premier rang, de gauche à droite : Henri Roy, Marcel Baudouin, Charles Péguy. Au deuxième rang, de gauche à droite : Ernest Tharaud, Léon Deshairs. — (1964, 39.)

95
PÉGUY A SAINTE-BARBE. Dessin au crayon de Léon Deshairs. Juillet 1894. — Centre Charles Péguy.

C'est à Sainte-Barbe que Péguy connut Léon Deshairs. Une longue et fidèle amitié s'ensuivit. Après l'obtention de la licence ès-lettres et du diplôme d'études supérieures d'histoire, Léon Deshairs se tourna vers l'histoire de l'art et s'initia à la peinture dans l'atelier de Jean-Paul Laurens. Conservateur de la Bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs (1904-1931), il enseigna l'histoire de l'art à l'École des arts décoratifs (1920-1931), dont il devint directeur (1931-1941, 1944-1945). — (1950, 206; 1958, 43; 1964, 39.)

96
HENRI ROY. Dessin au crayon de Léon Deshairs. 12 juillet 1894. — Centre Charles Péguy.

De communes idées sociales avaient, au Lycée Lakanal, rapproché Péguy de Henri Roy (1873-1950). En 1893, ce dernier intervient personnellement pour que son camarade puisse obtenir une bourse à Sainte-Barbe. Quelques années plus tard, Péguy en retour le fait entrer comme rédacteur en chef au *Progrès du Loiret* que Fernand Rabier vient de fonder à Orléans. Henri Roy fit ensuite une carrière d'homme politique : député radical-socialiste de la 2e circonscription d'Orléans (1906), il ne cessa de siéger à la Chambre des députés, puis au Sénat (1919) dont il fut vice-président. Il sera ministre sous la Troisième République. — (1958, 44; 1964, 39.)



Nº 95. — Péguy à Sainte-Barbe, par Léon Deshairs, 1894.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

97
JOSEPH LOTTE. Dessin au crayon de Léon Deshairs. Juillet 1895. — Centre Charles Péguy.

Joseph Lotte (1875-1914) n'entra à Sainte-Barbe que l'année suivante. Péguy était déjà normalien, mais venait parfois retrouver ses anciens camarades. Malgré l'éloignement d'une carrière provinciale (professorat au collège de Loudun, en 1905, à la Roche-sur-Yon, en 1907, à Brest, en 1910, enfin au collège de Coutances), Joseph Lotte fut un compagnon fidèle de Péguy et un confident proche. La conversion de Péguy le rapprocha du fondateur du *Bulletin des professeurs catholiques ;* les notes prises par Joseph Lotte au cours de leurs rencontres constituent un témoignage capital sur la pensée de Péguy de 1908 au début de 1914. — (1958, 44; 1964, 39.)

98
JOSEPH LOTTE. Photographie. Vers 1894-1895. — Centre Charles Péguy.

(1964, 39.)

99
LOUIS BAILLET. Photographie. — Centre Charles Péguy.

C'est sous l'impulsion de son camarade Louis Baillet que Péguy, à Sainte-Barbe, participe à une œuvre de bienfaisance, « l'Œuvre de la mie de pain », dirigée par l'abbé Batiffol. En avril 1900, un article du 7e cahier de la 1re série, *Toujours de la grippe,* contient une allusion à Louis Baillet, sans le nommer : « J'ai un ami qui est devenu prêtre catholique. Il est resté mon ami. C'est une amitié qui, pour aujourd'hui, ne vous regarde pas. Si j'étais resté catholique, sans doute je serais devenu prêtre avec lui. » Baillet était en effet entré chez les Bénédictins. Jusqu'à sa mort (21 novembre 1913), il demeura en relations avec Péguy, soit directement, soit par l'entremise de leur ami commun, Joseph Lotte. La poursuite de leur amitié de jeunesse n'alla pas sans quelques tensions ni quelques malentendus, le P. Baillet étant à plusieurs reprises heurté par l'attitude religieuse de Péguy après sa conversion. — (1950, 20; 1958, 44; 1964, 39).

100
LETTRE DE PÉGUY à Léon Deshairs. Orléans, s.d. [début août 1894.] — Centre Charles Péguy.

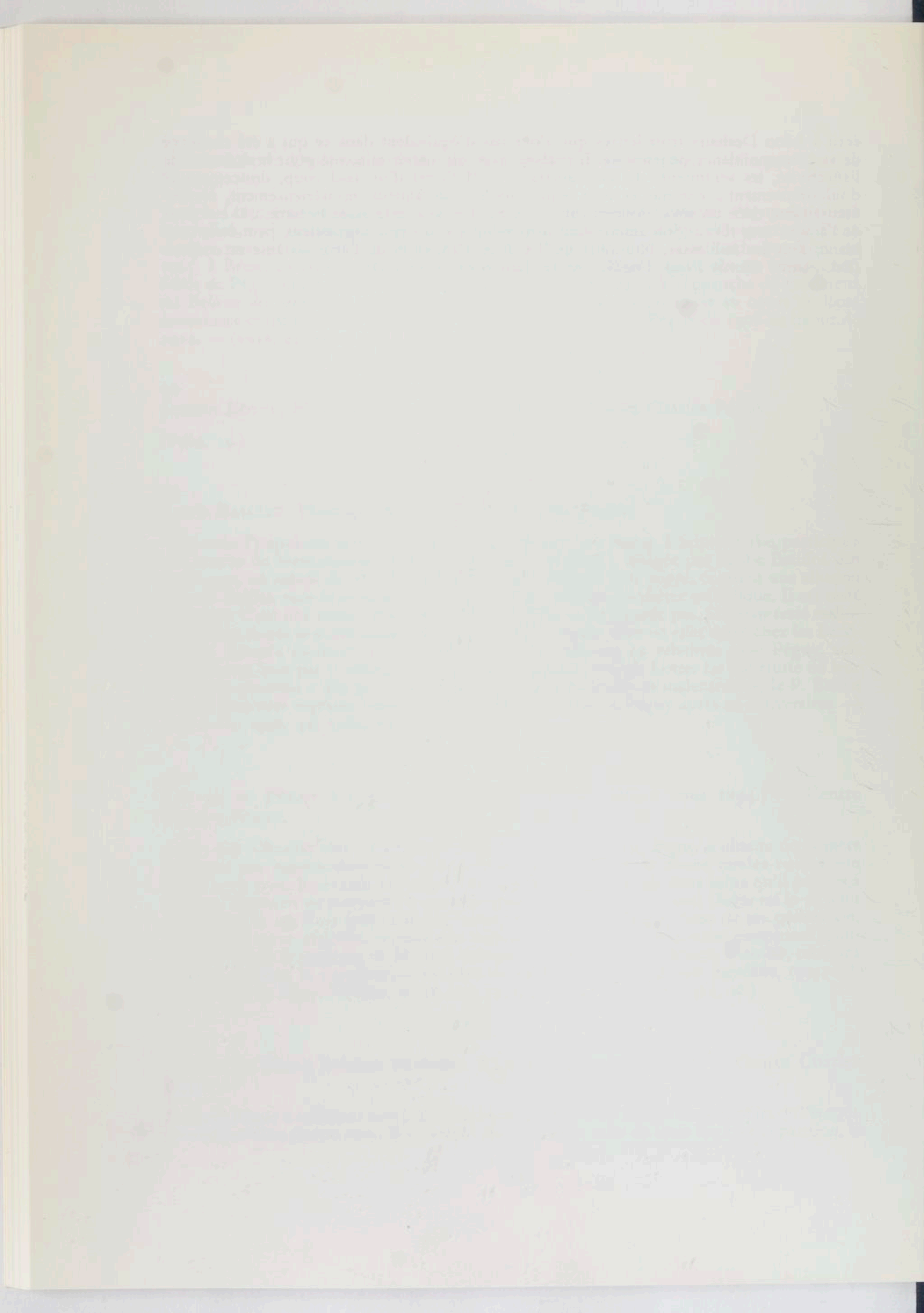
Après une « bataille vive » évoquée dans une lettre précédente, Péguy a obtenu de sa mère d'assister aux représentations du Théâtre antique d'Orange. Il donne rendez-vous à son ami à Lyon pour le 10 août et compte sur sa compagnie pour les deux jours qu'il passera à Orange. Deshairs ne pouvant l'y accompagner, Péguy verra tout seul *Œdipe-roi* le 11 août et *Antigone* le 12. Il en retire une impression profonde : « Quel homme de ma génération, jeune alors, ne se rappelle, comme une initiation sacrée, le scéniquement somptueux commencement de la tragédie, et Mounet debout au plus haut des marches, à droite, recevant comme un Dieu la supplication de tout un peuple. » (*Les Suppliants parallèles,* 1905. Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* no 38, juin 1954, p. 7.) — (1958, 48; 1964, 40.)

101
LETTRE DE PÉGUY à Léon Deshairs. S.l.n.d. [septembre 1894.] — Centre Charles Péguy.

A Lyon, Péguy a entrevu « une jeune fille en rose — avec un tablier blanc », objet de l'amour platonique d'un de ses amis. Il en a été « ébloui ». A la suite de cette fugitive apparition, il

écrit à Léon Deshairs trois lettres qui n'ont pas d'équivalent dans ce qui a été conservé de sa correspondance de jeunesse. Il analyse, avec un intérêt raisonné pour le domaine de l'affectivité, les sentiments de son camarade : « Il l'aima d'un seul coup, doucement et douloureusement... comme les tout jeunes adolescents aiment, mystérieusement, respectueusement, dans un rêve, divinement — c'est-à-dire sans être assez homme... Il eut peur de l'amour non rêvé... Son amour était trop religieux, un peu orgueilleux peut-être, trop blanc, sans les faiblesses, l'humilité qu'il y faut, l'abandon de l'être — âme et corps. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* n° 38, juin 1954, p. 11-14.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



CHAPITRE II

« LA PASSION DE LA VÉRITÉ, LA PASSION DE LA JUSTICE »

1894-1899

« La passion de la vérité, la passion de la justice, l'indignation, l'impatience du faux, l'intolérance du mensonge et de l'injustice, occupaient toutes nos heures, obtenaient toutes nos forces. »

Ch. Péguy, « Lettre du provincial », *Cahiers,* I-1, 5 janvier 1900.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

I. LA TURNE UTOPIE (1894-1897)

« C'est une grande révolution... pour un bon élève des lycées... que de passer à ce qu'était l'enseignement de l'Ecole normale ou de la Faculté des lettres. C'est un des plus grands troubles, intellectuels et même sentimentaux de la vie... c'est même presque une organisation de l'inquiétude » : le bouleversement ressenti par Péguy à son entrée à l'Ecole normale en novembre 1894, se trahit encore dans la Thèse *de 1909. A l'apprentissage intellectuel d'une méthode de travail plus souple et plus libre va se superposer une prise de contact plus réfléchie et plus approfondie avec les doctrines politiques qui enfièvrent les jeunes gens de sa génération. Certes un souvenir imagé domine le témoignage des Normaliens qui connurent Péguy à l'Ecole, celui de la « Turne Utopie », de la « Turne rouge » (P. Mantoux) dans laquelle il reconstruit le monde en compagnie de camarades gagnés comme lui à la cause socialiste. Cette vision presque légendaire ne doit pas estomper un autre aspect du passage de Péguy rue d'Ulm, la formation d'esprit à la fois rigoureuse et libre qu'il acquiert dans « cette chaude retraite, pleine de mémoire, pleine d'histoire, pleine de la secrète jeunesse du travail ». La véhémence avec laquelle Péguy a plus tard dénoncé le système des examens et des concours contraste avec le « souvenir sacré » qu'il conserve des « études les plus désintéressées qu'il y ait jamais eu au monde » ou de cette « heure unique dans la vie, la dernière fois que nous avons lu les auteurs... sans cet angoissant souci des anxiétés matérielles »* (Il me plait, *1911). Au sein de la « pépinières d'esprits libres et forts... asile et presque... temple de la culture », c'est dans une leçon du solide germaniste Charles Andler que la promotion de Péguy entend analyser pour la première fois la pensée de Marx.*

« Conservatoire du génie français », l'Ecole apparaît également à Péguy comme un « asile d'amitié ». Les éléments les plus favorables sont donc réunis pour que mûrisse une jeune personnalité à la fois en quête et sûre d'elle-même. Comme pour bien d'autres, le bibliothécaire de l'Ecole normale, Lucien Herr, se fait le guide de Péguy : « Sur tout il débrouilla pour moi les insincérités et les conventions où je me serais empêtré » (Pour ma maison, *1900). Péguy tente alors de concilier pensée et action. La voie la plus secrète de cette recherche consiste dans la composition d'un ouvrage sur Jeanne d'Arc : elle le conduit à quitter l'Ecole normale pour Orléans durant toute l'année scolaire 1895-1896. Une démonstration plus apparente se manifeste dans l'adhésion « officielle » au socialisme et dans un prosélytisme souvent intransigeant.*

Pour définir ce passage au socialisme militant, Péguy emploie à l'époque même le terme de « conversion » ; il en précisera la signification quelques années plus tard : « On ne peut se convertir sérieusement au socialisme sans que la philosophie et la vie et les sentiments les plus profonds soient rafraîchis, renouvelés, et, pour garder le mot,

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

convertis ». (Encore de la grippe, *1900*.) *Ce « renouvellement » conduit Péguy tout ensemble à démissionner de l'Ecole normale, à fonder une famille et à s'engager dans une activité où il entend mettre le socialisme en pratique.*

L'ÉCOLE NORMALE (1894-1897)

102
DEMANDE D'INSCRIPTION DE PÉGUY au Concours d'entrée à l'École normale supérieure (section des lettres). 1894. — Centre Charles Péguy.

Le 31 juillet 1894, Péguy termine avec succès l'oral du concours d'entrée à l'École normale supérieure, sixième sur vingt-quatre admis. Il passe la licence ès lettres le 31 octobre 1894, et entre à l'École le 2 novembre. — (1958, 49; 1964, 43.)

103
ENGAGEMENT SOLIDAIRE DE PÉGUY et de sa mère de restituer à l'État le prix de la pension de l'École normale supérieure s'il ne remplit pas l'engagement décennal. 23 juillet 1894. — Centre Charles Péguy.

(1950, 23; 1958, 49; 1964, 44.)

104
L'ILLUSTRATION, 53e année, no 2721, samedi 20 avril 1895, p. 315-324 : Le Centenaire de l'École normale. — B.N., Impr., Fol. Lc2. 1549.

L'École normale célèbre le centième anniversaire de sa fondation alors que Péguy accomplit sa première année. Si l'on en croit les lettres adressées à un ami d'enfance, les premiers mois de la rue d'Ulm sont insouciants. Il entend « à l'œil » *la Walkyrie,* suit le cycle Berlioz des Concerts Colonne, revoit *Antigone* au Théâtre-Français avec Julia Bartet.

105
JULIA BARTET dans *Antigone*. Photographies. — Archives de la Comédie-Française.

Parmi les premières impressions de la rentrée de 1894, telles que Péguy les confie à l'un de ses amis, figurent en bonne place la représentation d'*Antigone* à la Comédie-Française et une vision fugitive de Julia Bartet rue de Rivoli; il l'a « regardée marcher avec un sentiment harmonieux d'art parfait que je ne dis pas aux Barbares. »

106
MOUNET-SULLY dans *Œdipe roi*. Photographie extraite de la *Revue du théâtre*.

« Nous avons encore le timbre rocheux et beurré de sa voix sonnant dans nos mémoires. » A la rentrée, Péguy renouvelle à Paris l'émotion éprouvée à Orange. Comme ses « frères, compagnons des hauteurs, poussinets du poulailler, anges du Paradis, jeunes gens d'alors »,

il va « dans la ferveur et la piété des représentations de ce temps », acheter la médiocre traduction de Jules Lacroix « sur qui se fixent les représentations des Français. » (*Les Suppliants parallèles,* 1905.)

107
Sophocle. Œdipe roi, texte grec publié et annoté à l'usage des classes par Ed. Tournier. Paris, Hachette, 1884. In-16. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire ayant appartenu à Péguy. — De la culture grecque acquise au cours des humanités, Péguy a établi le catalogue : « Vous savez, Homère, Hésiode; Eschyle, Sophocle; Démosthène; Platon, Aristote; Plotin; les Ioniens, les Éléates; Thalès et Pythagore; Épicure, Marc Aurèle. » *(L'Argent suite.)* Énumération sans nul doute dictée par ses souvenirs et par ses préférences personnelles, puisque de même que dans *Clio,* elle exclut Euripide des grands tragiques. Parmi ces lectures, Sophocle occupe le premier rang. En 1905, Péguy reprend la « vieille édition scolaire », le « vieux Tournier des familles » et poursuit dans *Les Suppliants parallèles* les traductions commencées sur les marges de son livre de classe : « Et je vois surtout que je m'embarrasse inextricablement dans ma traduction. Heureux temps de nos études, où dans de telles traductions nous ne nous embarrassions pas moins. » — (1964, 28.)

108
Normaliens de la promotion de Péguy. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Léon Homo, Mario Roques, Étienne Burnet, Julien Luchaire, Désiré Roustan, Paul Léon, François Villeneuve, Paul Mantoux, Georges Weulersse, Félicien Challaye, Degand, économe de l'École, Élie Halévy, Albert Mathiez, Paul Elbel. Péguy ne figure pas sur la photographie.

109
Association des anciens élèves de l'École normale supérieure. 1897 (10 janvier). Paris, L. Cerf, 1897. In-8°. — B.N., Impr., 8° R.16030.

Sur la liste des normaliens entrés à l'École en 1894 et membres de l'Association, figurent les trois « coturnes » de Péguy : Albert Lévy (section de langues vivantes), Albert Mathiez et Georges Weulersse (section d'histoire). Leurs camarades dénomment « turne Utopie » leur salle de travail : ils y partagent en effet un commun idéal socialiste.

110
Dissertation de Péguy à l'École normale supérieure. Alfred de Vigny. Mars 1897. — Centre Charles Péguy.

On a voulu voir dans ce texte un mémoire pour le diplôme d'études supérieures. Ce dernier n'existant pas encore, il s'agit d'un « définitif », dissertation développée que doivent remettre les normaliens de seconde année. (Ed. *Cahiers de la quinzaine,* XX-7). — (1950, 30; 1958, 57; 1964, 45.)

111
Registre de prêt de la Bibliothèque de l'École normale supérieure. Années 1894-1895. — Bibliothèque de l'École normale supérieure.

Dès l'entrée à l'École normale, les lectures de Péguy constituent un sûr jalon dans la genèse du travail sur Jeanne d'Arc qu'il se propose de composer. Le 7 novembre 1894,

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

le nouveau normalien emprunte la *Jeanne d'Arc* de Henri Wallon et les *Aperçus nouveaux* de Quicherat, auxquels il ajoute, le 29 mars 1895, les *Procès* édités par Quicherat et l'ouvrage de Lanery d'Arc. Les autres emprunts de Péguy se rattachent soit à des obligations scolaires (Tacite; L. Liard, *De Democrito philosopho;* V. Delbos, *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza;* A. de Vigny, *Cinq-Mars,* etc.) soit à ses préoccupations socialistes (Kant, sans doute pour préparer l'exposé sur *Kant et le devoir social* qu'évoquent les Tharaud; *La Revue socialiste;* Walras, Cournot, Stegmann et Hugo). (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 86, août 1961, 4-13.)

112
LUCIEN HERR. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Bibliothécaire de l'École normale depuis 1888, Lucien Herr (1864-1926) a été, de l'aveu de Péguy, l'un des maîtres de sa jeunesse, « certainement le plus pur et le plus confident ». (*L'Argent suite,* 1913.) Péguy explique lui-même les raisons de cette influence : « Son parfait désintéressement, sa puissance de travail énorme, son gros travail anonyme, son érudition sans doute universelle et totale et, sur tout, sa brutale sincérité me donnèrent pour lui un profond attachement fidèle. Je fus en un sens vraiment son élève. Il m'enseigna parfois comme on travaille et souvent comme on agit. Il me fournit beaucoup de renseignements exacts sur tout un monde que j'ignorais, monde littéraire, scientifique, politique. Sur tout il débrouilla pour moi les insincérités et les conventions où je me serais empêtré. » (*Pour ma maison, Cahiers,* II-3, 21 déc. 1900.) — (1950, 29; 1958, 55; 1964, 45.)

113
GUSTAVE LANSON. Corneille. Paris, Hachette, 1898. In-16. (Les grands écrivains français). — B.N., Impr., 8° Ln27. 45938.

Au temps où diverses raisons incitent Péguy à attaquer la Sorbonne avec virulence, il évoquera avec une verve féroce les conférences de Lanson à l'École normale. Il reconnaît certes la qualité de « ces longues et ponctuelles leçons sur *l'histoire du théâtre* français qui nous plongèrent dans une stupeur admirative... Il avait lu, il connaissait tout ce qui s'était publié ou joué... de théâtre en France ou en français jusqu'à Corneille. Et des leçons d'une composition et d'une succession admirables... Tout se tenait. » Par malheur « il arriva une catastrophe. Ce fut Corneille... Qui n'a pas connu la douceur de M. Lanson ignore ce que c'est que du vinaigre sucré; et du fiel en confiture. J'ai encore dans l'oreille la douceur avec laquelle M. Lanson commença de parler de Corneille ... Pourquoi fallut-il qu'à ce seul nom de Corneille tout à coup un vent de libération souffla sur nous... Tout le monde avait compris que celui qui comprend le mieux le *Cid,* c'est celui qui prend le *Cid* au ras du texte... et surtout celui qui *ne sait pas* l'histoire du théâtre français. » (*L'Argent suite,* 1913.)

114
HENRI BERGSON. Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit. Paris, F. Alcan, 1896. In-8°. (Bibliothèque de philosophie contemporaine.) — B.N., Impr., Rés. p. R. 627.

Péguy n'a pu connaître Bergson durant les années qu'il a passées à l'École normale, puisque ce dernier n'y fut nommé maître de conférences qu'en février 1898. Ayant déjà lu les deux premiers ouvrages de Bergson (*Essai sur les données immédiates de la conscience,* et *Matière et mémoire*), il retourne, en tant que boursier d'agrégation, rue d'Ulm, écouter le nouveau professeur : « Heureux d'avoir enfin cette impression personnelle que rien ne peut remplacer, nous entendions tout ce qu'il disait. Il parlait pendant toute la confé-

rence, parfaitement, sûrement, infatigablement, avec une exactitude inlassable et menue, avec une apparence de faiblesse incessamment démentie, avec la ténuité audacieuse, neuve et profonde qui lui est demeurée propre. » (*Réponse brève à Jaurès, Cahiers,* I-11, 4 juillet 1900.)

LA CONVERSION SOCIALISTE

115
STEINLEN. Retour en arrière. Lithographie signée P.P. 1894. — B.N., Est., Dc. 385, t. IV.

Tirage à part pour la 1re page du *Chambard socialiste*, nº 29, 30 juin 1894, avec la légende : « Retour en arrière : Casimir-Perier, Président de la République !... Ça me rappelle Louis-Philippe. Après l'assassinat du président Carnot par l'anarchiste italien Caserio (24 juin 1894), Casimir-Perier est élu par la majorité des deux Chambres le 27 juin. Dès le 3 juillet, le nouveau président adresse un message de tendance autoritaire, auquel le groupe socialiste répond par un manifeste au pays, dénonçant les « influences corruptrices du capital » qu'affirme « ce vote scandaleux ». « Quand j'étais à l'École en première année », rappelle Péguy, « les consignes étaient les suivantes... le Sénat n'était qu'un ramassis de crapules réactionnaires et... la Chambre était l'espoir et la fleur de la République... La Révolution sociale avait un intérêt puissant à ce que M. Casimir-Perier ne restât pas à la Présidence de la République bourgeoise. » (*Pour moi,* 28 janv. 1901.)

116
LA PETITE RÉPUBLIQUE, lundi 28 octobre 1895. — B.N., Pér., Quot. Lc². 3816.

Trois ans après les mineurs de Carmaux, en juillet 1895, les verriers de la même localité entament une longue grève provoquée par le licenciement de deux délégués ouvriers. Ce conflit du travail provoque des répercussions politiques dont *La Petite République,* organe de Millerand et de Jaurès, se fait l'écho. Les 24 et 25 octobre, au cours d'une longue interpellation à la Chambre des députés, Jaurès réclame la création d'une commission d'arbitrage. Celle-ci est refusée le 26, malgré l'intervention de Millerand. Le 28 octobre, le quotidien socialiste titre : « Un vote de guerre civile — L'arbitrage repoussé — Discours de Millerand : « le mensonge et l'infamie ont triomphé. » Péguy et ses camarades se passionnent pour la crise de Carmaux. Ils y retrouvent l'émotion des « bons temps lakanaliens », comme l'écrit Péguy à son ami Théo Woehrel (24 septembre 1895), et sont de fervents lecteurs de *La Petite République.* Louis Gillet a laissé une image saisie sur le vif d'un Péguy « levé dès le matin par ascétisme, et pour lire ce journal, le premier acte de la journée... » : « Le matin je le voyais absorbé dans son journal révolutionnaire, qu'il tenait déployé de ses deux bras, en face de la lumière, devant la loge même du concierge, comme s'il était incapable d'en différer la lecture ». (*Journal,* 2 février 1877, *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 94, juin 1962, p. 18.)

117
JAURÈS A LA TÊTE DES MANIFESTANTS pendant la grève des verriers de Carmaux. Photographie. 1895. — Musée Jaurès, Castres.

Considéré comme « centre gauche » durant la législature 1885-1889, Jaurès a été élu

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

député de la circonscription d'Albi-II (Carmaux) le 22 janvier 1893, au lendemain de la grève des mineurs. Le choix des électeurs de Carmaux accélère son évolution vers le socialisme.

118
L'ILLUSTRATION 53e année, nº 2751, 16 novembre 1895, p. 393-396 : la grève de Carmaux. Dessins de Sabattier. — B.N., Impr., Fol. Lc². 1549.

Fortement ébranlé par le débat houleux à la Chambre sur l'arbitrage, le gouvernement Ribot tombe le 28 octobre 1895. Le nouveau ministre, Léon Bourgeois, doit garantir un certain nombre de mesures sociales, liberté d'association et arbitrage en matière de conflits sociaux notamment (4 novembre). Mais le propriétaire de la Verrerie de Carmaux, Rességuier, refuse l'arbitrage. Désormais les organisations socialistes parisiennes interviennent dans le conflit et dans le projet d'une Verrerie ouvrière, qui existe encore.

119
LETTRE DE PÉGUY A ANDRÉ BOURGEOIS. Orléans, mardi 4 février 1896. Billet de tombola pour la Verrerie de Carmaux joint. — Centre Charles Péguy.

Bien qu'il soit en congé de l'École normale, Péguy milite activement en faveur des travailleurs de Carmaux. Il adresse à André Bourgeois, son condisciple au Lycée d'Orléans, « un billet de la tombola que nous avons organisée pour bâtir une verrerie ouvrière à nos amis de Carmaux » et il l'invite à commander « un certain nombre de billets à vingt centimes ». (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 8 janv. 1950, p. 3-4.) — (1950, 27; 1958, 56; 1964, 45.)

120
LETTRE DE PÉGUY A PAUL COLLIER. [Paris] « de l'École, samedi matin 11 mai » [1895]. — Centre Charles Péguy.

Paul Collier (1874-1943), le destinataire de la lettre, a connu Péguy au Lycée Lakanal en 1891-1892. Licencié d'histoire, il deviendra plus tard professeur de lettres dans l'enseignement technique. Témoin au mariage de Péguy en 1897, il rompra avec son ami à la suite d'un différend provoqué par la publication d'une de ses lettres dans les *Cahiers de la quinzaine*.

Peu après Pâques 1895, Péguy a annoncé à un ami d'enfance qu'il s'est « officiellement classé avec les socialistes ». A l'intention de Collier, il précise cette position et explique la signification de son engagement politique. Pour lutter contre l'alliance de « la bourgeoisie gouvernementale » avec « toutes les forces d'oppression, dites conservatrices », il se prête à l'action violente, « décidé à faire l'émeute ». Cependant, « comme il convient qu'on arrive au meilleur état en causant le moins de maux possible au passage », il « marche avec les socialistes ». Cette adhésion ne l'empêche pas de s'assigner personnellement pour but un « état idéal de l'humanité » dont l'originalité lui « permet à peu près d'être en avance sur les partis les plus avancés ». — (1950, 33; 1958, 65; 1964, 44.)

121
BILLET DE PÉGUY A PAUL COLLIER. S.d. — Centre Charles Péguy.

Rédigé sous une forme sibylline (« 2008 + 10 = 2018. Nous allons tous bien. Amitié à Théo » [Woehrel], le billet constitue le reçu d'une somme de 10 F destinée à alimenter un « trésor socialiste » qui subventionnerait un « journal vrai ». Chez Péguy et ses camarades, l'idée de fonder un journal authentiquement socialiste est « née à peu près spontanément »,

dès les années de Lakanal et de Sainte-Barbe. Pour les jeunes militants, l'École normale représente une « compagnie... toute faite, se prêtant à une attentive propagande et à la formation d'une compagnie d'action ».

Péguy se fait collecteur de fonds pour l'entreprise et il en assure la « comptabilité... à la fois scrupuleuse et mystérieuse. Les mouvements des fonds étaient marqués par la valeur, par la date et par les seules initiales. Au cas où la police y eût mis le nez, elle n'y eût appris que les nombres et l'alphabet. Ces précautions sont devenues amusantes. Elles étaient sérieuses. » — (*Pour ma maison, Cahiers,* II-3, 21 déc. 1900.) Si ces « courtes finances » filèrent rapidement, absorbées « dans les grèves et les souscriptions », l'idée du « journal *socialistement* socialiste » donnera naissance aux *Cahiers de la quinzaine.* — (1958, 75; 1964, 44-45.)

122
LETTRE DE PÉGUY A THÉO WOEHREL. Semur-en-Auxois, mercredi 7 août 1895. — Centre Charles Péguy.

De Semur-en-Auxois où il consacre ses vacances à un préceptorat, Péguy livre la clé de son engagement politique. S'il faut en croire les termes mêmes d'une lettre destinée à Théo Woehrel, un ancien camarade de Lakanal, le prosélytisme socialiste dont témoigne toute la correspondance adressée par Péguy au cours des années 1895-1896, procéderait d'une véritable « conversion » : « Pour moi cette conversion demeure peut-être le plus grand événement de ma vie morale. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 56, 1957, p. 7-8.)

123
GEORGES RENARD. Socialisme intégral et marxisme. Paris, Librairie de la Revue socialiste, s.d. [1896.] In-12. — B.N., Impr., 8° R. Pièce. 6857.

En août 1895, Péguy fait connaître à Théo Woehrel quelques titres destinés à le renseigner sur ses « idées et surtout sur [ses] sentiments présents » : des journaux, *La Petite République,* dont Alexandre Millerand est le directeur politique et qui devient la tribune de Jaurès, et *Le Peuple,* de Lyon; des brochures également, celle de Georges Renard. Péguy n'énumère pas ces dernières, mais tout laisse à penser qu'il s'agit des tirages à part des articles de Renard parus dans *La Revue socialiste.*

Georges Renard (1847-1930), « un ancien cacique général de l'École », a participé à la Commune dans l'entourage de Rossel et a connu l'exil en Suisse. A son retour à Paris (1871), il est successivement professeur à l'École Monge, au Conservatoire national des arts et métiers, puis au Collège de France (1907), tout en consacrant une bonne part de son activité à la direction de *La Revue Socialiste.* Il s'inscrit dans la ligne de Benoît Malon, à la recherche d'un « socialisme intégral » et largement ouvert qui réaliserait la synthèse du marxisme et du socialisme utopique de 1848.

124
LA REVUE SOCIALISTE, 13e année, t. 25, janvier-décembre 1897. — B.N., Impr., 8° R. 7135.

1. N° 146, février 1897, p. 174-186 : C.P. [Charles Péguy]. *Un économiste socialiste : M. Léon Walras.*

Péguy a signé C.P.; il adoptera désormais le pseudonyme de Pierre Deloire.

2. N° 147, mars 1897, p. 258-259 : Pierre Deloire. *A propos des affaires d'Orient.*

3. N° 151, juillet 1897, p. 121 : Pierre Deloire. *Revue des livres. G. Goyau. Autour du catholicisme social.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

4. Nº 152, août 1897, p. 186-190 : Pierre Deloire. *De la cité socialiste.*

5. Nº 155, novembre 1897 : Pierre Deloire. *Revue des livres. Durkheim. Le Suicide.*

C'est à son compagnon de la « turne Utopie », Georges Weulersse, neveu de Georges Renard, que Péguy doit de publier ses premiers articles dans *La Revue socialiste* que dirige celui-ci. Le premier de ces textes atteste le sérieux d'un socialisme que Péguy entend établir sur des fondements scientifiques. Le second dénonce le silence de l'Europe devant les massacres d'Arméniens qui se multiplient dans l'Empire ottoman; c'est le premier des bouillonnements d'indignation qu'inspireront à Péguy les lâchetés de la politique internationale à l'égard des minorités opprimées. — (1950, 36; 1958, 70; 1964, 46.)

125
ANTOINE COURNOT. Revue sommaire des doctrines économiques. Paris, Hachette, 1877. In-12. — Bibliothèque de l'École normale supérieure.

Péguy emprunte cet ouvrage à la bibliothèque de l'École normale le 23 décembre 1896, pour préparer l'article sur Walras qui paraît en février suivant dans *La Revue socialiste.*

126
CARL STEGMANN ET C. HUGO. Handbuch des Socialismus. Zürich, J. Schabelitz, 1894-1897. In-8º. — Bibliothèque de l'École normale supérieure.

Le 29 janvier 1897, Péguy emprunte à la bibliothèque de l'École normale cet épais manuel pour préparer ses articles de la *Revue socialiste.*

127
L'ILLUSTRATION, t. 108, 1896, 1er semestre, nº 2801, 31 octobre 1896, p. 352 : Les insurgés arméniens. — B.N., Impr., Fol. Lc2. 1549.

De la politique sanglante que l'Empire ottoman met en œuvre à l'égard des Arméniens, *L'Illustration* ne retient guère qu'un fait divers : l'arrivée à Marseille d'insurgés qui ont attaqué la Banque ottomane de Constantinople. « Et l'Europe n'a pas bougé. La France n'a pas bougé. La finance internationale nous tenait. Nous avons édifié là-dessus quelques fortunes littéraires et plusieurs succès oratoires. Pas moi. Ni vous. Ni le peuple. Mais ni le peuple, ni vous, ni moi, nous n'avons bougé », se reproche Péguy en 1900 (*Encore de la grippe, Cahiers,* I-6). Il a cependant dénoncé le scandale dès 1897 dans l'article de la *Revue socialiste* du mois de mars.

128
LETTRE DE PÉGUY A ANDRÉ BOURGEOIS. [Paris], de l'École, mercredi soir 3 mars 1897. — Centre Charles Péguy.

Péguy sent « monter des événements graves » et se tient pour mobilisé au service des « devoirs collectifs prenants », devant le mal social qui hante la *Jeanne d'Arc* (qu'il achève de composer) et auquel il oppose l'année suivante l'harmonie de la cité socialiste : « Il y a aussi à présent... des douleurs collectives, des maladies collectives, la maladie de la France qui meurt de ses mœurs bourgeoises et de ses lois bourgeoises. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 8, 1950, p. 5.) — (1958, 58; 1964, 45.)

129
CERCLE D'ÉTUDES ET DE PROPAGANDE SOCIALISTE. Déclaration. [1897.] — Centre Charles Péguy.

Face à un ministère conservateur (Casimir-Perier, Méline) et à une Chambre où la droite prédomine, les socialistes manifestent une opposition vigilante. Celle-ci se traduit notamment par la constitution de nombreuses associations qui se livrent à une propagande active parmi les étudiants. Plusieurs indices permettent de situer les Cercles d'études et de propagande créés en 1897, dans le courant du socialisme indépendant : doctrine générale de la déclaration (« socialisme intégral »); référence explicite à Benoît Malon, initiateur du mouvement; présence de Millerand parmi les signataires; adresse enfin du Bureau de correspondance des cercles au 78, passage Choiseul, c'est-à-dire à la Librairie de la « Revue socialiste » qui édite les publications de la tendance indépendante. Or c'est dans *La Revue socialiste* que paraissent les premiers articles de Péguy au cours de cette même année 1897.

La conception du socialisme selon Péguy révèle plus d'une affinité avec les théories du socialisme indépendant, telles qu'elles sont résumées dans la Déclaration affichée par ses soins dans le réfectoire de l'École normale : socialisme fondé sur « l'étude de la réalité passée et présente, l'idée de la justice et le sentiment de la solidarité entre les êtres de la même espèce »; socialisme « national, en ce qu'il se rattache aux traditions démocratiques de la Révolution française et aux grands mouvements populaires du siècle », et simultanément « international »; socialisme « intégral, qui, tout en tenant la transformation économique pour la condition nécessaire et essentielle de la transformation sociale, travaille à transformer en même temps et dès à présent... toutes les activités humaines; qui entend assurer et accroître la liberté individuelle en développant les institutions républicaines et en universalisant la propriété. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 11, 1950, p. 18-19.) — (1950, 26; 1958, 59; 1964, 45.)

130
TROIS NOTES DE PÉGUY au « pot », accompagnant la Déclaration des Cercles d'études et de propagande socialiste. 14 et 15 mai 1897. — Centre Charles Péguy.

1. « Selon cette déclaration... » Vendredi 14 mai 1897.

Formation d'un « Cercle d'études et de propagande socialistes entre les élèves et les anciens élèves de l'École normale et leurs amis », ouvert « à tous les socialistes, sauf aux socialistes chrétiens ». Cette dernière clause apparaît en contradiction avec la Déclaration de principes des Cercles qui font appel à tous « sans dictinction de race, de sexe, de religion, de classe, de profession ». Péguy est secrétaire provisoire du Cercle.

2. « Quelques-uns de nos camarades... » Samedi 15 mai 1897.

« Nous appelons socialistes ceux qui veulent socialiser les grands moyens de production et de circulation, laissant aux individus les moyens de consommation. »

3. « Les cubes étant pris par l'agrégation... » s.d.

Appel à la bonne volonté des carrés et des conscrits. (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 11, 1950, p. 20-21.) — (1950, 26; 1958, 59; 1964, 45.)

131
NOTE DE PROTESTATION contre l'élection de Jean Ollé-Laprune à l'Académie des sciences morales et politiques. S.l., « lundi matin » [20 décembre 1897]. — Centre Charles Péguy.

Bien qu'il ait démissionné de l'École normale depuis le mois de novembre, Péguy dirige,

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

a là fin de 1897, une campagne de presse contre l'élection d'Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École, réputé pour son catholicisme militant. Ces démonstrations agressives font suite au refus d'admettre les chrétiens au Cercle d'études et de propagande socialistes de l'École normale. Elles ne sont pas unanimement approuvées par les camarades de Péguy : Louis Gillet par exemple s'en montre affecté; il ne se rapproche de Péguy que l'année suivante pour rédiger un compte rendu de la *Jeanne d'Arc* publiée durant cette époque de tension. (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 11, 1950, p. 21.) — (1964, 45.)

132
PIERRE DELOIRE (CHARLES PÉGUY). De la cité socialiste. — Paris, Librairie de la Revue socialiste, 1897. In-16. — B.N., Impr., Rés. p. R. 661.

Tirage à part de l'article paru dans *La Revue socialiste* d'août 1897. — L'article reprend les thèmes principaux de la lettre du 11 mai 1895 dans laquelle Péguy ébauchait, à l'intention de son ami Collier, le plan d'une société idéale. (Voir nº 120.) L'année suivante, il en développera l'argument dans *Marcel* : socialisation des moyens de production et du travail, afin de parvenir à une meilleure gestion des biens sociaux; assurance par ce moyen d'une éducation égale pour tous et garantie de la sécurité individuelle; abolition du gaspillage du travail humain; suppression de la concurrence; centralisation de la production. Grâce à ce programme collectiviste, le « régime socialiste... établira entre tous et pour tous les citoyens une fraternité, une solidarité réelle et vivante; une justice, une égalité réelle et vivante; une liberté réelle. »

133
PÉGUY EN 1897. Photographie. — Centre Charles Péguy.

La personnalité de Péguy exerce un fort ascendant sur ses camarades. « La passion dialectique de ce petit homme a une telle puissance que sa présence fait douter de soi-même », note Louis Gillet avec une admiration mêlée de crainte; « j'ai vu les caciques réunis, debout, tandis que lui, assis, la plume en main, paraissait les forcer à se décider. » (*Journal,* 1er février 1897, dans *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 94, juin 1962, p. 16.) — (1958, 81.)

LA DÉMISSION DE L'ÉCOLE NORMALE (1897)

134
FAIRE-PART DE MARIAGE de Charles Péguy et de Charlotte Françoise Baudouin. 28 octobre 1897. — Centre Charles Péguy.

Le 28 octobre 1897, Péguy épouse à la mairie du Ve arrondissement Charlotte Françoise Baudouin. La jeune femme est la sœur de Marcel Baudouin, l'un des plus chers amis de Sainte-Barbe, confident et collaborateur de *Jeanne d'Arc,* mort brutalement le 21 juillet 1896. Le 10 novembre suivant, Péguy présente sa démission au directeur de l'École normale, Georges Perrot, « le règlement intérieur de l'École » n'étant « point compatible avec [sa] situation nouvelle. » — (1958, 60; 1964, 46.)

135
PÉGUY ET SA FEMME. Photographie. — Centre Charles Péguy.

(1950, 51; 1964, 46.)



Nº 135. — Charles Péguy et Charlotte Baudouin le jour de leur mariage, en 1897.

IBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

136
Lettre du ministre de l'Instruction publique A. Rambaud, acceptant la démission de Péguy, élève de troisième année à l'École normale supérieure. Paris, 15 novembre 1897. — Centre Charles Péguy.

La demande de démission présentée par Péguy à Georges Perrot, directeur de l'École normale le 10 novembre 1897, a été transmise par ce dernier au ministère avec la plus grande bienveillance (« il n'a pu obéir, en nous quittant, qu'à des motifs très honorables », 12 novembre 1897). Sa démission acceptée, Péguy est dispensé de restituer à « l'État le prix de la pension dont il a joui pendant ses deux années de séjour à ladite École », et on l'autorise à suivre le cours de philosophie de Georges Lyon. (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 116, août 1965, p. 13.) — (1958, 62; 1964, 46.)

137
Rue de l'Estrapade. Cartes postales. — B.N., Est., Va. 260 b.

Après leur mariage, Péguy et sa femme s'installent au 7, rue de l'Estrapade. Ils y demeurent jusqu'en juillet 1899 et vont alors habiter Saint-Clair par Gometz-le-Châtel.

II. JEANNE D'ARC (1897)

« A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu, A toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel... A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle, Ce poème est dédié. Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra ». Le choix du personnage de Jeanne d'Arc pour transmettre le message contenu dans la dédicace du drame qui paraît en décembre 1897 n'a rien qui puisse surprendre. D'une part l'héroïne appartient à la tradition orléanaise. Or Péguy s'est retiré chez sa mère à Orléans toute l'année scolaire 1895-1896 durant, pour y composer son œuvre. Toute une tradition républicaine d'autre part a fait sienne la « fille du peuple » dont Michelet a grandiosement retracé l'histoire. Péguy qui a plusieurs camarades juifs à l'Ecole normale sait-il en outre que la figure de Jeanne d'Arc la persécutée est chère à certaines communautés israélites, notamment en Lorraine ? Il est permis d'en douter, mais il est en revanche indéniable que l'image du capitaine Dreyfus, autre victime d'une injuste condamnation, se superpose à certaines scènes du procès de Rouen.

Le drame se développe sur plusieurs plans. De l'intention primitive, un travail historique sur Jeanne d'Arc, subsiste la solide documentation. Péguy ne s'en tient pas longtemps à ce parti : la formule biographique lui paraît insuffisante à traduire la vie intérieure de l'héroïne, ce qu'il nommera plus tard le « mystère » de sa « vocation ». Le souvenir des représentations de Sophocle au Théâtre antique d'Orange le porte peut-être à adopter le drame en prose mêlé de vers, pour disposer de possibilités d'expression les plus larges possibles. L'œuvre n'est pas uniquement une évocation historique ; elle représente en outre l'aboutissement d'un « travail... nourri, souvent à leur insu, du meilleur de la vie de tous ceux qui l'ont avoisiné ».

Quelques semaines après l'achèvement du drame, Péguy confie à un ami : « Il y a dans l'œuvre des répercussions presque indéfinies de la vie ». Les deux thèmes essentiels rejoignent en effet les préoccupations qui dominent alors l'existence de l'auteur. Jeanne d'Arc *révèle en premier lieu l'importance que revêt dans la pensée de Péguy le problème du « mal universel humain », sous ses multiples aspects, souffrance, misère, injustice, guerre, mort. L'année suivante, Péguy y propose un remède, la Cité socialiste harmonieuse où action et sentiments n'appartiennent qu'à la catégorie de la « santé ». Il repousse la solution chrétienne qui fait accepter la souffrance et plus encore l'idée de la damnation, de la mort éternelle, telle que la présente le catholicisme : l'âme de Jeanne « s'affole » et « se révolte à penser aux damnés ». C'est encore à l'expérience personnelle de Péguy que se réfère un second thème de* Jeanne d'Arc *: un rapprochement s'impose entre l'appel qui détermine Jeanne à accomplir sa « partance » douloureuse et le mouvement de rupture qui l'amène à quitter l'Ecole normale quelques semaines avant que paraisse le drame.*

138
Couplets historiques sur la pucelle d'Orléans. Image populaire. Orléans, Huet-Pardoux. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

Le bois gravé représente la statue de Jeanne d'Arc par Edme-Étienne-François Gois, érigée à Orléans en 1800. L'activité des imagiers d'Orléans s'est beaucoup réduite après la Monarchie de Juillet. Péguy d'autre part ne fait aucune allusion à leur production. L'abondance des images consacrées à Jeanne d'Arc semble cependant indiquer que l'histoire de la libératrice d'Orléans est profondément inscrite dans la mémoire populaire.

139
Complainte populaire de la pucelle d'Orléans par M. l'abbé C.-A.C. Marchand. Image populaire. Orléans, Herluison [vers 1890]. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

La fête de Jeanne d'Arc est célébrée chaque année à Orléans avec beaucoup de faste et de ferveur à la fois. Péguy, lycéen à Lakanal, confiait à l'un de ses camarades, sa nostalgie de la manquer. — L'image éditée par Huet-Perdoux au début du siècle a été reprise vers 1890 par Herluison.

140
Complainte sur la pucelle d'Orléans. Image populaire, fin XIXe siècle. Orléans, H. Herluison. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

L'image réutilise un bois de Letourmy, entouré sur trois côtés par la complainte imprimée de Guiot.

141
Jules Quicherat. Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Renouard, 1841-1849. 5 vol. in-8°. — Bibliothèque de l'École normale supérieure.

Péguy emprunte les *Procès* à trois reprises à la bibliothèque de l'École normale : du 29 mars 1894 au 1er juin 1895, du 3 novembre 1896 au 10 avril 1897, et, pour la dernière fois, le 26 avril 1897. D'après le registre de prêt, d'autres ouvrages complètent sa documentation : les *Aperçus nouveaux* de Quicherat (7 novembre 1894-27 juillet 1895), Wallon (7 novembre 1894-1er juin 1895), Lamery d'Arc (29 mars-12 juin 1895).

142
Jules Quicherat. Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc. Paris, J. Renouard, 1850. In-8°. — Bibliothèque de l'École normale supérieure.

En annexe à la magistrale édition des *Procès,* Quicherat tente dans les *Aperçus* de montrer « la vie de Jeanne d'Arc absolument différente de ce qu'on l'a vue jusqu'à présent... en pénétrant dans cette partie moins lumineuse de toute histoire et surtout de celles qui ont eu pour théâtre des pays en révolution. » Péguy a-t-il voulu poursuivre cette démarche vers une compréhension plus intuitive d'un destin historique et humain, qui reposerait sur une lecture attentive des textes ? Quelques rapprochements pouvaient le suggérer. La première partie de la *Jeanne d'Arc* de Péguy pose le problème de la mission de l'héroïne; lorsqu'il reprendra plus tard cet épisode, Péguy retiendra successivement deux titres : *Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc, Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.* Or le premier

COMPLAINTE

SUR

LA PUCELLE D'ORLÉANS

Apprends, ô peuple de France, Comment d'Or_lé_ans s'o_pé_ra la dé_li_vrance, Voilà cinq cents ans. C'est une émouvante histoire, Écou_tez-la bien; Le ciel, à qui je rends gloire N'y fut pas pour rien.

I

Apprends, ô peuple de France,
Comment d'Orléans
S'opéra la délivrance,
Voilà cinq cents ans.
C'est une émouvante histoire;
Ecoutez-la bien :
Le Ciel, à qui je rends gloire,
N'y fut pas pour rien.

II

Or, sous Charles le septième,
Un de nos vieux rois,
Ce pays, misère extrême!
Était aux abois.
L'Anglais avec assurance
Régnait en tout lieu;
Il ne restait à la France
Qu'Orléans et Dieu.

III

Orléans resta fidèle,
Et Dieu suscita
En Lorraine une pucelle,
Qu'il nous envoya.
C'était une humble bergère,
Qui tout bonnement
Ne savait que sa prière
Assez couramment.

IV

Mais jusqu'au fond des entrailles
Elle aimait son roi;
Tout en gardant ses ouailles,
Le cœur en émoi,
Elle se disait : « Ma Jeanne,
« Laisse tes brebis
« Et va, loin de ta cabane,
« Sauver ton pays. »

V

Des voix de saintes et d'anges
Lui parlaient des cieux,
Et des visions étranges
Étonnaient ses yeux.
C'était sainte Catherine,
Le grand saint Michel,
C'était, qui ne le devine?
La Reine du Ciel.

VI

Donc, un jour, malgré sa mère,
Qui fond tout en pleurs,
La sainte et pauvre bergère
Vient à Vaucouleurs.
« Beau sire, je veux, » dit-elle
Au vieux Baudricourt,
« Aller où le ciel m'appelle;
« Partons pour la Cour. »

VII

Après bien des remontrances,
Des mots de soldat,
Il fallut qu'à ses instances
Baudricourt cédât.
La vierge, que rien n'arrête,
Arrive à Chinon.
Là, du moins lui fit-on fête?
Vous verrez que non.

VIII

Charle avait mis sur son trône,
On sait bien pourquoi,
Un seigneur, portant couronne,
Qui faisait le roi.
Droit au vrai notre Pucelle
Courut bel et bien :
« Le voici, s'écria-t-elle,
« Mon roi très-chrétien! »

IX

« Vite, donnez-moi des armes :
« Il me faut partir.
« Orléans souffre : à ses larmes
« Daignez compatir.
« Car avec moi, pauvre fille,
« Le ciel combattra;
« Avec moi quelle bastille
« Vous résistera? »

X

Oh! comme elle était donc belle
Sur son palefroi,
Chevauchant, la pastourelle,
Près des gens du Roi!
Elle s'avance, équipée,
La plume au chapeau,
Avec sa pieuse épée,
Et son blanc drapeau.

XI

Pucelle, adieu, bonne chance!
Emporte avec toi
La fortune de la France.
Dieu sauve le Roi!
Où donc Jeanne et la victoire,
Pour venir ici,
Ont-elles passé la Loire?
Ce fut à Chécy.

XII

De Reuilly Jeanne s'élance
Sur le fort Saint-Loup.
L'Anglais tremblant, en silence,
Esquive le coup.
Orléans, bondis de joie!
Voici le salut!
Jeanne, que le ciel t'envoie,
Triomphe au début.

XIII

Elle entre enfin dans la place;
De tous les quartiers
Le peuple accourt, lui rend grâce,
Lui baise les pieds.
Partout on lui fait escorte,
Et jusqu'au saint lieu
On la conduit, on la porte :
C'est l'ange de Dieu!

XIV

Puis ce ne sont que batailles,
Assauts, grands exploits,
Dont s'émerveillent Xaintrailles,
La Hire et Dunois.
Jeanne, toujours la première,
Les entraîne tous :
« Or, sus! suivez ma bannière!
« France! ils sont à nous! »

XV

Aux flots du sang qui ruisselle
Près Saint-Jean-le-Blanc,
Hélas! la gente Pucelle
A mêlé son sang.
« Du sang? Non, c'est de la gloire!
« J'irai jusqu'au bout.
« A Reims le Dieu de victoire
« Me verra debout. »

XVI

Et bientôt sur les Tourelles
Flotte son drapeau;
Dans la Loire ces rebelles
Trouvent un tombeau.
De ces légions hautaines
Ce qui restera,
Un jour dans ses vastes plaines
Patay le broiera.

XVII

Et vous, Français, du courage!
Jeanne est toujours là.
Du ciel achevez l'ouvrage,
Il vous soutiendra.
Avancez, braves cohortes,
Reims paraît enfin.
Basilique, ouvre tes portes
Au gentil Dauphin.

XVIII

Reims encor se le rappelle;
On voit le carreau
Où se tenait la Pucelle,
Avec son drapeau.
Il était toujours en tête,
Aux champs, au rempart :
Il devait être à la fête,
Ce noble étendart.

XIX

Après la cérémonie,
Jeanne dit au Roi :
« Ma mission est finie :
« Congédiez-moi.
« Laissez-moi revoir ma mère
« Et mon doux pays,
« Car plus que vos gens de guerre
« J'aime mes brebis. »

XX

Pour être grande sur terre,
C'est assez pour toi
D'avoir battu l'Angleterre
Et sacré ton roi.
Pour qu'on puisse un jour te dire
Sainte en paradis,
Jeanne, il te faut le martyre :
Je te le prédis.

XXI

Il ne se fit pas attendre :
A Compiègne, un jour,
Les Anglais purent la prendre,
Et dans une tour
La pauvre fille enchaînée,
Oh! quel affreux sort!
N'en sortit que condamnée,
Condamnée à mort.

XXII

On la disait hérétique,
Relapse et sans loi;
Une pancarte authentique
Même en faisait foi.
Justes anges de la terre,
Du fatal poteau,
Pour l'hérétique Angleterre
Gardez l'écriteau.

XXIII

Donc, à Rouen, dans la flamme
La Vierge expira,
Criant, du fond de son âme :
« *Jésus, Maria!* »
Dans le moment où succombe
Ce corps glorieux,
Du feu sort une colombe,
Partant pour les cieux.

XXIV

Orléans, toujours fidèle,
Jeanne, à te bénir,
Fête toujours sa Pucelle
Et son souvenir.
Il veut qu'en sa cathédrale,
Sur un bel autel,
De SAINTE JEANNE on installe
Le culte immortel.

XXV

MORALITÉ.

Jeanne, à ton pays de France
Pense dans les cieux;
D'un pauvre peuple en souffrance
Accueille les vœux.
N'as-tu pas dans ta cabane
Laissé quelque sœur?
Si Dieu nous l'envoie, ô Jeanne,
Prête-lui ton cœur.

Se vend à Orléans, en la boutique de H. HERLUISON, marchand libraire, rue Jeanne-d'Arc, 17, vis-à-vis GAUCHERON, *l'apothicaire.*

Orléans, imp. de G. Jacob.

N° 140. — Complainte sur la Pucelle d'Orléans, image populaire orléanaise du XIX[e] siècle.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

chapitre de Quicherat représente précisément un essai de déchiffrement « de l'enfance et de la vocation de la Pucelle. » La Jeanne de Péguy est hantée par le problème du mal, concrétisé par « la guerre... la plus forte à faire la souffrance »; la Jeanne de Quicherat est en partie déterminée par « les tribulations des habitants de la vallée... leurs premières larmes ainsi que leur premier sang répandus. »

143
NOTES DE TRAVAIL prises par Péguy en vue de la rédaction de « Jeanne d'Arc ». Fiches manuscrites. — Centre Charles Péguy.

En avril 1896, Péguy en est encore « au lent et long travail d'historien » qui doit précéder son « travail de composition » (Lettre à Théo Woehrel, 5 avril). Les fiches qu'il accumule ont été conservées : notes de lecture, citations (Ancien et Nouveau Testament, sources historiques), renseignements biographiques. Elles sont soigneusement classées et distribuées en fonction de l'œuvre en devenir. Parfois une brève indication suggère tout un climat dramatique, comme celle-ci qui correspond à la troisième partie, le procès de Rouen : « III. Les Rois et les Paralipomènes (pain de douleur et eau d'angoisse). »

144
LETTRE DE PÉGUY A LÉON DESHAIRS. Semur-en-Auxois, jeudi 15 août [1895]. — Centre Charles Péguy.

Péguy passe les vacances « à l'étranger... chez d'excellentes gens à tous égards. » Il effectue en effet dans la famille de M. Claret, à Semur, un préceptorat qu'il interrompt du 20 août au 21 septembre pour une période d'instruction militaire à Orléans puis à Coulommiers. Il « continue à travailler un peu sérieusement » à sa *Jeanne d'Arc*. « La lecture des documents » qu'il tient alors à « finir au plus tard pour la Toussaint » ne sera pas encore achevée en janvier suivant (Lettre à Théo Woehrel, janvier 1896). D'autre part, il change d'orientation; il abandonne le projet d'un travail purement historique pour se donner la possibilité d'autres résonances : « Je me suis rendu compte aussi qu'il était décidément impossible, avec l'histoire telle qu'on est forcé de l'écrire, de faire « l'histoire d'une vie intérieure ». D'où l'idée « d'emprunter au drame, et au vers s'il y a lieu, toutes ses ressources. » (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 38, juin 1954, p. 19-20.) — (1964, 60.)

145
LETTRE DE PÉGUY A THÉO WOEHREL. Paris, « de l'École, vendredi matin » [29 novembre 1895]. — Centre Charles Péguy.

Péguy s'est fait mettre en congé de l'École normale le 30 novembre 1895. A la veille de son départ, il explique le sens de cette « retraite » à Orléans, « la retraite intérieure, celle de la vie intérieure, intellectuelle, morale, et s'il y a lieu, religieuse et la retraite extérieure, celle de la vie extérieure et des habitudes. » Pour achever l'étude commencée six mois plus tôt sur Jeanne d'Arc, il va se « retirer, pour un an peut-être » chez sa mère.

146
LA MAISON DU 2 BIS RUE DE BOURGOGNE A ORLÉANS. Photographies. — Centre Charles Péguy.

A la fin de novembre 1895, Péguy, ayant obtenu un congé, quitte l'École normale pour un an. Il s'installe à Orléans chez sa mère qui a momentanément abandonné le métier de rempailleuse pour tenir une épicerie-fruiterie. Son temps se partage entre l'apprentissage de la typographie, des activités militantes et la rédaction de *Jeanne d'Arc*.

147
Le café de la Demi-Lune a Orléans. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Pendant le séjour à Orléans, Péguy est en relation étroite avec le groupe socialiste de Louis Boitier. Dans un article de 1901, il met dans la bouche d'un cousin de province le compte rendu de ses activités au sein du groupe d'études sociales d'Orléans : « Il travaillait avec Nivet à remonter le groupe qui était descendu... on a été cinquante, soixante inscrits. Il y en a qui disent quatre-vingts... Il y avait mon petit cousin [Péguy] qui parlait... Il parlait comme tout le monde. Il ne parlait pas comme un orateur. » Le Groupe se réunit au café de la Demi-Lune, au carrefour du quai et de la rue Royale, chez « un marchand de vin qui avait la bonté de nous donner tous les samedis sa grande salle sans nous demander un centime... Mon petit cousin n'aimait pas trinquer. Il buvait de l'eau. Il avait l'air de faire un peu la leçon à ceux qui buvaient du vin... Il voulait nous faire lire des brochures, des livres... C'est fatigant la lecture. Il nous avait fait abonner aux revues socialistes. C'est pas amusant. » Si l'on en croit Péguy, ses camarades socialistes semblent préférer au normalien doctrinaire l'art oratoire d'Alexandre Zévaès qui vient un jour faire une conférence à Orléans : « Ce qui est beau, c'est quand un orateur gueule bien, comme Zévaès, et qu'il sait balancer les deux bras. » A une date inconnue, le groupe d'Orléans adhère, à l'instigation de Péguy, au Parti ouvrier français. « Mon petit cousin disait : Toutes les organisations socialistes sont évidemment parfaitement bonnes, puisqu'elles sont socialistes. Adhérons à n'importe laquelle. On adhéra au *Parti ouvrier français.* » (*Compte rendu de mandat, Cahiers,* II-11, 25 avril 1901.)

148
Lettre de Péguy a André Bourgeois. [Paris], de l'École, dimanche matin, 2 mai 1897. — Centre Charles Péguy.

Péguy a achevé « à peu près la première moitié » de *Jeanne d'Arc* et souhaite qu'André Bourgeois vienne d'Orléans passer une journée à Paris pour la lire. *Jeanne d'Arc* ayant été publiée à la fin de 1897, cette lettre montre que la deuxième partie a été composée très rapidement. (Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 8 janvier, 1950, p. 6.) — (1950, 39; 1958, 78; 1964, 61-62.)

149
Jeanne d'Arc, drame en trois pièces. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit qui comporte un millier de feuillets environ, est calligraphié à l'encre de Chine, sur un papier-bulle assez fort, le « papier-pot » que Péguy utilise à l'École normale. Il ne comporte ni rature ni surcharge. Soigneusement préparé en vue de l'impression, il comporte de nombreuses pages blanches et ménage de grands espaces dans le texte; ces dispositions seront reproduites dans la mise en page typographique. Des découpures aux angles supérieurs de certains feuillets indiquent des remaniements dans la disposition de ceux-ci. — (1950, p. 41.)

150
Marcel et Pierre Baudouin (Charles Péguy). Jeanne d'Arc, drame en trois pièces. Épreuves mises en pages par Péguy et fiches indicatives autographes. — Centre Charles Péguy.

Le jeu d'épreuves révèle avec quelle minutie Péguy, qui s'est initié à la typographie au cours de l'année passée à Orléans, a préparé l'édition de sa première grande œuvre : les placards

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

ont été découpés et montés sur de grandes feuilles blanches foliotées et préalablement quadrillées au crayon, afin de répartir marges et espaces. — (1950, 41; 1964, 63.)

151

MARCEL ET PIERRE BAUDOUIN (CHARLES PÉGUY). Jeanne d'Arc, drame en trois pièces. — Paris, Librairie de la « Revue socialiste », 1897. Gr. in-8°.

Édition originale « finie d'imprimer en décembre 1897 chez G. Richard et Husson à Suresnes. »

1. Exemplaire dédicacé : « A Monsieur André Bertaut. Hommage de l'auteur Charles Péguy. » Reliure de René Kieffer. — Centre Charles Péguy.

2. Exemplaire dédicacé : « Pour Émile et Henri Boivin. Pierre Baudouin. » — Centre Charles Péguy.

3. Exemplaire dédicacé : « Pour André Bourgeois. Charles Péguy. » — Centre Charles Péguy. — (1950, n° 42; 1958, n° 80; 1964, p. 62.)

4. Exemplaire dédicacé : « Pour Monsieur Jules Favre. Hommage bien respectueux. Charles Péguy. » — A M. Martial Tricaud.

5. Exemplaire relié par Lavaux. Plein vélin blanc, décor mosaïqué. — Centre Charles Péguy. — (1950, n° 42.)

La double signature de l'ouvrage (« Marcel et Pierre Baudouin ») indique la part qu'attribue Péguy à Marcel Baudouin dans l'élaboration du drame. Il est néanmoins impossible de déterminer l'apport de cet ancien condisciple du Collège Sainte-Barbe : « L'œuvre avait à peine atteint son milieu quand Marcel Baudouin cessa d'y travailler. Il est mort en effet le samedi 21 juillet 1896 », peu après un voyage à Orléans au cours duquel Péguy lui a remis la première partie de *Jeanne d'Arc* (dimanche 7 juin). Marcel Baudouin partage assurément avec Péguy un même idéal; en ce sens il se révèle l'inspirateur non seulement d'une partie du drame de 1897, mais aussi du « Premier dialogue de la cité harmonieuse » auquel Péguy a donné son nom, *Marcel,* en 1898. Dans un même mouvement fraternel, Péguy adopte alors le pseudonyme de Pierre Baudouin qui associe le patronyme de son ami à son propre second prénom. Sous cette appellation revient souvent dans les premiers cahiers un personnage de dialogues, double de l'auteur.

Péguy poursuit seul la rédaction de *Jeanne d'Arc* jusqu'en juin 1897. Quelques années plus tard, il retrace la témérité que suppose la publication de cet épais volume de 752 pages non chiffrées : « Comme il avait quelque argent, et qu'il ne prévoyait pas les disettes futures, il fit imprimer. On tira mille exemplaires et on clicha, car ce Pierre Baudouin n'avait alors aucune idée de ce que c'est qu'une opération de librairie. » L'auteur distribue « au moins deux cents [exemplaires] à ses amis, à ses camarades, aux amis de ses amis et aux camarades et amis de ses camarades et amis... On ne fit aucun service de presse... Un seul exemplaire fut vendu commercialement, et encore l'auteur est-il autorisé à considérer cet achat comme un témoignage de cordialité personnelle. » (*Entre deux trains, Cahiers,* I-9, 5 mai 1900.)

152

GEORGES RENARD. Marcel et Pierre Baudouin, Jeanne d'Arc, drame en trois pièces. Tirage à part de la « Revue socialiste », t. 27, n° 158, février 1898, p. 246-248, joint à un exemplaire du drame dédicacé à Émile Mariquot. — B.N., Impr., Rés. m. Yf. 126.

Dans l'unique article qui répondît dans la presse à la publication de *Jeanne d'Arc,* Georges Renard souligne l'intention des auteurs : « C'est bien l'Évangile d'une héroïne du dévoue-

ment et de l'amour pour l'humanité qu'ils ont voulu écrire. » Louis Gillet qui avait connu Péguy à l'École normale rédigea un compte rendu du drame, sans doute à l'intention du *Sillon,* mais l'article ne fut jamais publié.

153
PLAN D'ORLÉANS. Bois gravé. Vers 1500. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

La première partie des *Batailles,* deuxième pièce de Jeanne d'Arc est consacrée à la délivrance d'Orléans. Péguy y fait s'interpénétrer la connaissance des faits historiques qu'il tire d'une solide documentation, et une expérience toute personnelle des lieux et des êtres. Il pourrait être lui-même ce « Didier le Portant, étudiant à l'Université ès lois d'Orléans, environ vingt ans » qui assiste à l'entrée de Jeanne d'Arc dans la ville : « Moi, je m'étais mis dans la rue Bourgogne. Il y avait un monde ! on se portait... C'était encore plus beau que la grande procession de la Fête-Dieu; c'était plus beau que la grand-messe à Sainte-Croix, le jour de Pâques. On entendait les cloches qui sonnaient à toute volée... On était la moitié qu'on pleurait comme des enfants. »

154
LETTRE DE LANERY D'ARC A PÉGUY. Villeneuve-sur-Lot, 30 mars 1911. — Centre Charles Péguy.

L'enveloppe est adressée à « Monsieur Baudouin auteur d'un drame sur Jeanne d'Arc, aux bons soins de la Librairie de la Revue socialiste, 31, rue Jacob, Paris ». Cette suscription a été rectifiée au verso. Lanery prépare le second volume de sa *Bibliographie analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc, 1894-1911* et demande des indications sur la *Jeanne d'Arc* de 1897.

III. ÉCRITURE ET ACTION : DE L'AFFAIRE DREYFUS A LA LIBRAIRIE BELLAIS (1898-1899)

« Nous socialistes je crois que notre premier devoir n'est pas de parler, il n'est pas même d'écrire, bien que l'écriture soit beaucoup plus incorporée d'acte que la parole ; et même il n'est pas d'agir, bien que l'action soit peut-être plus incorporée de vie que l'écriture même ; le tout premier devoir... c'est, honnêtement et modestement, de vivre selon son idéal » ; l'établissement de cette hiérarchie ne date que de 1903 (De l'entraînement). *Durant les années 1898-1899, l'existence de Péguy participe des trois catégories, écriture, action, vie, étroitement imbriquées. Telle est la conséquence du choix sanctionné par la démission de l'Ecole normale.*

Pour comprendre la détermination prise par Péguy à la fin de 1897, d'interrompre le cours de ses études pour une vie plus militante, et d'abandonner la création littéraire (tout au moins sous sa forme théâtrale et poétique) au profit du journalisme, il faut tenir compte du climat des années troublées où l'affaire Dreyfus déchaîne les passions, cependant que les organisations socialistes cherchent avec difficulté la voie de l'unification. Dans les parages de l'Ecole normale où il suit encore les conférences de philosophie, Péguy participe intensément au combat mené en faveur de l'innocence de Dreyfus. Avec solennité, il situera plus tard « cette immortelle affaire Dreyfus » parmi les « événements élus, le plus grand problème de la création » (Notre jeunesse, *1912*). *Pour lui-même, l'affaire Dreyfus représente tout ensemble la grande exaltation et la « sacrification » de sa jeunesse.*

Dreyfusisme et socialisme sont indissociablement liés aux yeux de Péguy. Alors même qu'il affronte, aux alentours de la Sorbonne, les « matraques antisémites », il développe les thèmes ébauchés dans les articles de la Revue socialiste *de 1897 :* Marcel *expose l'idéal vers lequel tend son socialisme, la construction d'une Cité harmonieuse où l'économie collectiviste permet le libre épanouissement de l'individu ; en contrepoint,* Pierre *présente le tableau de la « cité qui n'est pas harmonieuse encore ». S'il ne peut mettre à exécution le projet du « journal vrai » qu'il a depuis longtemps élaboré, du moins se lance-t-il dans l'aventure d'engager tout l'avoir familial pour fonder une maison d'édition authentiquement socialiste, la Librairie Bellais.*

L'affaire Dreyfus n'est pas terminée que Péguy en perçoit déjà la « décomposition ». Les Notes politiques et sociales *parues dans* La Revue blanche *soulignent les étapes de cette désillusion profonde : des politiciens avides de domination ont détourné l'Affaire à leur profit. Le désastre de la Librairie Bellais parachève la désillusion : « Une des utilités de l'affaire Dreyfus a été justement que nous avons connu par elle tout ce qui peut se cacher de saletés communes et de laideurs vulgaires sous les uniformes, derrière les masques. »* (Revûe blanche, *15 nov. 1899*.)

155
DREYFUS MARTYR. Eau-forte de E. Boëtzel. — B.N., Est., Qb. 1, janvier-août 1899.

« Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus... Bursquement revêtu, revêtu malgré lui d'une énorme magistrature, d'une magistrature capitale, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyr. » (*Notre jeunesse,* 1910.)

156
L'ILLUSTRATION, 53e année, n° 2707, 12 janvier 1895, p. 28-29 : Dégradation du capitaine Dreyfus. — B.N., Impr., Fol. Lc². 1549.

En septembre 1894, le colonel Henry, du Service des renseignements, reçoit communication d'un « bordereau » dérobé à l'ambassade d'Allemagne. D'après cette pièce, des documents concernant la défense nationale auraient été transmis aux Allemands. On croit y reconnaître l'écriture d'un stagiaire de l'État-Major, le capitaine Albert Dreyfus. Malgré les contradictions des expertises, le capitaine Dreyfus est inculpé le 15 octobre et condamné par le Conseil de guerre à la dégradation et à la déportation perpétuelle à l'Ile du Diable (22 décembre). Le 5 janvier 1895, dans la cour de l'École militaire, il fait l'objet d'une parade spectaculaire de dégradation destinée à frapper l'opinion publique. Bien que l'« affaire Dreyfus » ne connaisse ses répercussions les plus passionnées et les plus déchirantes qu'à partir de la fin de 1897, l'injustice du verdict suscite des réactions. Dès le départ en déportation de Dreyfus, son frère Mathieu entreprend de découvrir les vrais coupables, avec l'aide d'un jeune écrivain, Bernard-Lazare. Les deux hommes parviennent assez rapidement à vaincre les réticences des milieux israélites parisiens et à imposer l'idée d'une révision du procès parmi certains journalistes. La campagne révisionniste gagne le Parlement vers le milieu de 1897, grâce à l'adhésion du vice-président du Sénat, Scheurer-Kestner.

Lucien Herr, bibliothécaire de l'École normale, connaît les résultats de l'enquête menée par Bernard-Lazare. C'est lui qui mit Péguy « au courant de l'affaire Dreyfus », lui donnant « les indications sans lesquelles on ne pouvait pas suivre intelligemment. » La *Jeanne d'Arc* de 1897 n'est pas sans contenir des échos de ce combat mené pour la justice. Bien qu'elle suive avec exactitude les minutes du procès de Jeanne d'Arc éditées par Quicherat, la troisième pièce du drame superpose à la réalité historique la dimension d'un autre procès injuste et tout récent : aux « arrangements » et « concessions mutuelles » de l'Angleterre et des juges de Jeanne répond l'activité diplomatique franco-allemande dont la presse a rendu compte en décembre 1894; comme le capitaine Dreyfus, Jeanne est « enclose en la prison mauvaise... En l'exil infernal à jamais exilée. »

157
BERNARD-LAZARE. Une erreur judiciaire. La vérité sur l'affaire Dreyfus. Bruxelles, Impr. Vve Monnom, 1896. In-16. — B.N., Rés. Lb57. 1171.

La brochure de Bernard-Lazare, publiée le 6 novembre 1896, est le premier ouvrage qui attire l'attention sur l'affaire Dreyfus. Originaire d'une famille juive de Nîmes, Bernard-Lazare, de son vrai nom Lazare Bernard (1865-1903), est surtout connu comme critique littéraire du groupe symboliste *(Les Entretiens politiques et littéraires),* lorsque au printemps de 1895, il rédige un premier mémoire destiné à démontrer l'innocence du capitaine Alfred Dreyfus dont la condamnation a été prononcée le 22 décembre précédent. Il le publie à la fin de 1896, avec l'accord de Mathieu Dreyfus, frère du condamné. Pour Bernard-Lazare, aucune preuve ne permet d'attribuer au capitaine Dreyfus le « bordereau » qui constitue l'unique base de l'accusation. — (1964, 56.)

158
Bernard-Lazare. Une erreur judiciaire. L'affaire Dreyfus (deuxième mémoire avec des expertises d'écriture...). Paris, P.-V. Stock, 1897. In-8°. — B.N., Impr., 8°Lb57. 1171 bis.

Le second mémoire de Bernard-Lazare, accompagné d'expertises (novembre 1897), conduit à la découverte de l'auteur du bordereau, Esterhazy. Il projette en outre une lumière nouvelle sur les réactions des juges de Dreyfus et de l'opinion publique : la cause réelle de l'affaire Dreyfus, c'est l'antisémitisme. Cette constatation mène Bernard-Lazare à se tourner vers le nationalisme juif : il fonde une revue, *Le Flambeau, organe du judaïsme sioniste et social* (1898), pour rompre d'ailleurs, dès l'année suivante, avec le mouvement sioniste international qui projette de fonder une « Banque coloniale juive ». Dès lors, il se consacre à la propagande en faveur des Juifs persécutés d'Europe centrale et orientale. La figure de Bernard-Lazare, prophète et révolutionnaire, a fortement impressionné Péguy : « C'était un homme, très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales même ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre. » (*Notre jeunesse,* 1910.) — (1958, 84; 1964, 56.)

159
Le rire, 4e année, n° 163, 18 décembre 1897. Dessin de Léandre : M. Scheurer Kestner ou un crâne sous une tempête. — B.N., Est., Qb. 1, t. 1, octobre 1896-1897.

La légende (« Que nous réserve la fin de ce traças ? / Dreyfus est-il Judas ? Scheurer est-il Gribouille / Kestner est-il Voltaire ? Et Dreyfus un Calas ? / On attend le secret de l'auteur de Pot-Bouille ») fait allusion à la séance du 7 décembre à la Chambre. Le vice-président du Sénat, Scheurer-Kestner, qui a pris la tête de l'action révisionniste au Parlement, voit son interpellation repoussée tant à droite (Méline : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus ») que par une partie de la gauche (Millerand apostrophe Joseph Reinach : « Au lieu d'essayer de réhabiliter un nouveau Calas... »).

160
Le Petit Journal, 8e année, n° 370, 19 décembre 1897, le général de Pellieux et le commandant Esterhazy. — B.N., Est., Qb. 1, t. 1, octobre 1896-1897.

En mars 1896, le lieutenant-colonel Picquart, chargé à l'État-Major de reprendre le dossier Dreyfus, est mis sur la voie d'une double découverte : le « bordereau » qui a provoqué la condamnation du capitaine Dreyfus est de la main d'un officier douteux, Walsin-Esterhazy; le commandant Henry qui a découvert le bordereau en 1894, a commis un faux pour compromettre Dreyfus. Désavoué par ses supérieurs, Picquart est envoyé en Tunisie, puis réformé (26 février 1898). Sa relève est assurée par Bernard-Lazare, Mathieu Dreyfus et le sénateur alsacien Scheurer-Kestner pour accabler Esterhazy. Le 15 décembre 1897, le ministre de la Guerre charge le général de Pellieux d'ouvrir une enquête.

161
La revue, 2e année, n° 69, dimanche 19 décembre 1897. Appel à Monsieur Tout le Monde. — B.N., Est., Qb. 1, t. 1, octobre 1896-1897.

Légende : « Comment fut condamné Alfred Dreyfus. Les décalques. Les déclarations de Léon Hayard, le roi des camelots. »

162
L'AURORE, jeudi 13 janvier 1898. J'ACCUSE... ! lettre au Président de la République, par Émile Zola. — Centre Charles Péguy.

L'affaire Dreyfus semble au point mort à la fin de 1897 : révision du procès rejetée par le Parlement (7 décembre), acquittement triomphal d'Esterhazy par le Conseil de guerre (11 janvier 1898). Le 13 janvier, le texte de Zola est vendu à 200.000 exemplaires et affiché sur tous les murs de Paris : « Voilà un an que le général Billot, que les généraux de Boisdeffre et Gonse savent que Dreyfus est innocent et ils ont gardé pour eux cette effroyable chose. » Il met en accusation le ministre de la Guerre, les généraux, l'État-Major et les experts. Péguy a assisté au sursaut que provoqua l'article de Zola : « La bataille pouvait recommencer. Toute la journée dans Paris, les camelots à la voix éraillée crièrent *l'Aurore*... Le choc donné fut si extraordinaire que Paris faillit se retourner. » (*Les récentes œuvres de Zola,* dans *Le Mouvement socialiste,* 1er et 15 novembre 1899.)

163
FORAIN. Le Bon Badriote. Ch'accuse... ! — B.N., Est., Dc. 377, t. XI, f. 1170.

Couverture du *Psst... !* nº 1, 5 février 1898. Les caricatures de Forain traduisent le violent antisémitisme déchaîné par l'affaire Dreyfus, ces « ravages d'immoralité » que dénonce Péguy dans un article de *La Revue blanche,* 15 novembre 1899 : « Je me rappellerai toute ma vie les enfants des écoles primaires, lâchés dans la rue à quatre heures, et s'en allant par petites bandes en piaillant : « Mort aux juifs ! »

164
LE RAPPEL, 16 janvier 1898. Troisième liste de protestation contre les mystères de l'affaire Esterhazy. — B.N., Pér., Quot. Gr. fol. Lc². 3213.

Parmi les signataires, Péguy et ses camarades, Louis Gillet, Tharaud, Deshairs.

165
LA PETITE RÉPUBLIQUE, 20 janvier 1898. — B.N., Pér., Quot. Lc². 3816.

Bien que Lucien Herr ait convaincu Jaurès de l'innocence de Dreyfus, de nombreux socialistes demeurent sur la réserve; l'engagement dans l'Affaire peut être un « piège tendu au prolétariat ». Le manifeste des députés socialistes, publié dans *La Petite République* du 20 janvier 1898, traduit leur embarras devant l'affaire Dreyfus et leur crainte de voir ainsi compromettre toute unification du parti : « Entre Reinach et de Mun, gardez votre liberté absolue. Ne vous laissez pas diviser par des mots d'ordre incomplets et contradictoires. Poussez votre triple cri de guerre : guerre au capital juif ou chrétien, guerre au cléricalisme, guerre à l'oligarchie militaire. Gardez-vous contre toute diversion. » Parmi les signataires figurent des partisans acquis à la cause de la révision : Jaurès, Vaillant, Sembat, Guesde, Chauvin. — (1964, 54-55.)

166
LETTRE DE PÉGUY à un destinataire inconnu (Georges Renard ?). [Paris], de l'École normale, jeudi soir 20 janvier 1898. — Centre Charles Péguy.

Boursier d'agrégation, Péguy suit les conférences de philosophie de l'École normale (Georges Lyon, Bergson à partir de février 1898), d'où le lieu d'envoi de la lettre. La rue d'Ulm est un centre fiévreux de sympathies dreyfusistes réunies sous l'impulsion de Lucien Herr avant même que l'ensemble de l'opinion publique ne se passionne pour ou

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

contre le capitaine Dreyfus : « Ce qu'il y a de beau dans tout cela », constate Péguy, « c'est que la droite action pour la simple et pour l'entière justice a été commencée par les hommes de métier, par les ouvriers, en particulier par les ouvriers intellectuels, et parmi eux les universitaires. » Après la publication de *J'accuse !* (13 janvier 1898), l'affaire Dreyfus s'étend bien au-delà du domaine judiciaire; désormais elle passe au premier plan de la vie politique. Les réticences du manifeste soulèvent l'indignation de Péguy : « Il faut que l'on sache que les jeunes socialistes considèrent comme étant pour toujours hors la loi socialiste ceux qui ont failli cette fois. » — (1964, p. 47. Ed. *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 95, août 1962.)

167
JEAN JAURÈS. Les Aveux. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Sous le titre *Les Preuves,* le texte a paru successivement dans *La Petite République* et en volume. (*Les Preuves, Affaire Dreyfus.* Paris, « La Petite République », 1898, in-18.) — (1964, 212.)

168
L'AURORE, 21 janvier 1898. Listes de protestation contre la violation des formes juridiques au procès de Dreyfus en 1894 et contre le mystère de l'affaire Esterhazy. — B.N., Pér., Gr. fol. Lc². 5691.

Péguy figure parmi les signataires des deux listes. — (1958, 87.)

169
HENRY DE GROUX. Zola au prétoire. Huile sur toile. 1898. — Centre hospitalier intercommunal, Poissy.

Quelques jours après la publication de *J'accuse !,* Péguy s'est rendu chez Zola : « L'homme que je trouvai n'était pas un bourgeois, mais un paysan noir, vieilli, gris, aux traits tirés, et retirés vers le dedans... Il avait des paysans ce que sans doute ils ont de plus beau, cet air égal, cette égalité plus invincible que la perpétuité de la terre. » (*Les Récentes œuvres de Zola, Cahiers,* IV-5, 4 déc. 1902.)

170

TÉLÉGRAMME DU PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE DE VERSAILLES au préfet de police. Juillet 1898. — Centre Charles Péguy.

Péguy a été arrêté le 18 juillet 1898 à la sortie du procès Zola à Versailles pour « violences à agent » et relâché le soir même. Le procureur demande une enquête. — (1950, 38; 1958, 88; 1964, 56.)

171
RÉPONSE DU PRÉFET DE POLICE à la demande de renseignements concernant Péguy formulée par le procureur de la République de Versailles. Juillet 1898. — Centre Charles Péguy.

(1950, 38; 1958, 88; 1964, 56.)

172
CARICATURES DE FORAIN concernant l'affaire Dreyfus.

Avec les écrivains antidreyfusards, « Barrès... le Tartuffe moisi », « Coppée... le gâteux tisanier », Péguy stigmatise « les artistes qui ont pris parti contre l'innocent » : « Forain a fini par poser des immondices très noires sur des légendes immondes. Je préfère ne pas parler de Caran d'Ache. » (*Le Ravage et la réparation,* dans *La Revue blanche,* 15 nov. 1899.)

1. « A Versailles ». — B.N., Est., Dc. 377, t. XI, f. 1211.

Couverture du *Psst... !* n° 17, 28 mai 1898. Légende : « Mesdames et messieurs la petite Comédie représentée devant vous est de MM. Scheurer-Kestner, Joseph Reinach et Zola. »

2. « Je gommence à groire que Dreyfus est goubaple ! ». — B.N., Est., Dc. 377, t. XII, f. 1273.

Couverture du *Psst... !,* n° 42, 19 novembre 1898.

3. « Doux pays. La vérité. » — B.N., Est., Dc. 377, t. XII, f. 1341.

Publié dans *l'Écho de Paris,* 6 juin 1899. La légende vise Joseph Reinach contre qui Forain s'est tout particulièrement acharné.

173
LA PRESSE ET L'AFFAIRE DREYFUS. Documents iconographiques. — B.N., Est., Qb. 1, t. 1, 1899.

1. *Le Siècle,* Supplément : Les Mensonges de la photographie. Montages photographiques.

Victor Basch et Julien Benda figurent parmi les collaborateurs.

2. *Le « Psst... ! »,* 2e année, 17 juin 1899 : La Lumière des... trente-six chandelles. Dessin de Caran d'Ache.

3. *La Libre parole,* dir. A. Drumont, 7 août 1899 : Récapitulation de l'affaire Dreyfus.

174
ALBUM DE PHOTOGRAPHIES. Second procès du capitaine Dreyfus. Rennes, 5-7 août 1899. — B.N., Est., Qe. 368.

A travers ces photographies d'amateur apparaissent les principaux acteurs du procès, Demange et Labori, les avocats de Dreyfus, Octave Mirbeau, Jaurès, Bernard-Lazare, ses amis ou témoins.

175
ATTENTAT CONTRE Me LABORI. Dessin d'après nature par Georges Redon, 5 août 1899. Fac-similé. — B.N., Est., Qb. 1, janvier-août 1899.

Pendant la durée du second procès Dreyfus, une atmosphère tendue enveloppe la ville de Rennes. L'un des deux avocats de Dreyfus, Me Labori, reçoit d'un inconnu une balle de revolver dans le dos.

176
PELURE DE DEUX DÉPÊCHES adressées par Péguy à Jean Jaurès et à Bernard-Lazare. [Août 1899.] — Centre Charles Péguy.

Péguy intervient auprès de Jaurès et de Bernard-Lazare pour engager le premier à assurer la défense de Dreyfus en remplacement de Me Labori.
— (1950, 38; 1958, 92; 1964, 57.).

177
LE CAPITAINE DREYFUS A RENNES. Lithographie de G. Clairin. — B.N., Est., Qb. 1, janvier-août 1899.

Dédicace de l'artiste : « A mon ami Joseph Reinach. » — Du 7 au 9 août se tient à Rennes le second procès de Dreyfus. Il se termine par une condamnation, mais avec circonstances atténuantes. Le 19 septembre suivant, un décret présidentiel gracie Dreyfus.

MARCEL ET PIERRE (1898)

178
PIERRE BAUDOUIN (CHARLES PÉGUY). Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse. Manuscrit autographe. Fini d'écrire à Paris en avril 1898. — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit, folioté de 1 à 322, porte des indications typographiques au crayon bleu. — (1964, 182.)

179
PIERRE BAUDOUIN (CHARLES PÉGUY). Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse. Paris, G. Bellais, 1898. (Fini d'imprimer en juin 1898 chez G. Richard et Husson à Suresnes.) In-8°. — Centre Charles Péguy.

1. Exemplaire dédicacé : « Lundi 25 juillet 1898. Pour André Bourgeois. Charles Péguy. » — (1950, 48; 1958, 97; 1964, 48).

2. Exemplaire dédicacé : « Lundi 25 juillet 1898. Pour Félicien Challaye. Pierre Baudouin. »

Marcel parachève l'utopie esquissée dans une lettre à Collier (11 mai 1898) et développée dans *La Cité socialiste* de 1897. L'œuvre propose en outre « le remède au mal universel humain » selon les termes de la dédicace de la *Jeanne d'Arc* de 1897, c'est-à-dire un projet de « République socialiste universelle. » Par une conception « harmonieuse » du travail et selon un ordre qui exclut salaire, gloire, compétition et patronat, la cité harmonieuse assure « la vie corporelle » de ses citoyens aussi bien que leur vie intérieure, celle des « sentiments et des volitions ». Elle ne connaît qu'une catégorie, celle de la « santé »; ses citoyens ignorent les activités et les sentiments qui « déforment »; ils n'éprouvent que « le simple amour », la solidarité humaine, « tous les sentiments de toutes les beautés ».

180
Charles Péguy. Pierre, commencement d'une vie bourgeoise. Paris, Desclée-de-Brouwers, s.d. [1931.] (Cahiers de la quinzaine. Septième cahier de la vingt et unième série.) — B.N., Impr., Z. 15709 bis (XXI, 7).

Demeurée inachevée, l'œuvre écrite en 1898 a été publiée en 1931. Par le choix même de son titre, elle semble avoir été composée pour servir de pendant à *Marcel*. Le prénom de Marcel Baudouin préside l'édification d'une cité harmonieuse. Sous son propre second prénom, et en s'appuyant sur son expérience personnelle, Péguy trace le tableau d'une société qui n'est pas encore harmonieuse, description dont la conclusion n'est pas formulée, mais se laisse entrevoir ambiguë : d'une part le monde populaire au milieu duquel l'auteur a été élevé peut transmettre « en héritage » certaines de ses valeurs à la future cité idéale, mais n'est-il pas contaminé d'autre part par « cette ambition perverse » de la réussite selon l'ordre bourgeois, « inoculée à la petite bourgeoisie et au peuple » dont Péguy dénonce les dangers « les plus épouvantables et les plus monstrueux » dans un article publié l'année suivante. (*Le Ravage et la réparation, Revue blanche*, 15 novembre 1899. Voir n° 184.)

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES (1898-1899)

181
La Revue socialiste, t. 27, janvier-juin 1898. — B.N., Impr., 8° R. 7135.

1. N° 157, janvier 1898, p. 95-98 : Pierre Deloire [Charles Péguy]. Littérature et philosophie.

Péguy expose ce « que serait dans la société bourgeoise, un journal socialiste. » Lorsqu'il reproduira cet article dans le *Cahier* II-3, 11 déc. 1900, il en précisera nettement la portée. Ce « n'était pas un article de circonstance. Il n'était pas non plus l'aération d'un rêve individuel. Ni la manifestation d'un rêve collectif. Il était l'exposé délibéré d'un plan d'action. »

2. N° 158, février 1898, p. 252-253 : Jacques Deloire. Georges Goyau. L'Alliance religieuse; le Protestantisme, et p. 253 : Pierre Deloire. Paul Crouzet. Littérature et conférences populaires.

182
La Revue Blanche, tome XVII, septembre-décembre 1898, Notes politiques et sociales. — B.N., Impr., 8° Z. 10735.

1. N° 131, 15 novembre 1898, p. 464-466 : Jacques Daube [Charles Péguy]. La rentrée.

2. N° 132, 1er décembre 1898, p. 539-541 : Jacques Laubier [Charles Péguy]. Défaites en échelons.

3. N° 133, 15 décembre 1898, p. 627-628 : Jacques Laubier. Règlement de juges.

Seize articles, s'échelonnant du 15 novembre 1898 au 15 novembre 1899, représentent la collaboration de Péguy à *La Revue blanche*. La nature du socialisme de Péguy s'y affirme, au contact des événements contemporains. Les suites de l'affaire Dreyfus (loi de dessaisissement, 10 février 1899; cassation de la condamnation de Dreyfus, 3 juin; manifestations

et bagarres de Lonchamp, 4 et 11 juin) créent un climat de guerre civile. L'entrée d'Alexandre Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau (23 juin) pose aux groupes socialistes le problème de la « participation »; Guesde, Lafargue et Vaillant à cette occasion accusent de déviation tous ceux qui ont pris le parti de Dreyfus (14 juillet). Le contexte explique par conséquent le ton passionné jusqu'à la violence des articles de Péguy pour qui socialisme et dreyfusisme sont indissociables. — (1950, 36; 1958, 73; 1964, 55-56.)

183
L'AFFAIRE DREYFUS ET LA CRISE DU PARTI SOCIALISTE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans *La Revue blanche* du 15 septembre 1899. — « L'affaire Dreyfus est devenue assez vite une affaire universelle, autant qu'une affaire peut devenir universelle dans la présente société bourgeoise... C'est ici la malchance inouïe des autoritaires, des chefs, de Vaillant, de Lafargue et de Guesde. C'est ici la débâcle de leur défaite. Les chefs n'ont pas voulu que le socialisme français défendît les droits de l'homme et du citoyen... Pour n'avoir pas voulu à participer à la défense de la raison, de la justice, prétendues bourgeoises, ils ont pris leur part de la folie bourgeoise, de la tartuferie bourgeoise, du crime bourgeois. »

184
LE RAVAGE ET LA RÉPARATION. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans *La Revue blanche* du 15 novembre 1899. — Péguy dénonce la longue suite « des ravages d'immoralité, des maladies, des perversions, des contaminations » qu'a causée ou « dénotée » l'affaire Dreyfus : éveil de l'antisémitisme parmi la classe moyenne et le peuple, que ni les chefs socialistes ni l'Université ne se sont souciés d'éduquer; trahison de ce peuple par ses fils mêmes qui, dès qu'ils « eurent commencé la chasse bien intentionnée au pouvoir, à la dignité, au commandement, au mérite, à l'aristocratie, à l'autorité, au gouvernement... découvrirent que l'autorité est religieuse, que la religion seule est autorisée, que Dieu est le Grand Maître, que le roi est le grand Sous-Maître »; compromissions de l'historien Lavisse qui veut effacer les mots de dreyfusards et d'antidreyfusards.

185
L'ILLUSTRATION, 53e année, nº 2726, 25 mai 1895, p. 460 : L'expédition de Madagascar. Croquis de M. de Haenem. — B.N., Impr., Fol. Lc². 1549.

« Comme internationalistes français... nous attaquons universellement toute armée en ce qu'elle est un instrument de guerre offensive, c'est-à-dire un outil de violence collective injuste; et nous attaquons particulièrement l'armée française en ce qu'elle est un instrument de guerre offensive en Algérie, en Tunisie, en Tonkin, en Soudan et en Madagascar, c'est-à-dire un outil de violence collective injuste... C'est parce que nous sommes les Français des Internationalistes que les crimes du général Galliéni nous sont plus douloureux que les crimes des Anglais, des Allemands ou des Américains. » (*Service militaire*, dans *La Revue blanche*, 1er février 1899.)

186
LETTRE DE PÉGUY à Franklin-Bouillon, directeur de « La Volonté ». Paris, 23 octobre 1898. Enveloppe jointe. — Centre Charles Péguy.

Le jeune et fougueux Franklin-Bouillon vient de fonder *La Volonté* dont le premier numéro paraît le 17 octobre 1898 avec un article inaugural d'Ernest Lavisse. Lucien Herr accepte d'entrer dans la rédaction du journal. Péguy au contraire oppose à l'offre de collaboration qui lui a été faite, un refus catégorique. Une lettre qu'il confia à un ami et qui ne parvint

jamais à son destinataire, préfigure les grandes œuvres de sa maturité en dénonçant la trahison par les compromissions politiques de la « mystique socialiste et dreyfusarde. Péguy reproche en effet un double abandon à Franklin-Bouillon qui a appartenu quelque temps à la tendance socialiste-allemaniste : abandon de la cause socialiste d'une part (« Moi qui suis socialiste et qui ne suis pas allemaniste, je vous demande alors pourquoi vous n'avez pas justement fondé ce parti d'action socialiste que nous attendons encore; et même je regrette que vous ne soyez pas resté simplement un allemaniste »); abandon d'autre part de la cause dreyfusiste (« C'est l'heure que vous choisissez non seulement pour nous conter des littératures, mais pour répudier le beau nom de dreyfusards »). *La Volonté* a engagé ses lecteurs à ne pas participer à la contre-manifestation prévue par certains groupes révolutionnaires le jour de la rentrée des chambres en réponse à une manifestation « nationaliste » : « Vous les engagez à nous lâcher, à nous laisser assommer seuls par les bandes antisémites. » Or « ce n'est pas l'action qui est faite pour nous, mais c'est au contraire nous qui nous devons à l'action. » Ed. Paris, Labergerie, 1948. — (1950, 37; 1958, 89; 1964, p. 181.)

LA LIBRAIRIE BELLAIS (*1898-1899*)

187
La Librairie Bellais, 17, rue Cujas. Photographie. — Centre Charles Péguy.

« Au commencement de l'affaire, dans les derniers mois de l'année 1897, un événement privé mit à ma disposition, pour la première et pour la dernière fois de ma vie, une somme assez considérable », raconte sobrement Péguy. « Ces quarante et quelques mille francs n'étaient pas à moi, mais aux miens. Ma nouvelle famille était d'accord avec moi sur ce que je devais lancer dans l'action socialiste ces quarante mille francs. Ma famille pensait avec moi qu'un socialiste ne peut garder un capital individuel. » (*Pour ma maison, Cahiers,* II-3, 21 déc. 1900.) Grâce à la dot de sa femme ainsi investie dans l'action socialiste, Péguy ouvre le 1er mai 1898, une librairie socialiste au 17 de la rue Cujas, à l'angle de la rue Victor-Cousin. — (1950, 43; 1958, 93; 1964, 49.)

188
Rue Cujas. Photographie. — B.N., Est., Va. 260 a.

Au 17 de la rue Cujas, la Librairie Bellais se trouve au centre de toutes les bagarres et manifestations que provoque l'affaire Dreyfus au Quartier Latin. *La Petite République* du 13 janvier 1899 rend hommage à ce « foyer d'action puissante lors des derniers troubles »; mais le climat d'agitation n'en favorise pas pour autant la marche commerciale de la librairie « qui fut rapidement notée, devant qui les antisémites manifestèrent, où les dreyfusistes fomentaient leurs manifestations ». (*Pour ma maison,* 1900.)

189
Georges Bellais. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Étant boursier d'agrégation, Péguy ne peut légalement ouvrir boutique. « Mon ami Georges Bellais voulut bien me prêter son nom, car j'étais encore boursier en Sorbonne, et j'aimais l'anonymat. » ((*Pour ma maison, Cahiers,* II-3, 21 déc. 1900.) Albert Lévy, camarade de turne de Péguy à l'École normale, lui avait présenté Georges Bellais qu'il avait connu durant son service militaire. — (1950, 46; 1958, 94; 1964, 49.)

190
BERNARD MONOD ET ÉMILE BOIVIN. Photographie. — Archives du Centre Charles Péguy.

Comme son frère aîné Henri, Émile Boivin est un ami orléanais de Péguy. En 1898, il abandonne ses études de droit pour seconder le gérant principal de la librairie Bellais.

191
LETTRE D'ERNEST PAYEN à Péguy. Suresnes, 6 août 1898. — Centre Charles Péguy.

Ernest Payen renseigne Péguy sur le prix de diverses qualités de papier en vue de l'établissement d'un devis et lui annonce un envoi de maquettes. — A la fondation de la Librairie Bellais, Péguy demeure fidèle à l'Imprimerie Richard et Husson de Suresnes où ont été composés la *Jeanne d'Arc* de 1897 et *Marcel*. Ernest Payen n'est encore qu'employé de l'entreprise; il va bientôt en assumer la direction.

192
ROMAIN ROLLAND. Aërt. Paris, Éditions de la « Revue d'art dramatique », s.d. [Août 1898.] In-16. — B.N., Impr., 8° Yth. 28564.

Bien que publié par les Éditions de la « Revue d'art dramatique », l'ouvrage fait partie de la série des *Pré-Cahiers*. La vente en sera poursuivie par les *Cahiers de la quinzaine*. — (1960, 49; 1958, 98; 1964, 50.)

193
SAINT-JUST [Romain Rolland]. Les Loups. [Frontispice de Henry de Groux.] Paris, G. Bellais, s.d. [Octobre 1898.] In-8°. — B.N., Impr., 8° Yth. 43013.

Romain Rolland inaugure les conférences complémentaires d'histoire de l'art dont il avait été chargé à l'École normale, le 30 novembre 1895, au moment même où Péguy part en congé. Les deux hommes ne se rencontreront qu'en 1898, par l'entremise de leur ami Louis Gillet. Sur les conseils de Lucien Herr, Péguy accepte de publier la première pièce de Romain Rolland dont la création au Théâtre de l'Œuvre (18 mai 1898) a provoqué des réactions houleuses, fort explicables en fonction du climat de passion politique que crée l'affaire Dreyfus. — (1950, 49; 1958, 98; 1964, 50.)

194
ROMAIN ROLLAND. Le Triomphe de la raison. Paris, Éditions de la « Revue d'art dramatique », s.d. [Octobre 1899.] In-16. — B.N., Impr., 8° Yth. 29039.

(1950, 49; 1958, 98; 1964, 50.)

195
JÉROME ET JEAN THARAUD. Le Coltineur débile. [Frontispice de Henry de Groux.] Paris, G. Bellais, 1899. In-12. — B.N., Impr., 8° Y^2. 52673.

Exemplaire dédicacé probablement à l'abbé Batiffol. Ernest (Jérôme) Tharaud et Péguy se sont connus à Sainte-Barbe, puis à l'École normale. Charles (Jean) Tharaud est encore étudiant; après un échec à Saint-Cyr, il se tourne vers le droit. Leur premier roman contient une ébauche de programme socialiste : le héros imagine une « cité future » où « les biens seront bien administrés ». Le *Coltineur débile* représente la première des publications que Péguy

désigne sous le nom de *Pré-Cahiers* et dont la liste comprend neuf titres : les œuvres déjà éditées de Péguy en premier lieu *(De la cité socialiste, Jeanne d'Arc* et *Marcel);* puis les ouvrages édités ou mis en vente par la Librairie Bellais (*Le Coltineur débile* et *La Lumière* des frères Tharaud, *Les Loups, Aërt* et *Le Triomphe de la raison* de Romain Rolland, *Action socialiste* de Jaurès). — (1950, 49; 1958, 98; 1964, 50.)

196
JEAN JAURÈS. Action socialiste. 1re série. Le Socialisme et l'enseignement, le socialisme et les peuples. Paris, G. Bellais, 1899. In-16. — B.N., Impr., 8° Lb57. 12818.

Si, au sommet, le prestige de Jaurès entre pour beaucoup dans l'adhésion de la jeunesse universitaire à la cause socialiste, Péguy, à la base, contribue pour une bonne part à développer le mouvement à l'École normale et dans les milieux avoisinants, et il entend poursuivre cette action à la Librairie Bellais. La publication d'un choix de textes que lui confie Jaurès consacre son attitude militante. Elle n'en améliore pas pour autant les affaires de la librairie : « Je mis toutes mes dernières finances, tout mon dernier travail sur le livre de Jaurès l'*Action socialiste*. Je pensais que ce livre serait un merveilleux moyen de propagande moralement socialiste. Il y a là des pages vraiment impérissables et définitives. Le livre ne se vendit pas. » (*Pour ma maison,* 1900.) — (1950, 49; 1958, 98; 1964, 50.)

197
CHARLES ANDLER. Le Prince de Bismarck. Paris, G. Bellais, 1899. In-8°. — B.N., Impr., 8° M. 10787.

Dès 1897, à peu près au moment où se dessine chez Péguy la vision d'un socialisme total, destiné à « changer la vie », le germaniste Charles Andler exprime une conception assez voisine : le socialisme est une éthique de « qualité supérieure » qui doit renouveler la civilisation. C'est à la Librairie Bellais qu'il confie la publication de son ouvrage sur Bismarck. Ce sera une des meilleures ventes de la maison. Dans le premier des *Cahiers de la quinzaine,* Péguy souligne la destination des livres que publie sa maison d'édition. Il met *Le Prince de Bismarck* entre les mains de son ami provincial qui fait des conférences d'« éducation permanente », comme nous dirions aujourd'hui : « Je me suis servi du livre de Charles Andler pour préparer ma conférence. Aux enfants des écoles, aux adultes anciens élèves, aux parents, je conterai comment le chancelier de fer s'est ébréché sur la social-démocratie allemande. » — (1964, 51.)

198
HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'ETAT-MAJOR. I. Dreyfus, avec une reproduction du bordereau en héliogravure. Paris, G. Bellais, 1899. In-8°. — B.N., Impr., 8° Lb57. 12433.

L'ouvrage publié anonymement compte parmi ses rédacteurs les normaliens Mario Roques et François Simiand. Il remporte un vif succès. — (1964, 51.)

199
LE MOUVEMENT SOCIALISTE, revue bimensuelle internationale, nos 20-21, 1er et 15 décembre 1899 : Charles Péguy. Les récentes œuvres de Zola. — B.N., Impr., 8° R. 17577.

Le *Mouvement socialiste* est né à la Librairie Bellais, sous la direction de Hubert Lagardelle. Péguy y consacre deux articles à Zola; il les reprendra dans le cinquième *Cahier* de la quatrième série (4 décembre 1902), constatant que ses abonnés ont « gardé peu d'éléments

communs avec la région des socialistes qui, en novembre 1899, lisaient le *Mouvement.* » « Zola mit brusquement, et dans des circonstances inoubliables, toute sa gloire et toute sa personne et toute sa force révolutionnaire et toute sa force de vérité, toute sa force de sincérité au service de la justice et de la vérité en danger. Alors il se produisit un phénomène extraordinaire... Zola... quitta une puissante clientèle de lecteurs pour une ardente compagnie d'hommes libres. » — (1950, 36.)

200

LETTRES DE PÉGUY à Lucien Herr. Saint-Clair, par Orsay, 21 novembre-26 décembre 1899. — Collection particulière.

1. Mardi matin 21 novembre 1899.

« Monsieur le Président, je vous remets ma démission des fonctions qui me sont attribuées. »

2. Mardi matin 21 novembre 1899.

« Monsieur le Président, je remets ma démission d'actionnaire à la *Société Nouvelle de Librairie et d'édition.* »

3. Mardi soir 26 décembre 1899.

Alléguant qu'il ne peut recevoir de visiteurs dans les locaux de la Société nouvelle, Péguy annonce à Lucien Herr sa détermination de quitter les lieux et d'aller « paraître 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, sans nom d'éditeur, chez Charles Tharaud, et André Poisson ».

Ces trois lettres résument l'épisode douloureux qui crée dès lors un fossé irrémédiable entre Péguy et un certain nombre de ses amis. Une gestion inexpérimentée a conduit en effet la Librairie Bellais au bord de la faillite, à quelques mois de sa fondation. Une Société nouvelle de librairie et d'édition, administrée par un conseil que préside Lucien Herr, se substitue à la Librairie Bellais. Péguy demeure dans l'entreprise en qualité de « délégué à l'édition » appointé; il est en outre reconnu actionnaire de la nouvelle société (août 1899). Plusieurs articles des *Cahiers* contiennent le récit de la rupture avec la Société nouvelle : Péguy ne peut faire admettre au conseil de mettre à exécution son projet d'un périodique authentiquement socialiste; il reproche à la société d'agir commercialement et non idéologiquement et il finit par remettre, en compagnie de Georges Bellais, une démission définitive qui implique le remboursement de sa part d'actions (28 octobre 1900). L'assemblée du Conseil d'administration du 17 février 1901 consacre la rupture : « Ils étaient unanimes ! Et qu'est-ce que cela prouve ? » (*Compte rendu de mandat,* 25 avril 1901.) (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 11, avril 1950, 4-6.) — (1950, 50; 58, 104.)

201

AFFAIRE DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION, 17, rue Cujas, Paris, contre Sieur Péguy et Sieur Bellais. Mémoire établi par André Bourgeois sous la dictée de Péguy. Manuscrit autographe, avec corrections et annotations de Péguy. Samedi 24 juin 1905. — Centre Charles Péguy.

Le mémoire est établi à l'intention d'Alexandre Millerand que Péguy a connu au cours de l'affaire Dreyfus (janvier 1898) et qui devient en 1904 l'avocat et le conseil juridique des *Cahiers*. L'affaire de la Société nouvelle connaît en effet une longue suite judiciaire. Après leur démission signifiée officiellement à la société le 28 octobre 1900, Péguy et Georges Bellais doivent être remboursés de leurs actions. Or après la fuite du directeur-gérant de la société, Clément Rueff, ce remboursement est interrompu (août 1904). Péguy attaque la société devant le tribunal de commerce. Diverses manœuvres dilatoires repoussent jusqu'en juin 1906 l'exécution du jugement rendu le 30 décembre 1904 en faveur de Péguy. (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 178, juin 1972, 43-46.) — (1958, 105; 1964, 51.)

CHAPITRE III

LES CAHIERS DE LA QUINZAINE « UNE VÉRITÉ LIBRE »

« *Il est indispensable qu'un périodique publie tout ce qu'il peut de vérité libre.* »

CH. PÉGUY, « Vraiment vrai », *Cahiers,* III-2, 17 octobre 1901.

« *Et je n'aime rien tant que la liberté.* »

CH. PÉGUY, « L'Argent », 1913.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

I. FONDATION DES CAHIERS DE LA QUINZAINE

« Un coup de révolte spontanée » se trouve à l'origine des Cahiers de la quinzaine. *En décembre 1899, Péguy sort « écœuré » du premier Congrès des organisations socialistes françaises. La prétention qu'émet le nouveau parti de s'arroger un droit de regard sur la presse le bouleverse ; le « mensonge et l'injustice nouvelle qui s'imposeraient au nom d'un parti nouveau » l'indignent. Il décide sur le champ de « publier ce que (ses) amis sentaient, disaient, voulaient, croyaient. » Soumis au conseil d'administration de la Société nouvelle de librairie et d'édition dont Péguy dépend, le projet est rejeté ; dans un arrachement brutal, Péguy rompt avec des amis auxquels l'affaire Dreyfus l'avait étroitement lié ; il s'installe à son propre compte et le premier numéro des* Cahiers de la quinzaine *paraît le 5 janvier 1900.*

Dès l'École normale, Péguy avait conçu le plan d'un journal « socialistement socialiste ». Dans un article de la Revue socialiste *de janvier 1898, il en mûrit la théorie : « Voici quel nous imaginons que serait, dans la société bourgeoise, un journal socialiste ». Croyait-il alors à une réalisation possible ? Le congrès de la fin de 1899 ne semble avoir été que l'« événement » déterminant. Aux notions de vérité et de justice qui ont dirigé son engagement dans l'affaire Dreyfus, Péguy va joindre une autre valeur essentielle, la liberté. « Une vérité libre », « une libre compagnie de cahiers libres », le mot de liberté associé à l'évocation des* Cahiers *revient inlassablement chaque fois que Péguy doit mentionner l'entreprise qu'il poursuit sans désemparer.*

La liberté d'expression revendiquée par Péguy, au nom de laquelle il se lance dans une aventure téméraire, qui lui attire de Lucien Herr, puis de Jaurès, l'accusation d'anarchisme, ne s'acquiert qu'à un prix assez rude : le sacrifice de sa propre liberté personnelle. Gérant des Cahiers, *Péguy s'y consacre de la manière la plus absolue. Risques financiers, poids des emprunts et des dettes, tâches administratives, matérielles semblent au départ l'exalter : « Un grand tiers de temps à l'établissement industriel des cahiers, à la correction des épreuves... un petit tiers à l'établissement commercial des cahiers de gérance ». Le dernier tiers est consacré à écrire. Il suffit de feuilleter les premiers cahiers pour y trouver à toute page la marque de Péguy : articles, chroniques, dossiers documentaires, sont en presque totalité son œuvre. André Bourgeois viendra l'aider à l'administration. Des collaborateurs se présenteront. Péguy n'en continue pas moins à préparer intégralement la copie, à établir les maquettes, à dresser les tables des matières, à rédiger les annonces. D'autre part la liberté étant le principe fondamental sur lequel repose la publication et les auteurs n'étant soumis à aucune censure, le drame des désabonnements surgit périodiquement. A la veille de la guerre de 1914, les lettres de Péguy contiennent les mêmes échos que les* Notes du gérant *des premiers cahiers : la fuite des abonnés met chaque fois en jeu l'existence même de l'entreprise. D'où les moments de découragement, de lassitude, de tentation d'abandon.*

L'œuvre de Péguy ne s'explique que par l'arrière-fond des Cahiers *où elle trouve à la fois le mouvement qui soutient la pensée et l'obstacle à la réalisation.*

Il semble que Péguy ait cependant tenté, et à plusieurs reprises, de mettre quelque distance entre les Cahiers *et son propre élan créateur. Vers 1906 disparaissent les cahiers de dossiers, dont le travail de préparation se révèle trop accaparant. Péguy préfère alors confier chaque cahier à un auteur unique pour alléger sa tâche. Il n'en reste pas moins que jusqu'au bout de sa route se profile la figure de son double, Pierre Baudouin, dont il écrivait en 1900 : « Et c'est un spectacle touchant, lamentable et ridicule que celui de ce pauvre garçon qui ne sait pas comme il fera pour donner du pain l'année prochaine à sa femme et à ses enfants, mais qui attend comme une bête de somme que la vie ingrate lui laisse l'espace d'instituer des dialogues, des histoires, des poèmes et des drames ainsi que pouvaient le faire les auteurs des âges moins pressés. »* (Entre deux trains, Cahiers, *I-9, 5 mai 1900.*)

202
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Premier cahier de la première série. 5 janvier 1900. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (I, 1).

Le premier *Cahier* comprend deux parties principales : en premier lieu trois articles de Péguy, *Lettre du provincial, Réponse au provincial* et *Le Triomphe de la République ;* vient ensuite un dossier sur *L'Affaire Liebknecht, un incident au premier congrès socialiste national.* Diverses chroniques politiques complètent l'ensemble. La *Lettre du provincial* définit la position des *Cahiers* parmi la presse socialiste déjà existante : Péguy s'engage à fournir toutes les quinzaines un « cahier de renseignements » destiné à informer « des hommes et des événements », et tout particulièrement de « ce qui ne sera pas dans les journaux. »

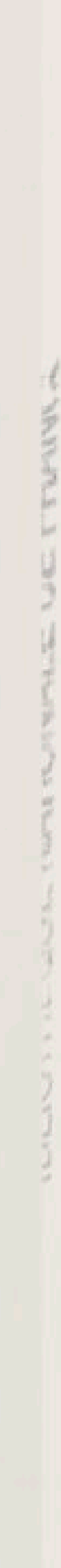
203
LETTRE D'ERNEST (JÉROME) THARAUD à Charles Lucas de Pesloüan. Angoulême, 5 juillet 1900. — Centre Charles Péguy.

A l'ami commun du Collège Sainte-Barbe, Jérôme Tharaud confie les inquiétudes qu'il éprouve devant la fondation des *Cahiers,* bien que Péguy soit au contraire persuadé de leur réussite : « Je le crois décidé à manger jusqu'au dernier sou des 25.000 francs qui lui restent pour les faire vivre ». — (1950, 58; 1958, 115; 1964, 69.)

LA « BOUTIQUE »

204
L'IMMEUBLE DU 19, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Après la rupture avec la Société nouvelle de librairie et d'édition, Péguy recourt jusqu'en



Nº 205. — La boutique des Cahiers de la quinzaine, 8 rue de la Sorbonne.

octobre 1900, à l'hospitalité de Charles (Jean) Tharaud qui partage avec André Poisson un appartement, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques. — (1950, 51; 1958, 106.)

205
LA BOUTIQUE DES « CAHIERS DE LA QUINZAINE », 8, rue de la Sorbonne. Photographie prise par André Bourgeois. Mars 1902. — Centre Charles Péguy.

Les plaques fixées sur le côté droit de la boutique indiquent les divers occupants des lieux. Péguy sous-loue en effet quelques parties du local à d'autres organismes et publications : *les Journaux pour tous, Pages libres* et *Jean-Pierre, journal pour enfants.* — (1950, 52; 1958, 107; 1964, 67.)

206
BAIL DE LA BOUTIQUE DES « CAHIERS DE LA QUINZAINE », 8, rue de la Sorbonne. — Centre Charles Péguy.

D'octobre 1900 à octobre 1901, les *Cahiers* sont hébergés par Dick May (Jeanne Weill), au second étage du 16, rue de la Sorbonne, à l'Ecole des hautes études sociales. Un bail de un, trois, six, neuf années prenant départ au 1er octobre 1901 est signé par André Bourgeois qui agit en qualité d'administrateur. Il assure à Péguy, pour un loyer annuel de quinze cent francs, la disposition d'une boutique, 8, rue de la Sorbonne, et de ses dépendances : arrière-boutique, et cabinet se faisant suite, cave sous l'arrière-boutique. — (1950, 54; 1958, 108; 1964, 67.)

207
PÉGUY DANS LA BOUTIQUE DES « CAHIERS ». Photographie Dornac pour l'album « Nos contemporains chez eux ». — Centre Charles Péguy.

(1950, 53; 1958, 109; 1964, 60.)

208
PIERRE LAURENS. Péguy dans sa boutique. Dessin au lavis. — Musée de Chartres.

Péguy et Pierre Laurens entrent en relations en 1904, par l'intermédiaire de Charles Lucas de Pesloüan.

209
PRESSE A COPIER de la boutique des « Cahiers. » — Centre Charles Péguy.

210
UNE DES DEUX LAMPES A PÉTROLE de la boutique des « Cahiers » — Centre Charles Péguy.

211
INVENTAIRE DES CAHIERS DE LA QUINZAINE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le sixième cahier de la quatrième série, décembre 1902. Péguy y note minutieusement le matériel et les éditions qui constituent le fonds des *Cahiers*. Les cahiers invendus qu'il a recensés sont évalués à 34.955 francs. — (1950, 70; 1958, 123.)



N° 207. — Péguy dans la boutique des Cahiers.

212
André Bourgeois au temps des « Cahiers de la quinzaine ». Portrait gravé sur bois par Louis-Joseph Soulas. Epreuve d'artiste sur papier de Chine. — Centre Charles Péguy.

Le douzième *Cahier* de la première série (16 nov. 1900) contient une double annonce : les *Cahiers* s'installent au 16, rue de la Sorbonne et André Bourgeois y entre comme collaborateur. Péguy a en effet fait appel à son très ancien ami d'Orléans, André Bourgeois (1871-1944) pour l'assister dans l'administration des *Cahiers*. Il trouve en lui non seulement un administrateur diligent et attentif, mais aussi l'appui le plus fraternel. — (1950, 67; 1958, 119; 1964, 74.)

213
Jules Isaac au temps des « Cahiers de la quinzaine ». Dessin au crayon par Laure Isaac. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Dès l'installation de Péguy rue des Fossés-Saint-Jacques, le futur historien Jules Isaac qui n'est encore qu'étudiant, aide Péguy dans les tâches matérielles : rédaction d'enveloppes, confection d'étiquettes, envoi des *Cahiers*. — (1964, 68.)

214
Rue du Sommerard. Cartes postales. — B.N., Est., Va.260 j.

Piéton de Paris, Péguy poursuit les conversations amicales dans les rues voisines de la Boutique des *Cahiers*. « Rien n'est plus secret qu'une rue de Paris », rappelle-t-il en évoquant les marches ponctuées de confidences qu'il a faites en compagnie de Daniel Halévy. *(Victor-Marie, comte Hugo.)*

215
Rue Thénard. Association corporative des étudiants. L'administration et le personnel du restaurant. Coupure de presse. [1901.] — B.N., Est., Va. 260 k.

Péguy va fréquemment déjeuner avec l'un ou l'autre de ses amis au restaurant corporatif situé à l'angle de la rue du Sommerard et de la rue Thénard.

216
La rue Soufflot et le Panthéon. Cartes postales. — B.N., Est., Va. 260 j.

« Qui, débouchant brusquement de l'immortelle rue Victor-Cousin, prolongement de notre rue de la Sorbonne, pressé pour aller prendre le train avec vous à cette gare du *grand-duché de Luxembourg,* comme disait un réserviste de Palaiseau... je pense le train de cinq heures 53... qui débouchant brusquement rue Soufflot vous dira, au premier mot de vous, sans autre sommation les vers du Panthéon qui est au bout de la rue Soufflot : *ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...* » *(Victor-Marie, comte Hugo.)*

217
La place Saint-Michel et la Seine. Cartes postales. — B.N., Est., Va. 260 i.

De la gare du Luxembourg à la Seine, le Quartier Latin constitue le paysage quotidien au milieu duquel Péguy exerce son activité et médite son œuvre. A l'extrémité du boulevard Saint-Michel, « Reine voici ta Seine / A fleur de quai / Reine voici nos peines / Réembarquées » *(Quatrains)* ; « Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame, / Forçats fils de

forçats aux deux rives de Seine, / Galériens couchés aux pieds de Notre Dame ». *(La Tapisserie de Notre Dame)*.

218
PERCEMENT DE LA RUE DANTE à travers la rue Galande. Photographies d'Atget. — B.N., Est., Va. 260 a.

Péguy a assisté aux derniers grands travaux de transformation du Quartier Latin. Paris, « la plus récente, la plus moderne, la plus nouvelle de toutes les villes modernes » demeure cependant « la plus historique, la plus traditionnelle, des villes antiques, la plus antique des villes conservées. Ville où les égouts mêmes, on a beau les refaire et les moderniser, ville où les égouts mêmes sont des monuments historiques, ont un tracé, suivent des tracés historiques. » (*De la situation ...devant les accidents de la gloire temporelle, Cahiers,* IX-1, 6 oct. 1907.)

LES ABONNEMENTS ET LA PUBLICITÉ

219
LETTRE DE PÉGUY à Paul Bondois. Paris, mercredi 16 mai 1900. — Aux petits-enfants de Paul Bondois.

Pour le lancement des *Cahiers,* Péguy s'adresse à ceux des membres de son ancien entourage qui lui sont restés proches par leurs sympathies dreyfusardes. Le professeur Paul Bondois est du nombre. Tout en lui précisant que les *Cahiers* sont « institués en particulier pour sauvegarder la liberté de la pensée et la sincérité de l'action dans le mouvement socialiste », Péguy l'assure à l'avance que son abonnement « n'impliquera aucune adhésion formelle à aucun dogme, puisque cela serait contraire à l'esprit même et à la teneur de ces cahiers ». Il lui demande en outre de lui faire connaître des abonnés éventuels : « Pouvez-vous me donner de bons instituteurs à qui j'enverrais des abonnements gratuits ? » (Ed. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1973, p. 323-324.)

220
LETTRE DE PÉGUY à André Bourgeois. S.d (timbre de la poste : 1er septembre 1900). — Centre Charles Péguy.

Pendant une période militaire à Coulommiers, Péguy demande à son vieil ami du lycée d'Orléans s'il peut « souscrire une contribution régulière aux *Cahiers.* Les *Cahiers* ont contre eux tous les menteurs et tous les salauds, c'est-à-dire l'immense majorité de tous les partis. Donc il est indispensable que les honnêtes gens les nourrissent ». Il fait aussi appel à la collaboration de Bourgeois : « Tu peux m'envoyer des communications, c'est-à-dire des lettres — non apprêtées en articles — qui passeraient aux communications. » (*Amitiés Charles Péguy, Feuillets,* 8, 1950, 7-8.) — (1950, 59; 1958, 116; 1964, 68.)

221
LIBRAIRIE DES CAHIERS. Manuscrit autographe. [1901.] — Centre Charles Péguy.

Texte prévu pour le neuvième *Cahier* de la deuxième série et non publié. Dans les *Notes du gérant* ou la rubrique *Cahiers de la quinzaine,* Péguy tient les abonnés au courant de la marche, souvent financièrement hasardeuse, de son entreprise. Il annonce ici la fondation d'une « Librairie des Cahiers » dont les bénéfices doivent couvrir partiellement le déficit des *Cahiers.*

En effet, « beaucoup de Parisiens n'ont pas renouvelé leur abonnement ». En revanche, « beaucoup plus de provinciaux s'abonnent. Heureuse mutation... Nous ne voulons pas qu'il y ait de malentendu : nous ne demandons pas de conseils d'immoralité politique, nous demandons des souscriptions mensuelles régulières. Nous répétons que nous sommes — avec *Pages libres* — la première des publications républicaines, libérales, socialistes, révolutionnaires, libertaires, pour le nombre des abonnements et pour l'action efficace. » — (Péguy, *Œuvres posthumes,* éd. J. Viard, 30-34.)

222
LETTRE DE CHARLES-VICTOR LANGLOIS à Péguy. Claire-Fontaine (Seine-et-Oise), 17 octobre 1901. Enveloppe jointe. — Centre Charles Péguy.

« Je n'ai contre les Cahiers aucun grief personnel. » Charles-Victor Langlois s'est désabonné parce que les derniers numéros lui ont moins plu que les précédents.

223
LETTRE DE PÉGUY à Félix Nadar. S.l., samedi 27 septembre 1902. — B.N., Mss., n.a.f. 24280, f. 596-597.

« Je ne sais, monsieur, si je puis vous demander de participer à l'emprunt des Cahiers; je ne vous suis pas connu personnellement; mais la troisième série de nos Cahiers et les séries suivantes ne seront pas indignes de la troisième. » Sur le second feuillet de la lettre, le photographe Nadar indique au crayon : « envoi 50 fr. » Péguy a en effet annoncé dans le seizième *Cahier* de la troisième série (24 mai 1902), le lancement d'un « emprunt de fondation » effectué avec trois ans de retard.

224
MINUTE DE LETTRE DE FÉLIX NADAR à Péguy. S.l.n.d. — B.N., Mss., n.a.f. 24988, f. 633.

En dépit de son grand âge, Félix Nadar répond à Péguy avec une sympathie enthousiaste : « Il se rencontre pourtant ici qu'au contraire des vieux qui mettent, comme on dit, de l'eau dans leur vin, je me trouve mettre du vin dans mon eau (bien que j'en sois au lait), que plus j'avance vers le trou final plus j'aime ce que j'aimais, plus j'ai horreur de ce que je haïssais. C'est vous dire si je suis avec ferveur vos cahiers, les Pages Guieysse, tout ce qui marche en avant. De la lumière ! De la lumière ! Jamais trop ni assez de lumière ! »

225
CARTE D'ALFRED DREYFUS à Péguy. Paris, s.d. [Timbre des *Cahiers :* 24 octobre 1910.] — Centre Charles Péguy.

Alfred Dreyfus ne renouvelle pas son abonnement aux *Cahiers de la quinzaine.*

226
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. S.l., lundi 9 mai 1914. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 220-222.

Jusque dans leurs dernières séries les *Cahiers* connaissent la même existence difficile, incessamment mise en péril par les désabonnements. Le 9 mai 1914, « on m'a coupé quinze abonnements au ministère de la guerre... mes vingt-deux abonnements de la ville de Paris sont menacés. Viviani s'est désabonné il y a quelques semaines. Votre frère enfin M. Salomon Reinach s'est désabonné après l'*Eve* m'écrivant qu'il n'avait plus de place pour loger les Cahiers... Ne voyez pas dans ces sortes de comptes rendus qu'il se trouve que je vous fais

ombre de lassitude. Je suis un vieux grognard. Je veux seulement vous montrer, sur des exemples concrets, combien la lutte est âpre ».

227
BIBLIOTHÈQUES. Manuscrit autographe. 1906. — Centre Charles Péguy.

Texte paru en introduction au quatrième cahier de la huitième série. — Péguy attache une grande importance à la diffusion des *Cahiers* auprès des bibliothèques et renouvelle inlassablement son effort de propagande dans cette direction. Non sans déconvenue; ne constate-t-il pas en 1902 à l'issue d'une véritable campagne publicitaire : « Une expérience de deux ans, et qui nous a coûté cher, me permet d'affirmer sans aucune réserve que les groupes d'études n'étudient pas, que les groupes de lecture ne lisent pas, et que les bibliothèques peuvent bien recevoir des sous, mais qu'elles se refusent obstinément à recevoir des livres. » Il n'en lance pas moins un nouvel appel en 1906 : « Particulièrement aux bibliothécaires je demanderai qu'ils fassent abonner à ces cahiers les bibliothèques dont ils ont la charge et la responsabilité. On peut considérer une bibliothèque publique et même privée ou comme un instrument de science ou comme un instrument, un organe d'enseignement. »

228
TIRAGES A PART des « Cahiers de la quinzaine » servant de brochures publicitaires. — Centre Charles Péguy.

1. Du douzième *Cahier* de la première série, 16 novembre 1900.

2. *Pour la rentrée,* du premier *Cahier* de la septième série, 1er octobre 1905.

A titre publicitaire, Péguy adresse à des abonnés éventuels des extraits des *Cahiers* parus, composés sous forme de brochures. — (1958, 120; 1964, 68.)

229
JE NE SAIS PAS TOUT. Prospectus publicitaire des « Cahiers de la quinzaine ». 1903-1904. — Centre Charles Péguy.

Prospectus rédigé par Péguy. — (1950, 78; 1958, 124; 1964, 69.)

230
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Décennale des Cahiers de la quinzaine. 1910. Prospectus publicitaire. — Centre Charles Péguy.

1. Maquette de la page de titre.

2. Note de Péguy au typographe. Manuscrit autographe.

« Faites-moi naturellement quelque chose de parfait et vite. C'est en réalité le commencement de l'édition de *Polyeucte* lui-même. Les vrais connaisseurs gardent la circulaire avec le livre ».

3. *Cahiers de la quinzaine. Décennale des Cahiers.*

Pour célébrer le dixième anniversaire des *Cahiers,* Péguy envisage une « édition commémorative » de *Polyeucte,* insiste sur l'importance des belles éditions et expose sa conception de la présentation du texte : « Pas un mot du livre, pas une virgule, qui ne soit de Corneille, du texte de Corneille; on n'attend pas de nous que nous soyons assez barbare pour aller alourdir, altérer un texte. » Le projet ne connaîtra pas de suite.

231
LIVRE « BROUILLARD » de l'administration des « Cahiers de la quinzaine ». 22 mai-26 novembre 1903. — Centre Charles Péguy.

André Bourgeois y note recettes, dépenses, adresses, visites. Péguy le relaie parfois dans cette tâche administrative. — (1964, 68.)

232
FACTURE DES ÉDITIONS DES CAHIERS adressée à C. Théodore Quoniam. Paris, 31 janvier 1912. — Centre Charles Péguy.

Facture de trente-cinq francs soixante centimes correspondant à l'abonnement à la treizième série des *Cahiers*.

233
LETTRE DE PÉGUY à Charles Lucas de Pesloüan. Saint-Clair, par Orsay, mardi 3 juillet 1900. — Centre Charles Péguy.

En toute franchise, Péguy expose à Charles Lucas de Pesloüan la situation financière des *Cahiers* à leur départ et fait intervenir ses charges familiales dans la situation d'ensemble. Lucas de Pesloüan appartient au groupe d'amis qui se sont réunis dans la « cour rose » de Sainte-Barbe. Il s'est orienté vers l'Ecole polytechnique et suit une carrière d'ingénieur. Il n'en demeure pas moins en relation étroite avec Péguy, dont les nombreuses lettres attestent la profonde et confiante amitié.

234
JOSEPH REINACH. Dessin à la plume de Léandre. — B.N., Est., N 2 Supp[t] 962 (1).

Appartenant à une famille riche et célèbre, Joseph Reinach (1856-1921) est un homme politique en vue lorsque Bernard-Lazare le sollicite en 1896 de participer au combat mené en faveur de l'innocence de Dreyfus. Il s'engage dans l'Affaire, au nom de l'honneur de la France et de ses institutions. La campagne qu'il mène notamment dans ses articles du *Siècle* lui coûte son siège de député aux élections de 1898. Il n'en joue pas moins un grand rôle dans la formation du gouvernement de Défense républicaine que constitue Waldeck-Rousseau en 1899. Esprit libéral et modéré, il apparaît comme un agent de concorde; dès son retour à la Chambre (1906), il proteste conte le système des « fiches » et mène campagne contre l'alcoolisme. Lorsque se précise la menace d'une guerre franco-allemande, il se range aux côtés de Briand, Poincaré et Barthou et peut être considéré comme le principal instigateur de la loi des trois ans.

235
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. S.l., mercredi 8 octobre 1902. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 165-166.

Parmi les premiers abonnés des *Cahiers,* l'homme politique Joseph Reinach est une figure marquante. Péguy rencontre auprès de lui un soutien efficace et lui adresse des lettres qui correspondent fort exactement aux tournants décisifs de l'existence matérielle des *Cahiers* et qui reflètent l'activité inlassable du « gérant » pour assurer la survie de son entreprise. Dans le seizième *Cahier* de la troisième série (24 mai 1902), Péguy lance un emprunt afin de

constituer un capital indispensable. Le 8 octobre, il adresse à Joseph Reinach « les reçus des trois parts » que ce dernier a souscrites.

236
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. Paris, mercredi 21 juin 1905. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 167-171.

Sur l'initiative d'Eddy Marix, Péguy songe à mettre les *Cahiers* en commandite : la situation financière est désastreuse; prêts et découverts grèvent lourdement la publication. A Joseph Reinach même, il manifeste une confiance dans l'avenir qui correspond assez mal à la réalité : « Je suis assuré que le budget des *Cahiers* se bouclera sinon l'année prochaine, au moins dans dix-huit mois ou deux ans; mais il faut que nous fassions le pont pendant ce temps; je pense avec vous que la meilleure solution serait que je restasse le seul maître des *Cahiers ;* mais cette solution ne peut fonctionner que si je trouve un commanditaire personnel qui me prête personnellement, sur la garantie, le gage constitué par le fonds des *Cahiers,* la somme qui me permettra de faire le pont. »

237
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. S.l., vendredi 12 octobre 1906. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 181-182.

« Il nous manque cent cinquante abonnements pour vivre, telle est la répercussion inévitable sur nous, et durable, de la récente grève des imprimeurs. » Péguy demande à Joseph Reinach « s'il ne serait pas possible de faire souscrire une partie de ces abonnements par le ministère de la guerre; il ne s'agit pas de demander un crédit nouveau; les cahiers *remplaceraient* avantageusement dans beaucoup de bibliothèques militaires des revues qui coûtent cher et où il n'y a rien ».

238
LETTRE DE PIERO JAHIER à Péguy. Florence, 28 septembre 1911. Enveloppe jointe. — Centre Charles Péguy.

Piero Jahier qui vient de fonder à Florence la *Libreria della « Voce »,* demande à Péguy de l'introduire auprès des éditeurs parisiens. Il a auparavant sollicité d'André Bourgeois un dépôt des *Cahiers de la quinzaine* (lettre du 13 janvier 1911). Il semble qu'il n'existe pas uniquement des relations d'affaires entre les *Cahiers* et *La Voce :* les deux entreprises se révèlent en effet assez proches dans leurs préoccupations; Romain Rolland et Georges Sorel établissent des relations entre la rue de la Sorbonne et les milieux intellectuels florentins. Un témoignage du poète Giuseppe Ungaretti recueilli lors de ses entretiens avec Jean Amrouche, confirme que le nom de Péguy n'est pas inconnu en Italie vers 1910 : « La première personne que j'ai rencontré à mon arrivée à Paris, c'est Péguy... J'avais une lettre pour lui de Prezzolini. »

FABRICATION DES CAHIERS

239
DEUX FACTURES adressées à Péguy par l'Imprimerie de Suresnes. Enveloppe jointe. 31 décembre 1900. — Centre Charles Péguy.

L'impression des *Cahiers de la quinzaine* se fait à l'Imprimerie de Suresnes où Péguy a fait

composer ses premiers ouvrages ainsi que les publications de la Librairie Bellais. L'imprimerie est dirigée par Ernest Payen qui assume cette tâche d'abord en société (Société de l'imprimerie de Suresnes Grenier, Payen, Husson), puis seul de 1904 à 1909, date à laquelle Julien Crémieu reprend l'affaire. Péguy se rend fréquemment à Suresnes et les corrections qu'il ajoute aux épreuves des *Cahiers* contiennent de fréquentes interpellations soit à Ernest Payen, soit au typographe Emile Daviot.

240
Cahiers de la quinzaine. Dixième cahier de la deuxième série. 20 mai 1900. Maquettes de pages d'annonces préparées par Péguy. — Centre Charles Péguy.

1. L'Ecole socialiste installée à l'Union Mouffetard, université populaire du cinquième arrondissement.
2. Le Mouvement socialiste.
3. Joseph Reinach. Histoire de l'affaire Dreyfus. Le Procès de 1894.

Péguy prépare la copie avec un soin scrupuleux : annonces, tables des matières, couvertures sont entièrement établies de sa main.

241
Cahiers de la quinzaine. Premier cahier de la huitième série. 7 octobre 1906. Petit index alphabétique sommaire préparé par Péguy. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

242
Cahiers de la quinzaine. Dixième cahier de la septième série. 25 janvier 1906. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Sous le titre *Cahiers de la quinzaine,* Péguy dialogue avec ses lecteurs : budget des *Cahiers,* problèmes pratiques, considérations de toutes sortes emplissent cette rubrique. « Je suis devenu, je suis un bon administrateur parce que j'ai notamment éliminé de ces Cahiers jusqu'au moindre soupçon de ces faveurs gouvernementales; un bon administrateur est un homme qui ne connaît point d'amis; un bon administrateur, un bon gérant, comme un bon ministre, est un être essentiellement désagréable qui défend les intérêts communs durables d'une institution contre la ruée infatigable des précaires intérêts particuliers. » Cette attitude provient d'une hiérarchie de catégories (personnel, impersonnel, etc.).

II. ARTICLES DE PÉGUY
DANS LES DEUX PREMIÈRES SÉRIES DES CAHIERS

Les premiers fascicules des Cahiers *reposent presque dans leur totalité sur Péguy lui-même. Dès le départ, il leur imprime un style intégralement personnel. Il s'agit en effet de constituer un public à la nouvelle série. Pour cela « je ne suis pas très partisan des spéculations immenses, des contemplations éternelles », déclare Péguy. « Je n'ai pas le temps. Je travaille par quinzaines. Je m'attache au présent... Il en vaut la peine... je travaille dans les misères du présent. » C'est par le présent, par le discontinu de la vie même, que Péguy tente d'attirer un lecteur à qui il offre d'autre part la documentation qui lui permettra de suivre l'actualité et de la mieux comprendre. Dès les premiers articles, un style journalistique s'impose : prédilection pour le dialogue, souplesse du discours, alternance de temps forts et d'abandon au gré d'une conversation que Péguy mène avec lui-même et avec l'abonné, ce qui n'exclut pas toute dialectique. La vocation d'écrivain de Péguy semble s'épanouir dans le reportage* (Le Triomphe de la République), *ou dans la controverse* (Réponse brève à Jaurès).

Ces procédés de composition ne sont nullement l'effet de l'improvisation : « Je ne sais pas ce que c'est qu'un style qui n'est pas travaillé, qui n'est pas voulu. » (Encore de la grippe.) *Ils répondent à une intention plus profonde ; Péguy ne perd pas de vue l'idéal de sa Cité harmonieuse, où tout art « sera libre », sans la contrainte d'aucun système : « L'humanité ne sera pas socialiste ainsi qu'elle fut chrétienne ou païenne, au sens où elle fut l'humanité antique et l'humanité moderne. Elle sera libre, même et surtout libre de nous. Libre par nos efforts, mais libre de notre histoire, libre de nos histoires, libre de nos contes, libre de l'histoire de nos efforts. C'est pour cela que le socialisme a dans l'histoire du monde une importance première. »* (Réponse brève à Jaurès.)

LETTRE DU PROVINCIAL

243
Lettre du provincial. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le *Cahier* initial du 5 janvier 1900 s'ouvre sur une *Lettre du provincial* dans laquelle Péguy explique ce que seront sa mission et son style de journalisme. La « gérance » des *Cahiers* ne se limite pas pour lui aux tâches d'administration et de fabrication; elle comprend également une participation importante à la rédaction. Le ton qu'adopte Péguy dans les premiers *Cahiers* diffère sensiblement de celui des ouvrages et articles précédents : il s'agit en effet de gagner un plus large public que le milieu intellectuel parisien. Péguy journaliste invente un style, varié, discursif, animé dans le reportage, nourri dans l'analyse; les pro-

cédés auxquels il recourt, lettres supposées, dialogues, sont à l'image de la communication directe qu'il entend établir avec ses lecteurs et lui permettent simultanément de suivre la progression dialectique de sa propre pensée. Sous le couvert d'une *Lettre* d'un ami provincial, Péguy situe le premier *Cahier* de la première série dans un climat bien déterminé. Il s'agit de poursuivre en toute indépendance le combat commencé au milieu des passions de l'affaire Dreyfus : « Nous ne sommes pas négligeables. Nous sommes les maçons de la cité prochaine, les tailleurs de pierre et les gâcheurs de mortier.. Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposés depuis plus de vingt mois, et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. » — (1964, 74.)

244
LA LIBERTÉ. Image populaire. Orléans, Letourmy. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. A 6611.

Péguy demeure « stupide » devant « la sérénité parfaite avec laquelle » le premier congrès national des organisations socialistes françaises (3-8 décembre 1899) « a, pour le service intérieur du Parti socialiste, supprimé la liberté de la presse ». Une seule proposition est « universelle et éternelle », celle qui a dominé le combat dreyfusiste : « Qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires. » *(Lettre du provincial.)*

LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE

245
LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le texte a paru dans le premier *Cahier* de la première série, 5 janvier 1900. Péguy décrit l'inauguration de la statue de Dalou, le Triomphe de la République, sur la place de la Nation, le 19 novembre 1899. Les organisations socialistes et les associations de travailleurs ont été admises à y participer. Pour sa part, Péguy défile derrière le drapeau rouge de *La Petite République* dont les « deux cartouches bleus » portent les inscriptions dorées : « Ni Dieu ni maître; Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. » « L'explosion de la fête... supérieure et même rebelle à tout calcul » se produit dans le climat de « défense républicaine » que veut instaurer le gouvernement Waldeck-Rousseau et que révèle l'attitude « des réserves d'agents massées sur les trottoirs, taches noires ponctuant la mobilité de la foule... Nous sommes si bien habitués nous-mêmes à ce que les hommes ainsi costumés nous sautent sur le dos quand nous poussons certaines acclamations, que nous demeurions stupides poussant ces acclamations qu'ils n'en fussent pas déclenchés. Eux qui doivent avoir, depuis le temps et par la fréquence, une autre habitude que nous, comme ils devaient s'étonner de ne pas se trouver automatiquement transportés sur nos épaules ! Mais ils ne bougeaient pas, droits, encapuchonnés d'obéissance passive. »

246
LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE. Documents iconographiques. — B.N., Est., Va. 295, t. 2.

1. Le Triomphe de la République. Photographies de Pierre Petit.
2. *Le Monde illustré,* 43[e] année, n° 2226, 25 novembre 1899, p. 428 : Paris. Inauguration du monument « le Triomphe de la République », place de la Nation.

Deux illustrations représentent les groupes libertaires et anarchistes expulsés de la manifestation. Incident assez minime au témoignage de Péguy : « Un jeune et fluet anarchiste... qui s'était fait une tête de la Renaissance italienne, essayait de se tailler un succès personnel en chantant des paroles extraordinairement abominables où le nom de Dieu revenait trop souvent pour une démonstration athée. Il prétendait que si l'on veut être heureux, « pends ton propriétaire. » Ces paroles menaçantes ne terrorisaient nullement les petites gens du trottoir et des fenêtres, en immense majorité locataires... Au coin quelqu'un me dit : « Ça a été violent ici au commencement, la police a enlevé un drapeau noir. » Cet incident a passé inaperçu dans le perpétuel mouvement du peuple. »

3. Le Triomphe de la République. Le sculpteur Dalou décoré par le président de la République.

247
L'INTERNATIONALE. Musique de Pierre Degeyter. Paroles de E. Pottier. Partition originale manuscrite. — Musée municipal d'art et d'histoire de Saint-Denis, inv. 17571-40.

La musique de *L'Internationale* a été composée par un ouvrier de Saint-Denis, Pierre-Adolphe Degeyter, à l'instigation de la section littéraire du Parti ouvrier français (1888). Chantée pour la première fois au Congrès des syndicats guesdistes de Troyes en 1895, *L'Internationale* ne devient l'hymne commun des socialistes français qu'à partir du Congrès de la Salle Japy (3 déc. 1899). Il n'est donc pas surprenant que Péguy l'entende pour la première fois à la manifestation du 19 novembre 1899. Comme beaucoup de socialistes parisiens, il ne connaît encore, en fait de chants révolutionnaires, que *La Carmagnole :* « Je ne connaissais que de nom l'immense et grave *Internationale.* A présent je la connais assez pour accompagner le refrain en ronronnant, comme tout le monde. Mais le ronron d'un peuple est redoutable... *L'Internationale* de Pottier est et demeure un des plus beaux hymnes révolutionnaires qu'un peuple ait jamais chanté. Groupons-nous autour de l'*Internationale.* » Non sans humour, Péguy remarque que « ceux qui savent les couplets de l'*Internationale* sont déjà des spécialistes. Ainsi quand on veut lancer l'*Internationale,* comme en général celui qui veut la lancer ne la sait pas, on commence toujours par chanter le refrain. Alors le spécialiste se réveille et commence le premier couplet ». *(Le Triomphe de la République.)*

248
LE PIC. Pour la République, revue politique mensuelle, n° 1, novembre 1899. In-16. — B.N., Impr., 8° Lc[2]. 5947.

Avant de partir à la manifestation du 19 novembre, Péguy a « bourré ses poches » d'exemplaires de cette petite brochure, « pour les distribuer comme on le doit ». En relisant au retour ce texte de propagande, qui dénonce l'interprétation tendencieuse donnée par *Le Petit journal* de l'affaire de Panama et des atrocités d'Arménie, la signification de la journée lui apparaît : « Quand je revis contre quelles sournoiseries, contre quelles sauvageries, contre quelles atrocités, contre quelles barbaries ce peuple révolutionnaire avait conduit dans Paris ce triomphe de la République, cette inoubliable manifestation me sembla toute saine et bonne, et les scrupules de détail que j'avais eus me semblèrent vains. » *(Le Triomphe de la République.)*

249
DE LA GRIPPE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié dans le quatrième *Cahier* de la première série, 20 février 1900. — Sous forme de dialogue avec son médecin, Péguy rappelle les blessures qu'ont été pour lui l'affaire de la Librairie Bellais et la rupture avec Lucien Herr, déclarant : « Je vous préviens que je marcherai contre vous et de toutes mes forces. » La grippe dont il est atteint l'amène à évoquer quelques « maladies sociales » : l'adoption par les socialistes de « tous les trucs du Parlement bourgeois », les « pires excès de la concurrence individuelle et collective » auxquels se livrent les mêmes socialistes, la déviation qui les incite à imaginer « que la Révolution sociale consistera sûrement à remplacer le patronat capitaliste par un certain patronat de fonctionnaires socialistes ». Autant de symptômes de « la décomposition du dreyfusisme en France ».

250
FIN DE LA GRIPPE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié dans le sixième *Cahier* de la première série, 20 mars 1900. — Aux yeux de Péguy, art littéraire, philosophie et politique sont indissociablement liés : « Ce sont là de grandes questions, et que ces simples consultations et conversations ne suffiront pas à délier : la passion de la vie et de la mort, de la maladie et de la santé, de la joie et de la douleur. Il y faudrait au moins des dialogues. — Ou un poème. Ou des poèmes. Ou un drame. » L'apport de l'écrivain appartient à ce « travail social modeste, lent, moléculaire, définitif » d'où peut naître la révolution sociale : « On ne peut se convertir sérieusement au socialisme sans que la philosophie et la vie et les sentiments les plus profonds soient rafraîchis, renouvelés, et, pour garder le mot, convertis. »

251
LE MONDE ILLUSTRÉ, 114e année, n° 2261, 28 juillet 1900, p. 60 : En famille. Caricature de H. Malatesta. — B.N., Impr., Fol. Lc^{2}. 2943.

Dès la première série des *Cahiers* apparaît le thème de la « maladie » du monde moderne : « L'Europe est malade, la France est malade... Le monde est malade. Les peuples et les nations qui paraissaient au moins libérales s'abandonnent aux ivrogneries de la gloire militaire, se saoûlent de conquêtes... La pourriture de l'Europe a débordé sur le monde. L'Afrique entière, française ou anglaise, est devenue un champ d'horreurs, de sadismes et d'exploitations criminelles. » Mais Péguy refuse « la grande mort collective qui clorait l'humanité » : « Préparons dans le présent la révolution de la santé pour l'humanité présente. » (*Encore de la grippe, Cahiers,* I-6, 20 mars 1900.)

252
PASCAL. Pensées, publiées dans leur texte authentique avec un commentaire suivi par Ernest Havet. Edition nouvelle. Paris, C. Delagrave, 1891. In-18. — B.N., Impr., D. 82861.

Au cours de la maladie qui sert de point de départ à *De la grippe,* Péguy a relu la *Prière pour le bon usage des maladies* dans l'édition Havet des *Pensées :* « J'admirai comme on le doit cette passion religieuse et, pour dire le mot, cette foi passionnément géométrique... si bien close et régulièrement consolée, enfin si utilement fidèle et si pratiquement confiante, si étrangère à nous. » Dans *Toujours de la grippe,* Péguy poursuit la confrontation avec *La Vie de Pascal*

par Gilberte Périer et définit l'opération qui constituera l'élément primordial de sa future méthode d'analyse littéraire : la lecture, c'est-à-dire une découverte perpétuellement renouvelée, « rafraichie », du texte. « J'avais pourtant lu... au temps que j'étais écolier, ce long texte imprimé fin, menu et dense... Mais la narration n'était pas entrée dans ma mémoire profonde... Cela n'est pas étonnant. Les concours et les examens que nous devons subir... toutes les compétitions scolaires où nous nous faisons les complices de la vieille concurrence donnent malgré nous à tout le travail que nous faisons pour les préparer non seulement un caractère superficiel, mais je ne sais quoi d'hostile et d'étranger, de pernicieux, de mauvais, de malin, de malsain... Tout au long de mes études je me suis réservé la plupart de mes auteurs pour quand je pourrai les lire sérieusement, d'homme à homme... Ferons-nous jamais quelque lecture qui soit définitive. » (*Toujours de la grippe, Cahiers,* I-7, 5 avril 1900.)

253
L'Internationale. Paroles et musique : Eugène Pottier, Degeyter. — Paris, Vve Napoléon Hayard, s.d. — B.N., Est., Qb.1, 1904-1914.

La notion de damnation semble constituer un obstacle fondamental entre Péguy et le christianisme. Le problème du mal qui pesait déjà sur la *Jeanne d'Arc* de 1897 sera à nouveau évoqué dans l'article *Toujours de la grippe* (5 avril 1900). A « cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous appelons la damnation », à une « éternité de mort vivante », Péguy oppose le « grand mouvement d'universalité » qui anime la morale kantienne et nourrit l'idéal collectiviste. Reprenant les paroles de *L'Internationale,* il refuse l'acceptation chrétienne d'une souffrance éternelle : « Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité. Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre : « Debout ! les damnés de la terre./ Debout / les forçats de la faim. » Tout à fait ainsi, et sans nous laisser conduire aux seuls mots, mais en nous modelant sur la réalité, nous sommes solidaires des damnés éternels. »

RÉPONSE BRÈVE A JAURÈS

254
Réponse brève a Jaurès. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article paru dans le onzième *Cahier* de la première série, 4 juillet 1900. — Sous la forme discursive d'un dialogue entre Péguy et son double, Pierre Baudouin, autour d'un discours de Jaurès sur l'art et le socialisme, Péguy analyse les fondements de son esthétique : « Nous avons une idée de l'art uniquement parce que nous sommes des hommes — et d'ailleurs nous préparons la révolution sociale afin que l'art apparaisse — libre — à la connaissance des hommes... La révolution sociale, au sens où nous l'entendons, nous donnera la libération de la conception que nous avons de l'art... Il ne peut pas plus y avoir un art socialiste qu'il ne peut y avoir une histoire socialiste. Soyons socialistes, et, si nous sommes historiens, faisons de l'histoire... si nous sommes artistes, faisons des œuvres d'art... La création d'art contemporaine se heurte aux servitudes bourgeoises. Comme socialistes, nous travaillons de toutes nos forces à l'affranchir de toutes les servitudes. La révolution sociale nous donnera la libération de l'art. »

POUR MA MAISON

255
POUR MA MAISON. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article paru dans le troisième *Cahier* de la deuxième série, 21 décembre 1900. — La fondation des *Cahiers* s'inscrit dans le « plan d'action » que s'est fixé Péguy quelques années auparavant en compagnie de quelques jeunes gens « venus au socialisme sincèrement et par une révolution intérieure »; elle représente l'aboutissement d'un de ces « apprentissages qui suivirent toutes les révolutions ». Pour Péguy, l'affaire de la Librairie Bellais symbolise « la désagrégation de la communauté » réunie pendant l'affaire Dreyfus : « Ayant communément exercé une action puissante pour la réalisation de la justice et pour la manifestation publique de la vérité, les uns continuèrent à chercher partout la réalisation de la justice et la manifestation de la vérité... mais la grande majorité ne pouvait renoncer à la tentation singulière d'exercer une influence énorme, intense, concentrée, condensée, un alcool d'influence... Tous, et parmi eux Jaurès, ils retombèrent ou ils tombèrent dans l'ancienne action politique. Ils y ont fait tomber le socialisme français. »

POUR MOI

256
POUR MOI. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article paru dans le cinquième *Cahier* de la deuxième série, 28 janvier 1901. — Avec une insistance presque obsessionnelle, Péguy revient une fois encore sur l'affaire de la Librairie Bellais, qui lui paraît significative de « l'envahissement » du socialisme révolutionnaire par la mentalité politique. Les premiers censeurs des *Cahiers* qui se sont déjà révélés, « ne sont pas moins contaminés de l'insincérité bourgeoise qu'ils ne sont contaminés de l'autorité bourgeoise. Tout cela se tient. L'autoritaire ment. »

257
LA VIE ILLUSTRÉE, nº 120, 1er février 1901, p. 296-297 : L'entrée des alliés au Palais impérial de Pé-King. — B.N., Impr., Fol. Z. 794.

Le 31 mars 1900, un détachement européen est arrivé à Pékin pour réprimer l'agitation xénophobe des « Boxers » qu'encourage l'impératrice Tseu-Hi. Un second corps international est envoyé pour délivrer les ambassadeurs assiégés dans leurs légations; Pékin, enlevée le 13 août, est livrée au pillage. « Je désobéirai si la justice et la vérité le veut. Je suis réserviste. Si demain matin je recevais ma feuille de route pour aller en Chine, sachant comme je le sais ce que les Internationaux sont allés faire en Chine, je refuserais le service militaire, je déserterais. Je suis réserviste. Si demain matin je recevais ma feuille de route pour aller à Calais, sachant comme je le sais ce que les bourgeois font à nos amis ouvriers, je refuserais le service militaire, je déserterais. Pourquoi dès lors veut-on que dans le civil je reçoive et j'accueille le mot d'ordre et le mot de ralliement ? » (*Pour moi, Cahiers,* II-5, 28 janvier 1901.)

258
STEINLEN. La Libératrice. Fusain, crayons de couleur et gouache. — Musée municipal d'art et d'histoire de Saint-Denis.

Esquisse de l'affiche pour le journal *Le Petit sou*. Ce quotidien a été lancé par Alfred Edwards, grand bourgeois devenu blanquiste pour des raisons assez suspectes et surtout par haine de son beau-frère, le premier ministre Waldeck-Rousseau. Dans les toutes premières années du siècle, alors que les diverses tendances socialistes tentent, non sans difficulté, d'aboutir à l'unité, *Le Petit sou* fait campagne contre la politique « waldeckiste » de *La Petite République* (Jaurès, Brousse, Gérault-Richard et Lefebvre). Péguy accable de sarcasmes « le plus crapuleux des bandits bourgeois, M. Edwards » qui « par la puissance de ses sales millions, et par son journal, *le petit sou,* fait la loi dans la moitié du parti socialiste... Il est lamentable que la plupart des allemanistes et des indépendants aient aussi longtemps mangé de son pain et bu de son champagne. » (*Cahiers,* II-10, 4 avril 1901.)

III. LES COLLABORATEURS DES CAHIERS

« Notre bon maître M. Andler » souhaitait aimablement à un collaborateur de Péguy : « J'espère que votre cahier sera remarqué dans le fatras des cahiers. » Et Péguy de relever : « Il disait évidemment ce mot de fatras *pour me faire un très grand plaisir », puisque « fatras, c'est en définitive le mot même de la liberté, c'est aussi le mot de la vie... Avec un fatras, avec un désordre vivant, il y a toujours de la ressource, et de l'espoir. Il n'y a plus aucun espoir avec un ordre mort. »*

Il ne pouvait être question ici d'établir un « catalogue analytique », fût-il sommaire, des Cahiers de la quinzaine. *Il a fallu choisir d'illustrer quelques thèmes, en s'en tenant aux classifications qu'avait établies Péguy lui-même dans l'organisation des séries : cahiers de documents, cahiers de courriers, cahiers de l'enseignement, cahiers de biographies, cahiers de lettres. Cet aperçu mène à une constatation : les* Cahiers *représentent fort exactement le* corpus *d'histoire contemporaine, constitué au fur et à mesure des événements, qu'entendait établir leur fondateur* (La Délation aux droits de l'homme, Cahiers, *VI-9, 29 janv. 1905*). *Bien que Péguy s'impose de respecter la liberté de son équipe, ils n'en correspondent pas moins à un choix significatif. Ils se situent au cœur de la vie de leur temps. Soit par leurs sujets : politique, actualité sociale, lutte contre l'injustice et l'oppression, culture. Soit par la personnalité de leurs auteurs.*

Leur orientation générale a pu s'infléchir, qu'elle subisse le contrecoup des événements extérieurs, que des facteurs personnels écartent certains auteurs, ou que Péguy lui-même intervienne pour en modifier la forme. Conçus au départ comme des cahiers de documentation politique, ils débordent assez rapidement ce cadre ; de même prennent-ils un ton de plus en plus personnel à mesure que Péguy, pour alléger un peu sa tâche, confie tel ou tel fascicule à un auteur unique. De cette évolution naissent toute leur richesse et cette ouverture que Péguy revendiquait : « Nos cahiers successifs ne se suivent point à la file comme les numéros assujettis des anciennes revues bourgeoises ; ils ne forment point de séries linéaires, serviles et apeurées ; ils ne tremblent point sous le gouvernement de commanditaires capitalistes... ils forment un grand et véritable peuple libre. » (Un Essai de monopole, Cahiers, *VI-4, 8 nov. 1904*.)

259
QUELQUES AUTEURS DES « CAHIERS DE LA QUINZAINE ». Photographies.

1. Georges Clemenceau. Photographie Nadar. Vers 1905. — B.N., Est., Na. 240. *Discours pour la liberté.* (*Cahiers,* V-5, 5 déc. 1903.)

2. Anatole France. Dessin de Félix Valotton. 1897. — B.N., Est., Na. 249, boîte 1. *L'Affaire Crainquebille.* (IV-1, oct. 1902.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

3. Daniel Halévy. Croquis de Don. — Centre Charles Péguy.

Histoire de quatre ans (1997-2001); *Almanach des Cahiers* (V-6, déc. 1903); *Un épisode* (IX-6, 15 déc. 1907); *Le Travail du Zarathoustra* (X-12, 26 avril 1909); *Apologie pour notre passé* (XI-10, 10 août 1910).

4. Romain Rolland en 1905. Cliché Jean Roubier. — B.N., Est. N² Suppᵗ. 1068.

Danton (II-6, février 1901); *Le 14 juillet, action populaire* (III-11, mars 1902); *Vie des hommes illustres, Beethoven* (IV-10, janv. 1903); *Le Temps viendra* (IV-4, mars 1903); *Le Théâtre du peuple* (V-4, nov. 1903); *Jean-Christophe* (V-9, V-10, VI-8, VIII-4, VIII-6, VIII-9, février 1904-6 janv. 1907); *Jean-Christophe à Paris* (IX-13 à 15, X-9 à 7, XI-7 et 8, XIII-5 et 6, XIV-2 et 3, 22 mars 1908-20 oct. 1912); *Vie des hommes illustres, Michel-Ange* (VII-18, 1er *juillet* 1906 et VIII-2, 21 oct. 1906).

5. Georges Sorel. Photographie Harlingue. — B.N., Est., N² Suppᵗ. 1077.

De l'Eglise et de l'Etat (II-13, oct. 1901); *Socialismes nationaux* (III-14, avril 1902); *Les Préoccupations métaphysiques des physiciens modernes* (VII-16, avril 1907).

LES CAHIERS ET LA VIE POLITIQUE

260

CAHIERS DE LA QUINZAINE. Premier cahier de la première série. 5 janvier 1900. Maquette établie par Péguy de l'article *L'Affaire Liebknecht*. — Centre Charles Péguy.

Certains *Cahiers,* soit intégralement soit partiellement, constituent de véritables dossiers consacrés à un thème de l'actualité politique. Péguy en établit la maquette avec soin, découpant et assemblant extraits de presse, documents divers ou lettres. Le premier *Cahier* de la première série contient une documentation copieuse sur un épisode du premier congrès socialiste national : un délégué a été expulsé pour avoir hué le nom de Liebknecht, l'un des dirigeants de la Social-Democratie allemande qui a désapprouvé toute intervention des socialistes français dans l'affaire Dreyfus. L'incident tient d'autant plus à cœur à Péguy que, pour une raison voisine, il a été récusé comme délégué du Groupe d'études sociales d'Orléans au même congrès. Ces premiers signes de la « décomposition du dreyfusisme » l'écartent de plus en plus des organisations socialistes constituées. Il publie néanmoins le compte rendu du Congrès socialiste international (II-16, 13 août 1901). Désormais les *Cahiers* retiennent essentiellement l'aspect théorique du socialisme : Hubert Lagardelle, *Les Intellectuels devant le socialisme* (II-4, 18 janv. 1901), Georges Sorel, *Quelques mots sur Proudhon* (II-13, 22 juin 1901), Jean Jaurès, *Etudes socialistes* (III-4, 5 déc. 1901), Georges Sorel, *Socialismes nationaux* (III-14, 22 avril 1902).

261

L'ASSIETTE AU BEURRE, 3 mai 1902. Pour garder l'assiette au beurre. Dessin de Kriska : Le Vote plural. — B.N., Est., Tf. 465.

On ne saurait assimiler l'esprit libertaire de *L'Assiette au beurre,* périodique satirique et anarchisant, à l'inspiration des *Cahiers de la quinzaine*. Il nous est cependant apparu que les dessinateurs de la première illustraient un certain nombre d'événements que commentaient les auteurs des seconds; les uns et les autres se rejoignent dans des préoccupations analogues : critique des tricheries de la vie politique, dénonciation des injustices et oppressions les plus criantes.

Aux yeux de Péguy, les élections de 1902, qui provoquent par ailleurs une polémique

sur le système électoral, sont significatives sur un point essentiel : elles ne peuvent « masquer le danger antisémite et nationaliste » et ne sont qu'un « nouveau pas dans la voie de l'amnistie et dans la décomposition du dreyfusisme en France ». A cette occasion, Péguy envisage de consacrer deux *Cahiers,* l'un à la théorie des élections, l'autre à une socio-géographie électorale de Paris : « Les arrondissements du centre se sont peu à peu vidés de leur contenu populaire... La population qui élisait Louis Blanc, qui élut Goblet, s'est peu à peu excentrée; aujourd'hui elle a débordé les boulevards intérieurs; elle emplira demain la banlieue, la Seine et la Seine-et-Oise... L'agent le plus considérable du changement électoral est constitué par les voies et moyens de communication... Il est singulier que de jeunes marxistes, séduits par des haines et par des affections politiques, oublient à ce point le soubassement économique ». (*Les Elections, Cahiers,* III-16, 24 mai 1902). Les cahiers prévus ne parurent pas, mais on peut rattacher à la même intention l'étude de Jean Deck et de G. von Wendt sur *La Représentation proportionnelle et la récente loi électorale du grand-duché de Finlande* (*Cahiers,* IX-5, 1er déc. 1907).

262
STEINLEN. L'Arrestation du curé. Encre et aquarelle. — Musée municipal d'art et d'histoire de Saint-Denis.

Le ministère Combes (1902-1905) consacre une bonne part de son activité à lutter contre le « péril clérical » : application des textes réglementaires aux écoles congréganistes (oct. 1902), rupture du Concordat (27 mai 1904), loi sur les congrégations (7 juillet 1904). Sous le ministère Rouvier (1905-1906), le vote de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat marque la victoire du « bloc républicain » (3 juillet 1905). Les inventaires de biens ecclésiastiques prévus par la loi donnent lieu à de vives réactions de l'opinion et à des manifestations tumultueuses. Si Péguy n'éprouve « pas de la joie de ce que les gendarmes embarquaient les sœurs en troisième » (*De Jean Coste,* 4 nov. 1902), s'il réprouve le système de délation que révèle l'affaire des « fiches », et s'il reproche à la Ligue des droits de l'homme de ne pas défendre les « simples libertés » *(La Délation aux droits de l'homme),* il voit en revanche dans la loi de séparation « un effort sincère de libération mutuelle » *(Notre patrie).* Plusieurs auteurs apportent aux *Cahiers* des témoignages d'orientation diverse sur les problèmes posés par la politique radicale. Georges Sorel, le premier, aborde la question : *De l'Eglise et de l'Etat* (III-3, 26 oct. 1901). A la contribution d'Edouard Berth, qui est alors rallié à la tendance anarchiste (*La Politique anticléricale et le socialisme,* IV-11, 3 février 1903), succède le discours au Sénat de Georges Clemenceau (*Discours pour la liberté,* V-5, 8 déc. 1903). Péguy lui-même assemble des *Textes formant dossier, La Délation aux droits de l'homme* (VI-9, 29 janv. 1905). La contribution la plus importante est fournie par le protestant Raoul Allier : *L'Enseignement primaire des indigènes à Madagascar* (VI-4, nov. 1904), *La Séparation des églises et de l'Etat* (VI-14, avril 1905), *La Séparation au Sénat* (VII-4, 5 nov. 1905).

263
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Neuvième cahier de la sixième série. Textes formant dossier. La Délation aux droits de l'homme. 24 janvier 1905. Lettres autographes publiées dans le cahier. — Centre Charles Péguy.

Le cahier présente un exemple caractéristique de ces « cahiers de documentation » que Péguy s'est proposé de publier régulièrement : il réunit des témoignages sur le système de délation qu'instaurent les enquêtes menées sur les opinions confessionnelles des fonctionnaires.

264
L'ASSIETTE AU BEURRE. 1904 et 1906. — B.N., Est., Tf. 465.

1. No 176, 13 août 1904. *Rupture du Concordat.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

2. N° 191, 26 novembre 1904. *Les Cabots sauveteurs.* Dessins de Radiguet : « Joseph Reinach », « Jaurès ».

3. N° 261, 31 mars 1906. *Les Inventaires.* Dessin de Poulbot : « Si encore c'était de l'eau bénite ».

265
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. S.l., vendredi 6 février 1914. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 204-211.

Dans le troisième *Cahier* de la quinzième série, 14 décembre 1913, a été publiée l'étude de Joseph Reinach sur *La Loi militaire, fixité des effectifs,* témoignage en faveur de la loi des trois ans. Joseph Reinach s'est inquiété : un certain nombre d'exemplaires ne sont pas parvenus à leurs destinataires. Non sans humour, Péguy répond qu'« il ne peut pas y avoir de fuite aux *Cahiers* » puisqu'il a fait tout le travail d'expédition lui-même : « J'ai notamment pointé moi-même sur vos listes et porté moi-même les exemplaires au bureau de poste de Danton aux dates que je vous ai données dans mes précédentes lettres. » On ne saurait incriminer davantage le service des postes : « Les facteurs ont été parfois turbulents, mais ils sont généralement très honnêtes. » En revanche, « une expérience de vingt ans acquise avec les libraires... me permet d'affirmer qu'ils n'ont que deux sources de recrutement pour les livres et revues qu'ils revendent. Premièrement les secrétaires des grands personnages... Deuxièmement les grands personnages eux-mêmes ».

CAHIERS POUR LA LIBERTÉ DES PEUPLES

266
L'ASSIETTE AU BEURRE. 1901-1902. — B.N., Est., Tf. 465.

1. N° 4, 1901. *La France, le Cosaque et l'étudiant.* Dessin de Hermann Paul : « La France. — C'est le Grand qui est mon ami. »

2. N° 26, 28 septembre 1901. *Les Camps de concentration du Transvaal.* Dessin de Jean Veber : « Les prisonnier boërs ont été réunis en de grands enclos... »

3. N° 65, 28 juin 1902. *L'Assiette au beurre britannique.* « Cecil Rhodes, monument funéraire élevé par la collecte Boër. »

4. N° 72, 16 août 1902. *L'Assiette au beurre turque.* Dessins de Michael : « L'Autonomie de l'Arménie »; « Massacres d'Arméniens. »

Pour Péguy, les guerres illégitimes, les massacres et la misère représentent le « mal universel dont la responsabilité incombe à chacun : « Jamais le monde n'a marché aussi mal qu'aujourd'hui. Les massacres d'Arménie et la digestion de la Finlande, les sadismes africains et les sadismes chinois, la condamnation de Rennes et l'alcoolisme français, la guerre de Madagascar et la guerre du Transvaal, tant de guerres et tant d'épouvantes où le socialisme universel n'a rien tenté d'efficace ni d'effectif, sont faits pour donner quelque humilité à la génération que nous sommes, au socialisme que nous sommes ». (*Pour moi, Cahiers,* II-5, 28 janv. 1901.) Il récapitule lui-même dans *L'Argent suite* les *Cahiers* consacrés à défendre la liberté des peuples. Chacun d'eux a généralement été composé à la demande de *la Ligue des droits de l'homme :* Jean Deck, *Pour la Finlande* (III-2, 16 août 1902), Pierre Quillard, *Pour l'Arménie* (III-19, 24 juin 1902), Bernard-Lazare, *Les Juifs en Roumanie*

(III-8, 13 févr. 1902), Henri Dagan, *Les Massacres de Kichineff* (IV-1, 13 octobre 1903), Elie Eberlin et Georges Delahache (Georges Aaron), *Juifs russes* (IV-6, 11 déc. 1904), Edmond Bernus, *Polonais et Prussiens* (VIII-10, 12 et 14, janv.-mars 1907), D. Morel et Pierre Mille, *Le Congo léopoldien* (VII-6, 21 nov. 1905), F. Challaye, *Le Congo français* (VII-12, 20 février 1906), Pierre Mille et F. Challaye, *Les Deux Congo* (VII-16, 20 février 1901). Le *Cahier* prévu en 1913 sur « les nègres des possessions portugaises » n'a pas paru.

267
LETTRE DE BERNARD-LAZARE à Péguy. S.l., 20 juin 1902. — Centre Charles Péguy.

La vague d'antisémitisme qu'a soulevée en France l'affaire Dreyfus rend sans nul doute certains membres de la communauté juive française plus sensibles aux persécutions dont les Juifs sont l'objet en Europe centrale et orientale. Aux *Cahiers de la quinzaine*, Bernard-Lazare porte « tout le poids de son peuple », d'un « cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde... partout où le Juif est persécuté ». *(Notre jeunesse.)* A la suite de la publication de *L'Oppression des Juifs dans l'Europe orientale, Les Juifs en Roumanie* (III-8, 13 février 1902), Bernard-Lazare a reçu une lettre de Roumanie lui demandant combien coûteraient cent cinquante exemplaires du cahier. — (1958, 336.)

268
PIERRE MILLE. Préface à Félicien Challaye. Le Congo français. Premier état. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le texte n'a pas paru dans le cahier auquel il était destiné (F. Challaye, *Le Congo français, Cahiers,* VII-12, 25 févr. 1906). Pierre Mille, qui vient de publier *Le Congo léopoldien* (*Cahiers,* VII-6, 26 nov. 1905) utilisera les éléments de cette préface dans le seizième *Cahier* de la septième série, 17 avril 1906 : *Les Deux Congo devant la Belgique et devant la France,* publié conjointement avec Félicien Challaye. Ce dernier a fait partie de la mission Savorgnan de Brazza : « Il a révélé l'horrible situation d'une colonie livrée à la rapacité de quelques intérêts particuliers, pour la plupart étrangers. »

269
L'ASSIETTE AU BEURRE, nº 148, 30 janvier 1904. La Question d'Alsace-Lorraine. Dessins de Steinlen, Vogel, Kupka, etc. — B.N., Est., Tf. 465.

L'Alsace-Lorraine figure parmi les minorités opprimées dont les *Cahiers* défendent la cause. Elle fait l'objet de deux *Cahiers* de Georges Delahache (Georges Aaron) : *La Carte au liseré vert* (XI-4, 3 déc. 1909) et *L'Exode* (XV-6, 22 février 1914).

LES CAHIERS ET LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

270
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Seizième cahier de la cinquième série. Le Congrès de Dresde. Edition Gaston Raphaël. 24 mai 1904. Epreuves. — Centre Charles Péguy.

Gaston Raphaël, « traducteur juré de nos cahiers pour l'allemand », est l'auteur de la version française du *Protocole* du Congrès de la Social-Democratie, tenu à Dresde en septembre 1903. Péguy explique dans un avant-propos la raison de cette publication : « Un matin nous

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

lisons dans les journaux que les élections législatives allemandes ont donné trois millions de socialistes et des centaines de mille *(sic)* ; le lendemain matin nous lisons... qu'il ne s'est rien passé en Allemagne... Pour toute conversation, et avant même d'engager la conversation, il faut savoir en quel idiome on parle... et avant toute numération il faut savoir en quelles unités on compte. »

271
LETTRE DE FÉLICIEN CHALLAYE à Péguy. Evreux, 13 octobre 1902. — Centre Charles Péguy.

Grâce à une bourse de voyage de l'Université de Paris, Félicien Challaye, camarade de Péguy à l'Ecole normale, a séjourné de 1899 à 1901 en Extrême-Orient. Les *Cahiers* ont accueilli ses « courriers » et publié la critique de la colonisation française qu'ils contiennent et qui lui valent certaines mises au point, comme en témoigne la lettre adressée à Péguy. L'assertion que « les chrétiens d'Extrême-Orient sont la lie de la population » a provoqué une protestation du pasteur Raoul Allier. Les « courriers » de Challaye et d'autres auteurs représentent une rubrique des *Cahiers* particulièrement ouverte aux problèmes coloniaux et internationaux. Péguy attache une grande importance au témoignage direct qu'apportent Lionel Landry (André Dally), *Courrier de Chine* (II-5 et 14, 28 janv. et 6 juillet 1901), les *Cahiers de courriers* réunissant des reportages divers (III-17, 3 juin 1902 : F. Challaye, *Impressions sur la vie japonaise,* E. Bernus, *La Russie vue de la Vistule,* J. Deck, *Courrier de Finlande ;* IV-13, 24 février 1903 : F. Challaye, *Impressions sur Java,* F. Dagen, *Courrier d'Algérie ;* V-7, 5 janv. 1904 : Henri Michel, *Note sur la Hollande,* H. Lebeau, Jérôme et Jean Tharaud, *Moines de l'Athos*); Maurice Kahn, *Courriers de Macédoine* (IV-22, 25 août 1903). (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 131, juin 1967, 17.)

272
L'ASSIETTE AU BEURRE. 1903-1904. — B.N., Est., Tf. 465.

1. N° 140, 5 décembre 1903. Le Maroc. Dessin de Van Dongen.
2. N° 92, décembre 1904. Assez. Dessin de Bernard Naudin : « Ceux qui en reviennent... » [de la guerre russo-japonaise.]
3. N° 201, février 1905. Le Tsar rouge. Couverture de Galanis. Dessins d'Ostoya.

L'implantation de la France au Maroc à la suite du premier rapprochement franco-britannique (mai-juillet 1903) va provoquer sans tarder la riposte allemande. A l'autre extrémité du globe, la guerre russo-japonaise cause le premier ébranlement de l'empire tzariste (février 1904-septembre 1905). Les *Cahiers* reflètent la marche des événements internationaux : attitude des socialistes allemands (*Le Congrès de Dresde,* V-16, 24 mai 1904), troubles de l'Empire russe (Tolstoï, *L'Eglise et l'Etat, les événements actuels en Russie,* VI-13, 21 mars 1905; Etienne Avenard, *Le 22 janvier nouveau style,* VII-5, 14 nov. 1905); menaces de guerre franco-allemande (Charles Richet, *La Paix et la guerre,* 3 oct. 1905; Georges Picquart, *De la situation faite à la défense militaire de la France,* VII-13, 11 mars 1906; Gaston Raphaël, *Der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit,* IX-8, 12 janv. 1908).

CAHIERS DE L'ENSEIGNEMENT

273
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Deuxième cahier de la sixième série. 11 octobre 1904. Annonce rédigée par Péguy. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

« Nous avons publié dans nos cinq premières séries : Méthodes de l'enseignement, Enseigne-

ment populaire, Théâtre du peuple, Universités populaires, Enseignement primaire. » La place importante qu'occupe l'enseignement dans les *Cahiers* et qui motive cette annonce tient à deux facteurs. Péguy d'un part tient pour primordiaux les problèmes d'éducation et leur signification sociale (« Les crises de l'enseignement... sont des crises de vie partielles, éminentes, qui annoncent et accusent des crises de la vie générale »). D'autre part, le personnel universitaire, professeurs et instituteurs, fournit aux *Cahiers* une proportion estimable de leurs abonnés. Ainsi s'explique l'abondance des articles ou monographies consacrées à l'enseignement : *Les Petits teigneux* (I-10, 20 mai 1900), *Mémoires et dossiers pour les libertés de l'enseignement en France* (II-15, 23 juillet 1901), Charles Guieysse, *Les Universités populaires et le mouvement ouvrier,* précédé de Péguy, *Vraiment vrai* (III-2, 17 oct. 1901), Péguy, *Lettre à M. Charles Guieysse* (III-5, 19 déc. 1901), *Les Universités populaires* (III-10 et 20, 27 févr. et 22 juillet 1902), Romain Rolland, *Le Théâtre du peuple* (V-4, 24 nov. 1903), *Congrès des universités populaires* (V-20, 13 sept. 1904), Alexis Bertrand, *L'Egalité devant l'instruction,* précédé de Péguy, *Pour la rentrée* (VI-2, 11 oct. 1904), Raoul Allier, *L'Enseignement primaire des indigènes à Madagascar,* précédé de Péguy, *Un essai de monopole* (VI-4, 8 nov. 1904), Ferdinand Lot, *De la situation de l'enseignement supérieur en France* (VII-9 et 11, 2 janv. et 6 février 1906), Théodore Naudy, *Depuis 1880, l'enseignement primaire en France* (XIV-7, 2 mars 1913)

« *CAHIERS DE LETTRES* »

274
Jérome et Jean Tharaud. La Lumière. Manuscrit autographe. Indications typographiques autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Le texte figure parmi les publications antérieures aux *Cahiers.* Il a été repris dans les septième, huitième et neuvième *Cahiers* de la première série (5 et 20 avril, 5 mai 1900). Plusieurs œuvres des frères Tharaud ont paru dans les *Cahiers : Dingley, l'illustre écrivain* (III-13, 12 avril 1902); *La Légende de la Vierge* (IV-7, déc. 1902); *Les Hobereaux* (V-19, juillet 1904); *Contes de la Vierge* (VI-7, 22 déc. 1904); *Les Frères ennemis* (VII-10, 28 janv. 1906); *Bar Cochebas, notre honneur* (VIII-7, 3 févr. 1907).

275
Tolstoi et Gorki à Iasnaia Poliana. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Péguy fit tirer trois cents exemplaires de cette photographie et les mit en vente aux *Cahiers,* à l'occasion de la publication d'une *Lettre inédite adressée à M. Romain Rolland* par Tolstoï (*Cahiers,* III-9, 25 févr. 1902).

276
Lettre d'Émile Chenin (Émile Moselly) à Péguy. Paris, jeudi [23 avril 1903]. Photocopie. — Centre Charles Péguy.

Emile Moselly est professeur à Orléans lorsqu'il propose à Péguy, en 1901, de lui confier son premier roman, *L'Aube fraternelle.* L'œuvre paraît dans le deuxième *Cahier* de la quatrième série, 23 octobre 1902. Une amitié simple et cordiale s'ensuit. Le 23 avril 1903, Moselly soumet à Péguy *Jean des Brebis,* nouvelle qui lui a été inspirée par l'article de Péguy sur les bouilleurs de cru : « Ça me paraît large et simple... c'est tout à fait le ton des Cahiers. » (Péguy et E. Moselly, *Correspondance,* éd. H. Saffrey, 33.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

277
Israël Zangwill. Chad Gadya. Traduit de l'anglais par Mathilde Salomon. Manuscrit autographe de la traductrice. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le troisième *Cahier* de la sixième série, 23 octobre 1904. Péguy explique dans son introduction, *Zangwill*, comment Mathilde Salomon, directrice du Collège Sévigné lui a apporté le manuscrit : « Le nom de l'auteur n'est point connu du public français; il m'était totalement inconnu »; la suite de l'essai dérive bien loin de l'auteur de la nouvelle publiée et les lecteurs des *Cahiers* devront attendre le cinquième cahier de la onzième série (19 décembre 1909) pour trouver dans l'étude d'André Spire une présentation de Zangwill.

278
André Spire. Et vous riez. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le huitième *Cahier* de la septième série, 31 décembre 1905, avec un avant-propos de Péguy, *Louis de Gonzague*. — L'affaire Dreyfus a contribué à diriger l'intérêt du conseiller d'État André Spire vers le nationalisme juif et vers les questions sociales : il se fait détacher à l'Office du travail, puis au ministère du Travail. La lecture du premier *Cahier de la quinzaine* l'incite à se faire introduire auprès de Péguy par le jeune Jules Isaac. Ses recherches poétiques et les travaux de phonétique qu'il poursuit dans le laboratoire de l'abbé Rousselot contribuent sans nul doute à faire renaître en Péguy l'intérêt pour la poésie que l'engagement politique et journalistique avait quelque peu estompé. Après la mort de Bernard-Lazare (1er septembre 1903), André Spire demeure aux *Cahiers* l'un des représentants les plus éminents de la culture juive française de laquelle participent également Eddy Marix (*La Tragédie de Tristan et Iseut,* VI-15, 23 août 1905) et Edmond Fleg (*Ecoute Israël,* XV-1, 26 oct. 1913).

279
Lettre de Romain Rolland à Péguy. S.l. [février 1904.] — Centre Charles Péguy.

La longue collaboration de Romain Rolland aux *Cahiers* a donné naissance à une abondante correspondance où se traduit une amitié sincère, troublée parfois de quelques nuages. Romain Rolland apparaît aussi soucieux de la présentation de ses œuvres que Péguy lui-même. Ainsi insiste-t-il dans une lettre de février 1904 sur la place à donner à une citation latine qui doit figurer à la fin de *L'Aube* et qui « doit constamment... avec une clarté invincible... faire sentir Dieu vivant, l'éternité vivante, qui est en nous. » (Péguy et R. Rolland, *Pour l'honneur de l'esprit, correspondance,* éd. A. Martin, 99-100.)

280
Cahiers de la quinzaine. Sixième cahier de la huitième série. Romain Rolland. Jean-Christophe. IV. La Révolte. 2. 16 décembre 1906. Epreuves. Notes et indications typographiques de R. Rolland et de Péguy. — Centre Charles Péguy.

281
Lettre d'André Suarès à Péguy. S.l., 24 avril 1907. — Centre Charles Péguy.

Péguy a connu André Suarès en mai 1904, par l'intermédiaire de Romain Rolland. Ils correspondent pour mettre au point la publication de la *Tragédie d'Elektre et d'Oreste* (VI-11, 26 févr. 1905). Une longue collaboration s'ensuivra : *Le Portrait d'Ibsen* (X-5, 13 déc. 1908), *Visite à Pascal* (XI-1, 10 oct. 1909), *Tolstoï vivant* (XII-7, 19 février 1911); *Dostoïevski* (XIII-8, 10 déc. 1911), *De Napoléon* (XIV-1, 28 juillet 1912), *François Villon* (XV-5, 25 janv. 1914). Une lettre d'André Suarès d'avril 1907 demeure assez significative de la nature de

leur relation : Suarès s'y révèle partagé entre une certaine réserve que lui inspire l'abord de Péguy, soit par correspondance (« On m'a persuadé que vous ne savez pas répondre »), soit dans la Boutique des *Cahiers* (« Je sais que vous n'y êtes jamais seul »), et un élan de confiance (« Il eût été bon pour vous et pour moi que nous causions un peu, et droit, ensemble »). Aussi souhaite-t-il l'avoir pour hôte afin d'abolir les barrières de la timidité : « Quand on rompt la miche, la plus noble fraction de l'âme s'accomplit aussi, l'intelligence se partage. » — (Péguy et A. Suarès, *Correspondance,* éd. A. Saffrey, 34-35.)

282
Cahiers de la quinzaine. Huitième cahier de la treizième série. André Suarès. Dostoïevski. 10 décembre 1911. Copie préparée par André Suarès. Indications typographiques de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Copie préparée d'après les textes parus dans *La Grande revue.*

283
Julien Benda. Dialogue d'Eleuthère. Manuscrit autographe. Indications typographiques de Péguy. Reliure de G. Cretté. — Centre Charles Péguy.

Le *Dialogue d'Eleuthère* paraît dans le cinquième *Cahier* de la douzième série, 15 janvier 1911. Julien Benda collabore aux *Cahiers* depuis l'année précédente : *Mon premier testament* (XII-3, 4 déc. 1910). Suivront ensuite *L'Ordination* (XIV-4, 17 nov. 1912) et *Une philosophie pathétique* (XV-2, 23 nov. 1913). — (1958, 120.)

284
L'Assiette au beurre, nº 299, 22 décembre 1906. Le Fils de l'homme. Dessin de Galanis : « Et l'enfant grandit, bien qu'en ce temps là les enfants des pauvres mourussent par milliers ». — B.N., Est., Tf. 465.

Misère, dur labeur, vie quotidienne des humbles figurent parmi les thèmes de prédilection de toute une littérature réaliste ou populiste qui trouve abri aux *Cahiers de la quinzaine : Jean Coste ou l'instituteur de village* d'Antonin Lavergne (*Cahiers,* II-12, juin 1901), *La Grève* de Jean Hugues (III-6, déc. 1901), *L'Aube fraternelle, Jean des Brebis ou le livre de la misère, Les Retours, Le Rouet d'ivoire* d'Emile Moselly (IV-2, nov. 1902, V-15, mai 1904, VII-19, 29 juillet 1906, IX-4, 17 nov. 1907), *Yves Madec, professeur de collège* de Brenn (VI-10, 12 février 1905), *Dix contes écrits dans le Nord* et *La Peine des hommes* de Pierre Hamp (X-2, 3, 4, 1er, 15 et 29 nov. 1908), *L'Homme en proie aux enfants* d'Albert Thierry (XI-3, 7 nov. 1909).

CAHIERS DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

285
Cahiers de la quinzaine. Dixième cahier de la quatrième série. Romain Rolland. Vies des hommes illustres. Beethoven, janvier 1903. Epreuves pour bon à tirer. — Centre Charles Péguy.

Le *Beethoven* de Romain Rolland inaugure une série de biographies et de monographies. Suivront : *Edgar Quinet* (par Henry Michel, Daniel Halévy et Gabriel Trarieux) (IV-21, 21 juillet 1903), *La Vie d'Evariste Galois* par Paul Dupuy (V-2, 27 oct. 1903), *Maximilien*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

Robespierre par Karl Brunnemann (V-8, janv. 1904), *Joseph Bédier* par Gaston Paris (V-14, 14 avril 1904), *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau* par Robert Dreyfus (VI-16, 16 mai 1905), *La Vie de Michel-Ange* par Romain Rolland (VII-13, 3 mars 1906 et VIII-2, 21 oct. 1906), *Swift* par Henriette Cordelet (VIII-13, 3 mars 1907), *Vies des hommes obscurs, Alexandre Weill* par Robert Dreyfus (IX-9, 26 janvier 1908). On peut rattacher à cette série les études d'André Suarès sur Ibsen, Pascal, Tolstoï, Dostoïevski, Napoléon et François Villon. Aux yeux de Péguy, les biographies apportent les éléments essentiels à la compréhension d'un homme et d'une époque, puisqu'elles fournissent les « points de renseignement » évoqués dans *Clio*. Les « Cahiers Milliet » (Paul Milliet, *Une famille de républicains fouriéristes, les Milliet*, XI-13 et 14, XII-2, 4, 6, 8 et 10, XIII-1 à 3, 7 et 9, 7 août 1910 - 24 décembre 1911) se situent entre les cahiers de biographie et les cahiers consacrés à l'histoire contemporaine : Gaston Raphaël, *Le Rhin allemand* (IV-19, 26 mai 1903), Robert Dreyfus, *Quarante-huit, essais d'histoire contemporaine* (IX-2, 20 oct. 1907), Louis Ménard, *Prologue d'une révolution* (V-18, 28 juin 1904) et enfin les *Cahiers rouges* de Maxime Vuillaume.

286
Cahiers de la quinzaine. Dix-huitième cahier de la septième série. Romain Rolland. Vies des hommes illustres. La Vie de Michel-Ange. I. La Lutte. 1er juillet 1906. Epreuves pour bon à tirer. Indications typographiques et corrections autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Indication de Péguy au typographe en tête des épreuves : « Bien respecter l'orthographe des citations italiennes qui sont du florentin du seizième siècle et non de l'italien officiel moderne. »

287
Cahiers de la quinzaine. Huitième cahier de la dixième série. Maxime Vuillaume. Mes cahiers rouges. V. Par la ville révoltée. 31 janvier 1909. Table des matières établie par Péguy. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

« Celui-là est de la pure lignée de nos anciens chroniqueurs », constate Clio, muse de l'histoire, au sujet de Maxime Vuillaume, ancien communard et ami de Péguy. « Tout pan de mur, tout pavé lui est texte et matière à remémoration. » *(Clio.)* Tant pour leur forme que pour leur objet, Péguy attache une importance exemplaire aux souvenirs de la Commune que rapporte Vuillaume. Les *Cahiers rouges* ne représentent pas moins de dix *Cahiers de la quinzaine* (IX-10 à 12, X-7, 8, 11, XI-9, XIII-11, XIV-11, XV-9, 9 févr. 1908-14 juin 1914).

IV. « JE NE PUIS OUBLIER QUE JE SUIS PHILOSOPHE »

« Je ne puis oublier que je suis philosophe », rappelle Péguy en 1908 dans A nos amis, à nos abonnés. *Ce sentiment ne lui est pas nouveau, puisqu'il apparaît dès les premières séries : le commentaire de Pascal et la métaphysique du mal que contiennent les articles sur la grippe dans la première série, en témoignent ; parmi les doubles avec lesquels il se plaît à dialoguer figure Pierre Baudouin, le poète philosophe, à qui Pierre Deloire, l'historien, donne la réplique. Dès la troisième série, Péguy rejette ces masques et prend à son compte les propos que l'un comme l'autre auraient pu tenir.*

Ce n'est pas fortuitement que Péguy reproduit dans les Cahiers *la conclusion de l'*Introduction à la métaphysique de Bergson *dont il suit les conférences (IV-12, 17 févr. 1903). L'influence bergsonienne apparaît dans le rejet des systèmes : système d'enseignement* (Vraiment vrai), *système politique* (De la raison) : *« Bien loin que le socialisme repose officiellement sur un système d'art ou de science ou de philosophie... le socialisme est ce qui laissera l'humanité libérée libre enfin de travailler, d'étudier, de penser librement. »* De la raison *dénonce les « automatismes » et cherche à établir « l'indépendance, la pleine liberté de la raison » ; c'est dans cette optique que Péguy entend poursuivre l'étude des phénomènes sociaux, matière « particulièrement complexe, mouvante, libre, difficile ».*

Il ne s'agit nullement de dissocier les prises de position politiques de cette attitude philosophique, mais au contraire d'assurer leur interpénétration : méditation sur la misère, De Jean Coste *en fournit le plus vigoureux exemple. Quelques mois plus tard, l'exercice de style accompli dans* La Chanson du roi Dagobert, *satire en vers du parlementarisme, s'achève, pour sa partie non publiée, par une plongée en prose dans le domaine de la mémoire. Mais la pression des événements extérieurs se fait de plus en plus impérative : la guerre russo-japonaise fait peser une menace presque apocalyptique sur l'humanité et ébranle la confiance dans l'avenir et dans la science sur laquelle est construit le monde moderne :* Zangwill *annonce les grandes* Situations, *en faisant intervenir la dimension historique dans l'observation du présent. Dès 1902, Péguy a « renoncé l'optimisme de Jaurès »* (Elections, *III-16) comme il avait « renoncé » la foi de son enfance. A la fin de 1904, il est « conduit au seuil du plus grand débat de toute la pensée moderne », celui d'écrire l'histoire.*

288
LETTRE DE BERGSON à Péguy. Paris, 23 novembre 1904. — Centre Charles Péguy.

A la demande de Péguy qui souhaite la faire paraître dans les *Cahiers,* Bergson lui envoie l'annonce de ses cours. Non seulement Péguy demeure profondément empreint de l'enseignement de Bergson qu'il a reçu à l'École normale, mais encore continue-t-il à suivre,

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

chaque vendredi, les cours du maître. Au fur et à mesure qu'avancent les séries des *Cahiers*, les articles de Péguy se chargent d'un contenu philosophique où se trahit l'influence bergsonienne. (*Amitié Charles Péguy, Feuillets*, 155, janv. 1970, 20.)

289
HENRI BERGSON. Photographie Dornac pour l'album « Nos contemporains chez eux ». — B.N., Est., Na. 102.

290
CASSE-COU. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié dans le septième *Cahier* de la deuxième série, 2 mars 1901. — Dans *La Petite République* du 8 janvier 1901, Jaurès, à propos de *La Philosophie de Vaillant*, reconnaît au passage « les trésors de talent et de sincérité passionnée que Péguy dépense à sa thèse dans les *Cahiers de la quinzaine* » ; il n'en exprime pas moins quelque réticence à l'égard de son « anarchisme moraliste ». Il s'agit en effet pour le socialisme français d'établir un programme d'action en vue d'une unification future. Le Parti socialiste français ne se constitue qu'en mars 1902, mais dès l'année précédente Jaurès en a défini les objectifs, des réformes politiques et sociales assez modérées. A l'opposé, le Parti socialiste de France (Guesde et Vaillant) vise à une organisation politique et économique du prolétariat international, excluant toute participation à un gouvernement qui ne soit pas collectiviste.

Péguy reproche à Jaurès de minimiser par démagogie « les dissentiments qui partagent le socialisme français » : « Pourquoi nier... que l'appétit furieux de puissance autoritaire a douloureusement rendu malade le socialisme français ? » Du domaine politique, il transpose le problème sur le terrain philosophique. La pensée humaine ne peut unifier le monde : « Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et que les événements libres sont variés... A mesure que la révolution sociale affranchira l'humanité des servitudes économiques, les hommes éclateront en variétés inattendues. » Erronée la notion que la pensée humaine suive « un mouvement linéaire » dans un « progrès continue ». Erronée l'illusion que la science soit révolutionnaire : « Dès que l'on passe à l'action, dès que l'on quitte la connaissance pure, on fait de l'art, de la philosophie ou de l'action. C'est-à-dire que l'on remet en cause, et que l'on est révolutionnaire. »

291
VRAIMENT VRAI. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié en introduction au deuxième *Cahier* de la troisième série, 17 octobre 1901, Charles Guieysse, *Les Universités populaires et le mouvement ouvrier*. — Le sujet de ce texte consacré à l'enseignement annonce celui de *La Thèse* entreprise en 1906 : « Il y a l'enfance et l'adolescence, où l'on est élève; et il y a l'âge adulte, où l'on est homme, savant ou philosophe. Il y a, pour passer du premier âge au deuxième, une révolution mentale aussi, crise intellectuelle et morale, conversion, changement de regard... Si les Facultés et l'Ecole normale réussissent assez souvent à donner de bons résultats, à former des esprits libres, c'est que la plupart des professeurs... réagissent tant qu'ils peuvent contre l'institution, réduisent tant qu'ils peuvent le bachotage, introduisent tant qu'ils peuvent le véritable travail de lettres, de sciences, de philosophie. »

DE LA RAISON

292
DE LA RAISON. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié dans le quatrième *Cahier* de la troisième série, 5 décembre 1901, Jean Jaurès,

Etudes socialistes. — « La raison ne procède pas par la voie de l'autorité » que celle-ci soit gouvernementale, militaire, religieuse, parlementaire, démagogique, manuelle. La cité harmonieuse « dont nous préparons la naissance et la vie » ignore la division et la spécialisation du travail, afin que « la relation de l'intellectuel au manuel, au lieu de s'établir péniblement d'un individu à l'autre « s'établisse » librement au cœur du même homme. » L'idéal d'une « humanité libérée » est incomparable avec tout système rigide : « Attacher au socialisme un système... c'est littéralement commettre un abus de confiance envers l'humanité. »

« Ne fondons pas, ne laissons pas fonder une religion de la raison. Nous avons renoncé une religion qui nous commandait de faire maigre le vendredi-saint; ne fondons pas une religion qui nous forcerait à faire gras ce même jour... Nous ne défendons pas la raison contre les autres manifestations de la vie... Nous ne défendons pas la raison contre les passions, contre les instincts, contre les sentiments comme tels, mais contre les démences, contre les insanités. »

293
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Quatrième cahier de la troisième série. Jean Jaurès. Études socialistes. [Précédé de : Péguy. De la raison.] 5 décembre 1901. — B.N., Impr., 8° Z. 15709 (III, 4).

Dans le second cahier de la même série, Péguy affirme sa position à l'égard de Jaurès; il entend, en vertu d'un réel attachement, le défendre contre lui-même et contre les « nuées de flagorneurs » qui l'environnent : « Je suis un des plus grands ennemis — loyaux — de Jaurès. Même je suis son plus grand ennemi, s'il est vrai qu'il n'y a pas de socialiste en France qui ait comme lui l'amour de l'unité mystique, et s'il est vrai qu'il n'y a pas de véritable anarchiste qui ait plus que moi la passion de la liberté... Je suis l'adversaire le plus résolu de son ministérialisme et d'un certain parlementarisme. » Or Jaurès vient d'être attaqué par Urbain Gohier : « Qu'il me soit donc permis de renouveler formellement à Jaurès l'assurance de mon ancienne amitié. Elle vaut ce qu'elle vaut. Elle n'est pas l'amitié d'un puissant de ce monde. Elle est rugueuse. Mais elle est gardée contre certaines amnésies. » Il nous faut sans doute relier à cette déclaration de fidélité envers l'homme de Carmaux et de l'affaire Dreyfus la publication des *Etudes socialistes* dans les *Cahiers*.

294
JEAN JAURÈS. Introduction aux « Etudes socialistes. » Manuscrit autographe. [Décembre 1901.] — Centre Charles Péguy.

« Vous félicitant une fois de plus quelles que soient nos divergences à bien des questions ou à raison de ces divergences mêmes d'être en communication directe de pensée avec les libres esprits que votre initiative et votre critique toujours en éveil ont groupés autour des *Cahiers de la quinzaine.* »

295
JAURÈS. Au plus sage. Manuscrit autographe. S.d. [Juillet 1904.] — Musée municipal d'art et d'histoire de Saint-Denis, n.a. 3896.

Texte paru dans *L'Humanité* du 27 juillet 1904 : « Nous avons le droit de dire à ceux qui se refuseraient à notre solution : quelle est la vôtre ? » L'accent impérieux des articles de Jaurès touche Péguy d'autant plus au vif que la fondation de *L'Humanité* (18 avril 1904) a pratiquement sanctionné la divergence de leurs routes : Jaurès n'a pas demandé à Péguy sa collaboration. Ce dernier exprime dès lors la crainte « de ce que sera, sous le gouvernement de M. Jaurès, l'exercice et l'administration de la liberté ». Evoquant la « satrapie » qu'est actuellement Madagascar, il compare cet état avec la situation que créerait le prix du pou-

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

voir par Jaurès : « Le gouvernement de ce Madagascar... nous représente assez bien ce que sera le gouvernement de cette France quand le gouvernement nous aura tous courbés; il fera bon vivre dans la satrapie Jaurès. » (*Un essai de monopole, Cahiers,* VI-4, 8 nov. 1904.)

296
JEAN VEBER. Jaurès à la tribune en 1903. Huile sur toile. — Musée Carnavalet.

DE JEAN COSTE

297
DE JEAN COSTE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Article publié dans le troisième *Cahier* de la quatrième série, 4 novembre 1902, sur le roman d'Antonin Lavergne, *Jean Coste ou l'instituteur du village* (*Cahiers,* II, 12, juin 1901). — Péguy reprend l'un des thèmes abordés dans *Toujours de la grippe,* le problème du mal et de la misère : « On confond presque toujours la misère avec la pauvreté... elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite; et cette limite est justement celle qui départage l'économie au regard de la morale... La misère est en économie comme est l'enfer en théologie... L'enfer est l'éternelle certitude de la mort éternelle; mais la misère est pour la plus grande part la totale certitude de la mort humaine, la totale pénétration de ce qui reste de la vie par la mort... La damnation a une suprême importance pour les catholiques. La misère sociale a une suprême importance pour nous. »

298
L'ASSIETTE AU BEURRE. N° 116, 20 juin 1903. Les Instituteurs, par Lucien Emery. — B.N., Est., Tf. 465.

Instituteur de village, accablé de misère, le héros du roman d'Antonin Lavergne ne peut être uniquement soutenu par « l'idée qu'il devait avoir de la grandeur de sa mission ». Sa revendication est modeste : « Il demande du pain; il demande la liberté; non pas comme une faveur, mais comme son droit. » La politique du gouvernement radical ne risque-t-elle pas de le faire basculer dans une autre servitude ? « Il demandait son pain et sa liberté... on lui répond en lui proposant de l'autorité, en lui imposant d'exercer une autorité... Des symptômes inquiétants nous forcent à nous demander si beaucoup d'instituteurs trouveront en eux-mêmes le courage de résister à la tentation... on leur offre d'entrer dans le système du gouvernement... les instituteurs subissent, aujourd'hui, la tentation à laquelle tant de socialistes révolutionnaires n'ont pas résisté. Au fond, c'est toujours la tentation ministérielle. » (*De Jean Coste,* 4 nov. 1902.)

299
L'ASSIETTE AU BEURRE. N° 145, 9 janvier 1904. L'Assiette au beurre des pauvres. Dessins de Higgins. Texte de Jehan Rictus. — B.N., Est., Tf., 465.

« Ceux qui font du moralisme en chambre, c'est-à-dire, à proprement parler, les cuistres de moralité, peuvent s'imaginer que la misère fait un exercice de vertu; c'est la pesanteur et c'est la force inévitable de la misère qu'elle rend les misérables irrémédiablement faibles et qu'ainsi elle empêche invinciblement les misérables de s'évader de leurs misères mêmes. Dans la réalité la misère avarie les vertus, qui sont filles de force et filles de beauté. » (*De Jean Coste,* 4 novembre 1905.)

300
Lettre de Léon Bloy à Péguy. Paris, 7 janvier 1906. — Centre Charles Péguy.

De Jean Coste a ému Léon Bloy, « vieux captif de la misère. »

LA CHANSON DU ROI DAGOBERT

301
La chanson du roi Dagobert. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Poème paru partiellement dans le quinzième *Cahier* de la quatrième série, 24 mars 1903. — Publiée dans un *Cahier* « pour le premier avril, » *La Chanson du roi Dagobert* déconcerte à première vue. Dédié par Péguy « à la mémoire de ma grand-mère, paysanne, qui ne savait pas lire, et qui première m'enseigna le langage français », le poème se présente comme un mélange bouffon, pastiche de poésie populaire, allusions d'actualité, références littéraires. Répond-il, plus profondément, au besoin de s'exprimer sous une forme renouvelée ? ou à une tentative de retrouver le jaillissement des sources populaires et enfantines ? Constitue-t-il un exercice technique de versification ? Il apparaît que certaines sonorités, rimes ou images seront reprises, ainsi que le personnage même de Dagobert, dans les *Quatrains* composés en 1911 et 1912.

302
Liste de rimes en - er pour « La Chanson du roi Dagobert. » Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Péguy joue de la rime avec virtuosité. Il en établit des listes pour faciliter la composition de la *Chanson* (plus tard il utilisera le *Dictionnaire* de Martinon).

ZANGWILL

303
Zangwill. Manuscrit autographe. — B.N., Mss., n.a.f. 14126.

Reliure de maroquin citron et noir de René Kieffer. — Texte publié dans le troisième *Cahier* de la sixième série, 30 octobre 1904, pour présenter la nouvelle d'Israël Zangwill, *Chad Gadya ! Zangwill* peut être considéré comme la première des *Situations* par lesquelles Péguy poursuit à la fois une méditation angoissée sur le « monde moderne » et une recherche philosophique sur « la manière d'écrire l'histoire ». Il trouve chez Taine et Renan les sources de la pensée moderne, l'illusion du scientisme et la confiance crédule dans le progrès, « incroyable naïveté savante, orgueil enfantin des doctes et des avertis ». Or « l'histoire n'est rien si elle n'est pas l'histoire de quelque événement... l'histoire en général n'est rien si elle n'est pas l'histoire du monde et de l'humanité... Quand l'histoire du passé n'est pas près de s'achever, tant s'en faut, comment l'histoire du futur serait-elle près de se clore ? » Cette simple constatation anéantit l'illusion qui fait croire à Renan que « l'humanité moderne est la dernière humanité, que l'on n'a jamais rien fait de mieux, dans le genre, que l'on ne fera jamais rien de mieux... que l'homme et que la nature a dit son dernier mot. »

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

304
Cahiers de la quinzaine. Troisième cahier de la sixième série. Israël Zangwill. Chad Gadya. Traduit de l'anglais par Mathilde Salomon. [Précédé de : Charles Péguy. Zangwill.] 25 octobre 1904. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire personnel du critique Paul Souday qui a annoté le texte au crayon, formulant des appréciations souvent sévères. — (1950, 116; 1958, 149; 1964, 84.)

305
L'Illustration, 63e année, 1905. [La guerre russo-japonaise.] — B.N., Impr., Fol.Lc2.1549.

1. No 3235, 25 février 1905, p. 127 : Le siège de Port-Arthur.
2. No 3254, 8 juillet 1905, p. 21 : La retraite de l'armée russe abandonnant Moukden en flammes au matin du 10 mars.

La Russie lancée en Asie dans une vaste politique d'expansion s'y heurte au Japon en 1904. Les opérations militaires désastreuses de 1904-1905 mettent en évidence les faiblesses du gouvernement de Nicolas II; la défaite provoque une première tentative de révolution. La guerre russo-japonaise ébranle la foi de Péguy en l'histoire future de l'homme et en l'avènement possible d'une Cité harmonieuse : « De la réalité nous avons reçu trop de rudes avertissements; au moment même où j'écris, l'humanité, qui se croyait civilisée, au moins quelque peu, est jetée en proie à l'une des guerres les plus énormes, et les plus écrasantes, qu'elle ait jamais peut-être soutenues. » (*Zangwill,* 30 oct. 1904.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

CHAPITRE IV

L'APPROFONDISSEMENT

1905-1909

« *Une vie qui s'approfondit devient toujours plus, essentiellement, vie.*
Un être qui s'approfondit devient toujours plus, essentiellement, être. Soi-même. »

CH. PÉGUY, « Un poète l'a dit », octobre 1907.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

I. « UNE VOIX DE MÉMOIRE ENGLOUTIE » (1905)

« Les difficultés métaphysiques les plus graves, les contrariétés métaphysiques élémentaires sont engagées dans ces problèmes qui ne paraissent d'abord constitués que par des problèmes de méthode historique. » Ainsi Péguy définit-il, en janvier 1905, les implications philosophiques de la gérance des Cahiers. *L'« effrayante responsabilité » de choisir parmi les « événements de la réalité » entraîne obligatoirement « d'approfondir un peu les problèmes du travail et de l'action ; et généralement les problèmes de la vie et de l'existence ».* (La Délation aux droits de l'homme, *20 janvier 1905*.) *Dans cette perspective, il se propose de montrer une « histoire du dreyfusisme, qui déborderait de partout une histoire de l'affaire Dreyfus », et il commence à caricaturer l'« esprit de système ». Mais de toutes parts, les événements internationaux vont imposer une dimension infiniment plus large à sa démarche.*

Pour les historiens de notre époque, l'année 1905 apparaît comme la charnière d'une mutation qui met fin à quelques dizaines d'années d'une relative euphorie. Les écrits de Péguy corroborent cette constatation. Le « coup de Tanger » et le renvoi de Delcassé font basculer l'intérêt des affaires intérieures françaises aux problèmes de politique internationale (« Ce fut un saisissement.. ce fut un sursaut ») ; et font ressurgir la prééminence d'une catégorie : la guerre (Notre patrie). *Simultanément les événements de Russie appellent l'attention sur la théorie de la révolution et sur l'avenir des « peuples de culture et de liberté »* (Courrier de Russie, Les Suppliants parallèles, Par ce demi-clair matin). *La « menace d'une invasion allemande » révèle l'interaction de la mémoire individuelle et de la mémoire collective, « comme une contagion de vie intérieure, de connaissance intérieure, de reconnaissance, presque de réminiscence platonicienne, de certitude antérieure... cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi ».* (Notre patrie.) *Ce n'est pas seulement avec les souvenirs de la guerre de 1870 encore proche que s'exerce cette communication mystérieuse, mais aussi avec les poètes du passé : Sophocle dans* Les Suppliants parallèles, *Victor Hugo dans* Notre patrie.

306
L'ESPRIT DE SYSTÈME. Manuscrit autographe. [1905.] — Centre Charles Péguy.

Pour la première fois, au cours de l'été 1905, Péguy utilise les vacances pour travailler à une œuvre personnelle, *L'Esprit de système*. Il en abandonnera la rédaction pour des œuvres plus directement concernées par l'actualité. L'œuvre ne sera publiée qu'en 1953. Le texte peut être considéré comme une transition entre *Zangwill* et les *Situations*. Péguy y caricature les systèmes politiques ou universitaires qui ne proposent qu'une « réalité tronquée ».

307
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Troisième cahier de la septième série. Charles Péguy. Notre patrie. 22 octobre 1905. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (VII, 5).

« Le premier ébranlement », inscrira Péguy en tête d'un exemplaire de *Notre patrie* qu'il dédicace à un ami. La soudaine menace de guerre franco-allemande réveille en lui « comme familière et connue, cette résonance profonde, cette voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi. »

308
L'ILLUSTRATION, 63e année, n° 3240, 1er avril 1905, p. 197 : La visite sensationnelle de Guillaume II à Tanger. — B.N., Impr., Fol. Lc^{2}. 1549.

Le 31 mars 1905, le débarquement spectaculaire de l'empereur Guillaume II à Tanger riposte à l'Entente cordiale qu'ont nouée la France et l'Angleterre le 8 avril 1904 ainsi qu'à la politique d'implantation que mène la France au Maroc en vertu de cet accord. Première étape d'une tension internationale qui aboutira au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Jaurès ne prédisait-il pas dès 1904 que l'affaire marocaine constituait un engrenage fatal à la paix internationale ? Le ministre des Affaires étrangères, Delcassé, propose de refuser la conférence internationale que veut imposer le gouvernement allemand pour régler la question marocaine (6 juin). Cette résistance énergique lui vaut d'être désavoué par le président du conseil, Rouvier, sensible à la pression des milieux économiques et financiers et de l'agent allemand Henckel de Donnersmarck : Delcassé démissionne le 12 juin.

309
LA VIE ILLUSTRÉE, 8e année, 1905, n° 339, 14 avril 1905, p. 17 : Le conflit franco-allemand. Guillaume II à Tanger. — B.N., Impr., Fol. Z. 794.

310
L'ILLUSTRATION, 63e année, n° 3249, 3 juin 1905, p. 356 et supplément : Le roi Alphonse XIII à Paris. — B.N., Impr., Fol. Lc^{2}. 1549.

1. Instantanés des deux premières journées (30 et 31 mai.)

Mêlé aux badauds parisiens, Péguy voit passer le cortège du roi d'Espagne en visite officielle à Paris : « Comment ne pas imiter ce peuple, dont nous sommes, que nous sommes... commençons donc par nous mêler aux amusements de notre peuple... regardons passer le peuple qui regarde passer le roi; nous-mêmes regardons passer le roi; voici le cortège; brouhaha, rumeurs, et presque immédiatement l'impression que tout le cortège a ceci de commun, qu'il marche d'un même trot allongé, parfaitement cadencé, comme un très grand jouet mécanique; des voitures qu'on devine... au cœur du cortège, on ne voit plus rien : c'est le roi, et le président de la République. » *(Notre patrie.)*

2. Un attentat contre le roi d'Espagne dans la nuit du 31 mai au 1er juin.

« Il y a je ne sais quoi de simplement féroce dans l'immuabilité des programmes officiels; un soir la mort, qui n'était pas prévue, paraissant elle-même s'inscrit au programme... On eut immédiatement l'impression que cette intervention brusque avait rompu tout un enchantement, que c'était lui, l'attentat, qui était réel, et que c'étaient les fêtes qui étaient imaginaires. » L'attentat est en effet prémonitoire d'événements plus graves : le renvoi de Delcassé (12 juin) fait apparaître « en l'espace d'un matin... que la France était sous le coup d'une invasion allemande imminente ». (*Notre patrie,* 17 octobre 1905.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

311
L'Illustration, 63e année, no 3267, 7 octobre 1905, p. 25 : Aux grandes manœuvres allemandes. — B.N., Impr., Fol. Lc2. 1549.

Les grandes manœuvres allemandes de 1905 impressionnent vivement l'opinion. Dans leur déploiement de puissance militaire, elles soulignent l'imminence du danger qu'a fait apparaître la visite de Guillaume II à Tanger. Il vient à Péguy le sentiment d'un choix obligatoire : « Il faut être pour ou contre la guerre, pour ou contre les militaires ». Sa position ne va d'ailleurs pas sans nuances. Il condamne « l'hypocrisie pacifiste populaire » consistant à « s'amuser de l'armée, insulter, injurier l'armée », quitte à « rêver de guerre » au même moment. Mais il est « particulièrement heureux » de présenter « la thèse du pacifisme pur,... du pacifisme intégral », soutenue par Charles Richet dans le *Cahier* précédent. (*Notre patrie,* 17 octobre 1905.)

312
Par ce demi-clair matin. Manuscrit autographe. [Novembre 1905.] — Centre Charles Péguy.

Le texte qui commence par les mots *Par ce demi-clair matin* est resté inédit jusqu'en 1952. Il constitue une suite à *Notre patrie* et d'après certaines références, il a été écrit cinq mois après juin 1905. En tête du manuscrit, une indication (« avec le Porché / avant le Mille ») laisse supposer que Péguy comptait le publier dans les *Cahiers*. Le cahier de Pierre Mille, *Congo léopoldien,* parut en fait le 26 novembre, avant *Les Suppliants* de François Porché (17 décembre) auxquels Péguy adjoint ses *Suppliants parallèles*. Le manuscrit est écrit sur le papier lissé jaune paille semi-transparent que Péguy a acheté en grande quantité pour la rédaction de sa *Thèse*. Plusieurs passages ont été coupés et recollés.

313
Aux victimes. (Texte d'Anatole France et de Gabriel Séailles. Illustration par Fantin-Latour et Pierre Fritel.) S.l.n.d. [1904-1905.] In-8o. — B.N., Est., Yb3. 2751 (6).

Brochure de propagande en faveur des victimes de la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Péguy connaît l'un des illustrateurs, Pierre Fritel; il lui a consacré plusieurs pages de la *Deuxième élégie XXX*. La tournure dramatique que prend la politique internationale en 1905 place « les peuples de culture et de liberté » devant leurs responsabilités. Aux yeux de Péguy, la tension européenne ne doit que rendre plus attentif à toutes les injustices, et à leurs victimes, « à ces misérables populations coloniales, à ces misérables populations extrême-orientales... » (*Par ce demi-clair matin,* nov. 1905.)

314
Le Monde illustré, 49e année, no 2493, 7 janvier 1905, p. 4-5 : La guerre russo-japonaise. — B.N., Impr., Fol. Lc2. 2943.

La guerre russo-japonaise appartient aux événements qui mènent Péguy à une réflexion quasi-apocalyptique sur l'avenir du monde et de la liberté. « Les peuples de culture et de liberté, les nations libérales, ou libertaires, enfin les peuples de quelque culture et de liberté... France, Angleterre, Italie (du Nord), quelques fragments de l'Amérique, des fragments de la Belgique, de la Suisse, — occupent sur la carte du monde une étroite bande, quelques parcelles... une mince pellicule, fragile, toujours agitée, toujours vacillante et toujours menacée. » (*Par ce demi-clair matin,* nov. 1905.)

315
La Vie illustrée, nº 331, 17 février 1905, p. 321 : La situation en Russie. Dans les centres d'agitation. — B.N., Impr., Fol. Z. 794.

Présentation de quelques minorités de l'Empire russe : ouvriers lithuaniens et des provinces baltiques; petits-russes de l'Ukraine; Géorgiens; Arméniens; Juifs blessés à Kichineff en 1903. En 1905, la responsabilité des nations libérales apparaît à Péguy comme étroitement engagée non seulement devant les tensions européennes, mais devant l'injustice universelle. Ce sentiment contribue à l'éloigner définitivement de l'« optimisme » de Jaurès : « Nous sommes les héritiers, et les administrateurs comptables et responsables d'un domaine incessamment menacé... Le mot que l'on prête à Jaurès : *Rien ne fait de mal,* ne constitue pas seulement l'assertion la plus fausse qu'un orateur ait jamais avancée... mais elle est la plus dangereuse aussi pour le salut de l'humanité... Rien ne fait de mal... à ces misérables populations coloniales, à ces misérables populations extrême-orientales... à ces trois cent mille Arméniens massacrés... à tous ces misérables Russes, à tous ces misérables ouvriers, à tous ces misérables paysans, à tous ces misérables Juifs, à tous ces misérables Polonais. » (*Par ce demi-clair matin,* nov. 1905.)

316
Les suppliants parallèles. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié en introduction au septième *Cahier* de la septième série, 12 décembre 1905 (François Porché, *Les Suppliants*). — « C'est le propre du poète... que de saisir d'un mot... toute la réalité d'un événement, la réalité profondément essentielle d'une histoire, d'un mouvement, d'un geste individuel ou collectif ». De cette perception vécue de la réalité historique, en l'occurrence la Révolution russe en 1905, naissent les parallèles entre la pétition des ouvriers russes au tzar et la supplication dans *Œdipe roi,* entre supplication et révolution, entre monde grec et monde moderne.

317
L'Illustration, 63e année, nº 3231, 28 janvier 1905, p. 49 : La journée du 22 janvier à Saint-Pétersbourg. — B.N., Impr., Fol. Lc². 1549.

« Je ne puis nommer mouvement révolutionnaire un mouvement qui ne marche au contraire qu'autant qu'il reçoit des excitations de la réaction ennemie. Un mouvement révolutionnaire est un mouvement qui prend en soi son point d'appui, qui part de soi-même et rejaillit de soi, qui attaque toujours, qui altère délibérément, qui change. La réalité. Au contraire il est évident que les Russes ne se révoltent, ne marchent, ne chantent ... que dans la mesure où c'est la réaction elle-même et la conservation qui les y contraint. » (*Les Suppliants parallèles,* 12 décembre 1905.) Péguy établit une distinction fondamentale entre la Révolution française et la Révolution russe de 1905 : « Les troupes elles-mêmes, les foules, sont un peuple de suppliants et non point un peuple révolutionnaire. Leur déclaration n'est point comme la nôtre une *déclaration des droits*... leur véritable déclaration... c'est la déclaration de la misère et de la supplication de tout un peuple. » (*Les Suppliants parallèles,* 12 décembre 1905.)

318
La révolution en Russie. Coupures de presse signées Le Globe-Trotter. 1905. — B.N., Est., Qb. 1, 1904-1914.

« Quand on demeure à Paris, 8, rue de la Sorbonne, et que l'on est protégé par toute l'épaisseur des vieilles libertés françaises, je plains celui qui, assistant de loin à d'aussi

graves événements... se mettrait à jacasser. Quand toute une partie de l'humanité, une partie considérable, s'avance douloureusement dans les voies de la mort et de la liberté... et quand nous, peuples libres, peuples libéraux, peuples de liberté, France, Angleterre, Italie, Amérique même, tenus sous la brutalité de la menace militaire allemande, nous sommes contraints et maintenus dans l'impossibilité de rien faire, absolument rien, de ce qu'eussent fait nos pères antérieurs, il y a au moins une pudeur qui interdit le commentaire. » (*Courrier de Russie, Cahiers,* VII-5, 19 nov. 1905.)

319
GUSTAVE HERVÉ. Carte postale de la série « Les Hommes du jour ». 1908. — B.N., Est., Portraits non classés.

Dans *Les Suppliants parallèles,* Péguy qualifie de « traître » Gustave Hervé qui vient de se signaler par une violente campagne antimilitariste.

320
LOUIS DE GONZAGUE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié en introduction au huitième Cahier de la septième série, 31 décembre 1905. (André Spire, *Et vous riez*). « Nous sommes des modernes, issus de quatre disciplines, hébraïque, hellénique, chrétienne, et française ». Ce quadruple héritage implique « ce courage qui ne consiste ni à ignorer ni à mépriser... mais à savoir très exactement... à n'avoir point peur et à continuer très exactement... Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche; mais il dépend de nous d'y faire face. »

II. LES SITUATIONS (1906-1907)

« Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche ; mais il dépend de nous d'y faire face. Mais pour y faire face nous n'avons ni à nous tendre, ni à nous altérer... nous n'avons ni à rompre ni à altérer nos métiers », décide Péguy à la fin de 1905 (Louis de Gonzague). *C'est nourri et enrichi de la révélation, de « l'ébranlement » de 1905 que Péguy reprend l'examen critique du monde moderne qu'il a entrepris dans* Zangwill. *Pour s'y mieux consacrer, il allège quelque peu le poids des* Cahiers *et renonce à constituer de nouveaux cahiers de dossiers dont la préparation nécessite un labeur considérable.*

Au cours de la rédaction des Situations *en 1906 et 1907, s'accomplit en Péguy tout un « approfondissement », au cheminement secret, trahi par des indices. La première* Situation *en acquiert une valeur presque autobiographique : « L'homme qui veut demeurer fidèle à la vérité doit se faire incessamment infidèle à toutes les incessantes, successives, infatigables renaissantes erreurs. Et l'homme qui veut demeurer fidèle à la justice doit se faire incessamment infidèle aux injustices inépuisablement triomphantes ». Ou encore cet aveu : « La solitude passerait encore... Mais par l'isolement même... le monde moderne fait ici jouer sa deuxième sanction, celle à laquelle nul ne résiste... : l'isolement économique, le boycottage intellectuel, c'est-à-dire l'indigence la plus vulgaire, la misère et la faim. »*

Les Situations *mettent en accusation le « monde moderne » et plus précisément le « parti intellectuel » qui lui impose les fondements méthodologiques de tout un système de croyance : scientisme, religion du progrès, historicisme sociologique. L'exploration de cette philosophie de la culture conduit Péguy à constater « que le moderne, et particulièrement... l'histoire moderne... pour effectuer, pour mener à bien, pour obtenir sa connaissance du monde, ne demande pas moins que ce postulat : qu'il aurait reçu les attributs de Dieu. »* (Un poète l'a dit.)

321
De la situation faite a l'histoire et a la sociologie dans les temps modernes.
Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Les quatre *Situations* qui font suite au *Zangwill* de 1904 révèlent un tournant tout nouveau dans la pensée de Péguy. L'orientation philosophique donne naissance à un style de plus en plus personnel. Une note au typographe inscrite sur le premier feuillet du manuscrit souligne ce tournant : « Suivre ponctuellement la copie, quand même la syntaxe et la ponctuation paraîtraient nouvelles. » — (1958, 156.)

IBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

322
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Troisième cahier de la huitième série. Charles Péguy. De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes. 4 novembre 1906. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (VIII, 3).

(1950, 121; 1958, 155; 1964, 85.)

323
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Cinquième cahier de la huitième série. Charles Péguy. De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne. 2 décembre 1906. — B.N., Impr., Rés. 1226 (VIII, 5).

Le texte de cette *Situation* poursuit celui de la *Situation faite à l'histoire et à la sociologie...* Il semble, comme le précédent, avoir été écrit durant l'été 1906. — (1905, 122; 1958, 157; 1964, 85.)

324
ERNEST RENAN. Photographie. — B.N., Est., Nf. 46, t. 7, coll. Sirot, p. 14.

Pour rechercher « quelle est la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », Renan constitue un point de repère « particulièrement important », du fait que « ses occupations d'historien et ses préoccupations de philosophe ne communiquaient point entre elles... Jamais il n'obtint, jamais il ne réalisa cette suppression totale, ou plutôt cette non existence absolue de ce point même de discontinuité, cette communication absolument libre qui fait une marque des génies ». (*De la situation faite à l'histoire et à la sociologie... Cahier* VIII-3, 4 nov. 1906.)

325
ANATOLE FRANCE à l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier en 1903. Photographie. — B.N., Est., coll. Jacques Lion, Na. 249, pièce 105.

Dans la deuxième *Situation,* Renan apparaît comme « une sorte d'ambassadeur extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de la grande République du Monde moderne et de la Science infaillible », consacré « grand *Totem* » du parti intellectuel lors de l'inauguration du momunent de Tréguier. Certes « on pouvait lui attribuer des propos et des sens que vivant il n'eût sans doute point laissé passer », mais n'a-t-il pas fourni son propre exemple à ceux « qui veulent exercer une autorité de commandement, une gloire de domination sur les hommes... ceux-ci sont les chefs de parti... et les partis intellectuels sont beaucoup plus dangereux que les partis politiques... parce qu'ils atteignent l'homme beaucoup plus profondément ». (*De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne, Cahiers,* VIII-5, 2 déc. 1906.)

326
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Onzième Cahier de la huitième série. Jérôme et Jean Tharaud. Bar-Cochebas. [Suivi de : Charles Péguy. De la situation faite à l'histoire et à la sociologie et de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne.] 3 février 1907. — B.N., Impr., 8º Z. 15709 (VIII, 11).

Péguy commence à rédiger cette nouvelle *Situation* le mardi 11 décembre 1906, après réception d'une lettre dans laquelle Jean Le Clerc de Pulligny commente l'œuvre précé-

dente. Il y « accuse le bloc et nommément dans le bloc le parti intellectuel moderne d'avoir une métaphysique officielle, une métaphysique d'État, et de vouloir l'imposer à tout le monde par les moyens de la force gouvernementale. Ce qui est attentatoire à notre vieille amie la très honorablement connue liberté de conscience, et très formellement aux principes de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. » — (1950, 123; 1958, 158; 1964, 85.)

327
De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle. Épreuves pour bon à tirer. Indications typographiques et ajouts autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans le premier *Cahier* de la neuvième série, 6 octobre 1907. — Les épreuves sont surchargées d'indication et d'apostrophes aux typographes : « Qu'est-ce que c'est que ces marques au crayon que je vois dans les pages, comme si vous vouliez faire sauter des lignes et recommencer la mise en pages. Si votre mise en pages était mauvaise, il fallait la faire autrement, mais à partir du moment où vous me l'avez envoyée, considérez-la comme intangible »; « expliquez donc à vos nouveaux typos cette règle que les anciens savent certainement : que la dernière ligne d'un paragraphe, quand elle n'est pas pleine, doit avoir exactement le même espacement que l'avant-dernière. »

Les nombreux ajouts dont Péguy gonfle le texte ne rendent pas aisée la tâche de l'imprimeur Payen : « Il reste tant à faire dans cette quatrième tournée que c'est personnellement vous, Payen, qui en êtes responsable et qui en réalité donnez moralement le bon à tirer définitif. » Les additions sur épreuves permettent de suivre le mouvement de l'inspiration lyrique de Péguy. La critique du monde moderne amène en effet un vaste développement lyrique, sorte de poème en prose foisonnant d'images, sur Paris, la Beauce, la Loire et ses châteaux. On voit apparaître ici quelques-uns des thèmes dominants que développent les œuvres poétiques postérieures.

328
Cahier de la quinzaine. Premier cahier de la neuvième série. Charles Péguy. De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle. 16 octobre 1907. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (IX, 1).

(1950, 124; 1958, 159; 1964, p. 85.)

329
L'Assiette au beurre. 1906-1907. — B.N., Est., Tf. 465.

1. N° 263, 14 avril 1906. *La Liberté*. Dessins de Kupka : « Une partie de ce numéro a été exécutée dans les prisons de la République » et de Ricardo Florès : « Ma conscience me défend de tirer contre les grévistes comme la vôtre de forcer la porte des églises. »

2. N° 319, 11 mai 1907. *La Question sociale*. Dessin de Bernard Naudin : « La République a donné aux ouvriers le droit de grève. »

3. N° 331, 3 août 1907. *C.G.T.* Dessin de Grandjouan : « Vienne le jour où l'on sera impuissant à arrêter la colère du peuple. »

L'agitation sociale se développe en 1906 et 1907, aux premiers temps du ministère Clemenceau : adoption de la Charte d'Amiens par la C.G.T. récemment constituée (déc. 1906-janv. 1907), grèves violentes de Grenoble, Fougères, Courrières (1906), Villeneuve-Saint-Georges et Draveil (1907). Cette crise n'est sans doute pas étrangère au pessimisme

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

des *Situations*. Sans adopter un mouvement identique, la désillusion de Péguy quant à l'évolution de la mentalité politique française n'en rejoint pas moins la réaction de « notre maître M. Sorel ». Ce dernier, constatant que tout l'héroïque enthousiasme déployé dans l'affaire Dreyfus n'a abouti qu'à installer les radicaux au pouvoir, se tourne quelque temps vers le syndicalisme révolutionnaire (1905-1906); ses *Réflexions sur la violence* paraissent dans *Le Mouvement socialiste* de Lagardelle au cours du premier semestre 1906. Dans la dernière *Situation* (6 octobre 1907), Péguy reprend, pour en donner une interprétation toute personnelle, certains points de l'analyse qu'a fournie Georges Sorel des rapports entre patronat et ouvriers.

330
ILLUSTRATION DE THÉOPHILE SCHULER. Dans Victor Hugo. Les Châtiments. Paris, J. Hetzel, [1872,] p. 16 : Ils chantaient, ils allaient... Photographie.

Les soldats en sabots de la Révolution « étaient heureux. C'est nous, les cuistres, qui les faisons malheureux, dans nos bouquins, dans les manuels d'histoire. *O soldats de l'an deux ! ô guerres ! épopées !* C'est ça, mon ami, une épopée. C'est toujours une opération de joie. Ça consiste à marcher sur une route (à se battre), et que le bruit des pas que l'on a faits sur cette route ne puisse plus s'effacer de la mémoire des peuples. » (Dernière *Situation, Cahiers* IX-1, 6 oct. 1907.)

331
CARTE D'ÉTAT-MAJOR des manœuvres d'armées en 1900. — Centre Charles Péguy.

Avec le 76e régiment d'infanterie, Péguy a participé aux grandes manœuvres de 1900 qui ont eu lieu en Beauce. La cinquième division à laquelle il appartient marche de Chateaudun à Chartres par Marboué, Bonneval, Vitray-en-Beauce, Montligeon. La dernière *Situation* associe le souvenir des manœuvres de 1900 aux armées de la Révolution et de l'Empire : « Plaine, océan, plateau, univers des blés temporels, plateau plat comme la main... plateau où vous cacheriez, Halévy, vingt divisions; là, devant vous; comme dans le creux de la main. Il faut avoir fait des grandes manœuvres en Beauce. 1900. Quelques plis, des ondulations qui ne sont rien. Non elles ne sont rien dans l'immensité de cet univers d'horizontal... où vous cacheriez la Grande Armée. »

332
DEUX NOTES DE PÉGUY concernant la popote des officiers durant les grandes manœuvres de 1900. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le temporel quotidien s'insère dans l'évocation épique des armées révolutionnaires et impériales : Péguy a lui-même vécu les grandes marches militaires. « Il ne faut pas... vouloir nous faire croire que tous ces gens-là ont conquis le monde, traversé l'Europe vingt fois, sans compter les batailles, sans manger et sans boire un seul instant... Le boire et le manger, sans quoi l'homme n'a jamais rien fait dans le monde. C'étaiten des hommes comme nous. » (Dernière *Situation, Cahiers,* IX-1, 6 oct. 1907.) — (1964, 36.)

333
UN POÈTE L'A DIT... Manuscrit autographe. [1907.] — Centre Charles Péguy.

Texte achevé en décembre 1907 et demeuré inédit jusqu'en 1953. Le thème se rattache à ceux des *Situations* et de *La Thèse :* « Tout le secret du monde moderne et, notamment du parti intellectuel dans le monde moderne était de réduire ce qu'ils nommaient des idées à n'être que des cadavres. »

334
La Maison des Pins a Lozère par Palaiseau, résidence de Péguy de 1907 à 1913. Photographies. — Centre Charles Péguy.

En quittant le 14 juillet 1899, la rue de l'Estrapade où il s'était installé avec sa jeune femme en octobre 1897, Péguy choisit définitivement la banlieue sud-est pour résidence. La ligne de Sceaux relie aisément la rue de la Sorbonne à ses domiciles successifs : Saint-Clair par Gometz-le-Châtel (14 juillet 1899-14 juillet 1901), la rue des Sablons à Orsay (14 juillet 1901-octobre 1907), la « Maison des pins » toute proche de la gare de Lozère (octobre 1907-août 1913), Bourg-la-Reine (d'août 1913 jusqu'à son départ pour la guerre).

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

III. « CLIO, FILLE DE MÉMOIRE » (1908-1909)

« Je ne t'ai pas tout dit... j'ai retrouvé ma foi... je suis catholique. » La confidence que fait Péguy à son ami Joseph Lotte en septembre 1908, demeurera secrète ; seuls les Maritain en ont connu les préliminaires l'année précédente. Le retour de Péguy au catholicisme ne s'accompagne d'aucune démonstration publique et ne modifie en rien la politique des Cahiers. *Il s'inscrit dans une crise de découragement et de surmenage dont en revanche Péguy fait l'aveu pathétique « à nos amis, à nos abonnés ».* (Cahiers, *X-13, 20 juin 1909.*) *La « tentation d'un silence absolu » et d'« une retraite totale » se présente. Malgré la riche expérience de quinze ans de vie active, Péguy s'avoue « saturé... excédé de cette activité » ; il souhaiterait enfin se faire reconnaître dans une œuvre et « travailler pour soi ». La thèse qui lui ouvrirait cette issue est même mise en chantier.*

En dépit de la lassitude (« Nous sommes des vaincus... »), les écrits de cette époque constituent la charnière entre la critique pessimiste et négative de la civilisation moderne et une considération positive du système de l'histoire temporelle dans lequel se situe toute existence. Le personnage de Clio apparaît dans A nos amis, à nos abonnés : *« Clio, fille de Mémoire... la vieille mère, la première mère, la mère commune », la muse de l'histoire, préfigure en quelque sorte la future* Eve. *Péguy consacre le* Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle *(Clio I) à établir l'universel empire de Clio : l'histoire du monde y est interprétée comme une succession de victoires remportées par la jeunesse sur la rigidité de la vieillesse. La méthode historique ne doit conduire qu'à retrouver cette « fraîcheur » originelle de la création dont le génie et l'enfance possèdent l'intuition.*

335
PIERRE LAURENS. Portrait de Charles Péguy. Huile sur toile. 1908. — Centre Charles Péguy.

C'est à la demande de Charles Lucas de Pesloüan que Pierre Laurens exécute, en 1908, le « profond et grave portrait... où le peintre a su mettre tout ce que nous autres nous ne parvenons pas à écrire ». Il représente en effet un Péguy de trente-cinq ans, à la découverte du « grand secret ». L'homme mûr reçoit en effet une grâce : « D'abord il sait ce qu'il est... Il sait notamment que Péguy c'est ce petit garçon de dix douze ans qu'il a longtemps connu se promenant sur les levées de la Loire... Il sait aussi que Péguy c'est cet ardent et sombre et stupide jeune homme, dix-huit vingt ans qu'il a connu quelques années tout frais débarqué à Paris. Il sait aussi qu'aussitôt après a commencé la période... d'un certain masque et d'une certaine déformation de théâtre *Persona,* le masque de théâtre. Il sait enfin que la Sorbonne, et l'École normale, et les partis politiques ont pu lui dérober sa jeunesse, mais qu'ils ne lui ont pas dérobé son cœur... Or il sait que... depuis qu'il est

parvenu à ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans... il a retrouvé l'être qu'il est, un bon Français de l'espèce ordinaire, et vers Dieu un fidèle et un pêcheur de la commune espèce. » (*Clio II*, 1912-1914.) — (1950, 200; 1958, 164; 1964, 86.)

336
LETTRE DE JACQUES MARITAIN à Péguy. S.l., 14 septembre 1907. — Centre Charles Péguy.

Jacques Maritain est le fils de Madame Geneviève Favre, la « vieille amie » et confidente de Péguy. Il vient de vivre l'expérience de la conversion. A la suite d'une conversation avec Péguy, Jacques Maritain lui écrit longuement sur la pratique religieuse et définit ce que représente le fait de « rentrer dans l'Église ». (*Amitié Charles Péguy, Feuillets*, 177, 15 mai 1972, 1-5.)

337
LETTRE DE PÉGUY à Charles Lucas de Pesloüan. S.l., 15 novembre 1908. — Centre Charles Péguy.

Le poids des *Cahiers* se fait trop harassant, les difficultés matérielles s'accumulent sans désemparer, faute de temps et de loisir la pensée créatrice doit réprimer son élan. Péguy connaît une période de découragement et songe à abandonner les *Cahiers*. Dans les moments de pire détresse, il se tourne vers l'ami et confident Charles Lucas de Pesloüan, lui confiant une lassitude qui lui fait même envisager le suicide comme une rémission. Tout un cheminement s'accomplit par ailleurs, dont Péguy a fait l'aveu à Joseph Lotte dès septembre 1908 : il a retrouvé la foi catholique.

338
LETTRE DE PÉGUY à Pierre Marcel. Lozère par Palaiseau, vendredi 15 janvier 1909. — B.N., Mss., n.a.f. 16579.

Avec Charles Lucas de Pesloüan et quelques autres, Pierre Marcel (Lévy) (1878-1953), historien d'art et professeur à l'École des beaux-arts, a été l'un des plus proches amis de Péguy au cours des années difficiles : « Quand j'ai eu cette crise terrible qui a duré trois mois tu t'es constamment tenu à côté de moi et tu m'as fait le plus grand bien... Nous sommes amis comme d'enfance. »

339
CHARLES PÉGUY. Deuxième élégie XXX. Contre les bûcherons de la même forêt. Manuscrit autographe. [1908.] — Centre Charles Péguy.

La composition de la *Deuxième élégie XXX* est contemporaine d'une tentation d'échapper au harcèlement incessant que représente la gérance des *Cahiers*. L'abandon du manuscrit avant la publication (1re éd. 1955), son aspect confus et inachevé trahissent la fatigue qui submerge Péguy au cours de l'été.

340
A NOS AMIS, A NOS ABONNÉS. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le troisième *Cahier* de la dixième série, 20 juin 1909. — La note de gérance annonçant une modification dans la périodicité des *Cahiers* (les séries paraîtront

désormais du 1er septembre au 31 août) se transforme en un aveu pathétique : « J'ai été très sérieusement malade et... cette maladie a mis en danger l'existence des cahiers mêmes... Cette maladie n'avait rien d'imprévu... Conséquence naturelle de quinze ans de surmenage et de souci... et, car il faut dire le mot, de soucis d'argent... Le peu que nous faisons... nous le faisons de notre chair et de notre sang, de notre substance même. » Au terme de ces années de combat, un constat d'échec s'impose : « Nous sommes des vaincus »; une tentation se présente : « Travailler pour soi... je ne puis oublier que je suis philosophe. » La présentation même des manuscrits révèle avec quelle fièvre se développe la pensée de Péguy. L'écriture se resserre, additions et surcharges se multiplient, à mesure que le style se précipite dans une succession de phrases nominales, d'interrogations et de longues énumérations : la défaite de la « génération sacrifiée » à laquelle appartient Péguy s'inscrit dans une dimension historique, présidée par la première apparition de Clio, la muse de l'histoire. — (1958, 162.)

341
A NOS AMIS, A NOS ABONNÉS. Épreuves pour bon à tirer. Corrections et additions autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Les nombreuses additions apportées sur épreuves amplifient encore le jaillissement de l'inspiration épique. — (1958, 163; 1964, 86.)

342
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Treizième cahier de la dixième série. Charles Péguy. A nos amis, à nos abonnés. 20 juin 1909. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (X, 13).

343
NOUS SOMMES DES VAINCUS... Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte retranché de *A nos amis, à nos abonnés* et resté inédit (1re éd. au t. XVIII des *Œuvres complètes, Un poète l'a dit,* 1953). « La défaite répétée, la misère perpétuelle, l'obscurité, la méprise ne seraient rien encore, s'il n'y avait cette dureté, cette cruauté au milieu de laquelle on travaille... Je m'y suis ruiné trois fois, j'y ai ruiné ma femme et mes enfants, — ruines de pauvres, les pires de toutes, les seules véritables ruines, et les seules irréparables... Par un merveilleux recoupement, par une connexité merveilleuse la ruine de ma pauvreté m'a mis à la merci de la ruine de ma santé; et la ruine de ma santé complète et rend irréparable la ruine de ma pauvreté. C'est ainsi qu'un homme ne se relève pas. Et quand il est mort les personnes qui ont bien voulu se déranger pour venir à l'enterrement disent : Il avait tout de même bien du courage. »

344
[LA THÈSE]. De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

La première édition du texte (1955) a été intitulée *La Thèse.* Le manuscrit porte le titre *De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne.* Péguy dépose à la Sorbonne, le 16 juin 1909, le sujet de sa thèse, œuvre dont la présentation apparaît aussi peu universitaire que possible. La forme adoptée, beaucoup plus proche d'un poème en prose que d'une dissertation académique, manifeste la révolte de Péguy contre l'Université, sur le thème « de quelques dangers que l'enseignement peut présenter pour la culture » : en se retranchant du dynamisme de la vie, l'enseignement sclérosé dans sa tradition, ne communique plus qu'un raide demi-savoir.

345
Dialogue de l'histoire et de l'ame charnelle. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

La récente exposition des manuscrits de Péguy présentée au Centre Charles Péguy d'Orléans a permis à M. Auguste Martin et à M. Georges Dalgues d'examiner minutieusement les manuscrits de *Clio* et de mettre en lumière l'articulation des deux rédactions. La première rédaction *(Clio I, Véronique, Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle)* date d'août et de septembre 1909. Le manuscrit comprend 423 feuillets, à raison de douze lignes par page. Il portait originellement le titre de *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle;* ce dernier mot a été raturé à la seconde rédaction et remplacé par *païenne*. Le texte, inachevé, se termine sur *les grands anciens*... Au printemps de 1912, Péguy reprend le manuscrit : il en remanie et augmente les 95 premiers feuillets. Les ajouts, écrits à raison de six lignes par page, portent à 113 la pagination. Après la citation : « Viçnou ne règne plus sur le Lotus d'azur », Péguy découpe le feuillet en son milieu et le colle sur un nouveau support où s'enchaîne la seconde rédaction dont la manuscrit présente avec régularité six lignes par page. Les deux *Clio* ont par conséquent un tronc commun de 113 feuillets. *Clio I* (1re éd. en 1955), selon les mots mêmes de Péguy dans *Un nouveau théologien* (1911), est centrée sur « cette mystérieuse liaison du temporel et de l'éternel » qui s'accomplit dans l'incarnation rédemptrice. La fin du texte constitue le témoignage le plus direct de la conversion de Péguy.

346
Sœurs par les sentiers de cette montagne... Brouillon autographe pour *Clio I*. — Centre Charles Péguy.

Le début du texte permet de saisir le jaillissement de la pensée de Péguy et la poursuite de la nuance expressive, à travers le foisonnement du vocabulaire et le rythme répétitif : « Sœurs par les sentiers de cette montagne intelligente, je ne prévoyais pas, qui aussi eût soupçonné que notre grand-père le temps nous réservait en secret une telle infortune, intérieure, ultérieure, temporellement éternelle, invincible, un tel vieux secret, (et) d'être comme lui véreuse; irrévocablement, (et) comme lui d'être rongée de ce cancer. » Des phrases inachevées et des notes correspondent à quelques-uns des thèmes développés dans *Clio I :* « ... Lecture opération commune. Toute histoire opération commune... Virus. Chronologie. Chronométrie... Rodrigue dans Hugo. Corneille. Rousseau... Ni la république mes amis. Que ça va mal. Ni la monarchie... Moi vieille. Problème du génie. »

347
La Nouvelle Revue Française. 1er novembre 1909. Michel Arnauld [Marcel Drouin]. Les Cahiers de Charles Péguy. — B.N., Impr., 8° Z. 17955.

Michel Arnauld, beau-frère d'André Gide, consacre à Péguy le premier article de quelque envergure dont son œuvre ait fait l'objet.

348
Le degré des ages, ou l'homme dans ses différents âges. Image populaire. Nancy, Desfeuilles. — B.N., Est., Te 90, vol. I.

« Nous aussi enfin nous veillissons. Nous ne sommes plus des enfants. On nous dit *Attendez*. — Attendez quoi. Que nous soyons devenus comme nous voyons qu'ils sont tombés et que nous soyons aussi comateux. Nous vieillissons nous-mêmes et nous avons fait beaucoup plus de la moitié de la route. » (*Il me plaît...*, 1911.) Pour Péguy « l'âge est un élément capital, une condition, un point de renseignement primordial dans tout ce qui est la conduite et une opération d'un homme... le point d'origine du renseignement ». (*Clio I,* 1909.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

CHAPITRE V

« CETTE MYSTÉRIEUSE INSERTION DE L'ÉTERNEL DANS LE TEMPOREL »

1910-1914

« Ce qui est le propre du christianisme... c'est bien cela... cet emboîtement, cet ajustement de deux pièces, si extraordinaire, si invraisemblable, l'une dans l'autre... le temporel dans l'éternel, l'éternel dans le temporel. »

Ch. Péguy, « Clio ».

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

I. « UNE FIDÉLITÉ D'ORDRE MYSTIQUE » (1910-1911)

« Une fidélité d'ordre mystique », ainsi apparaissent à Péguy les liens qui relient entre eux amis et abonnés des Cahiers, *maintenant qu'il les envisage sous le double éclairage de la conversion et de l'approfondissement de l'intuition historique. L'expression peut aussi bien définir le rapport de Péguy avec son propre passé, un passé que domine « l'événement élu », l'affaire Dreyfus. Dès 1909, des circonstances diverses le ramènent vers ces anciennes années : un projet de représentation théâtrale lui fait reprendre la* Jeanne d'Arc *socialiste et dreyfusarde de 1897 ; en 1910, une controverse avec Halévy le conduit à reconsidérer le dreyfusisme avec le recul du temps* (Notre jeunesse); *remontant le cours de son amitié avec Halévy, il trouve sur sa route Victor Hugo et sa propre enfance* (Victor-Marie, comte Hugo). *On ne peut résumer ses œuvres sans trahir l'épaisseur dont elles sont tissées et les « recroisements » qui s'établissent de l'une à l'autre.*

La mystique républicaine et dreyfusiste, trahie par la politique radicale, n'est pas seule à faire l'objet d'une déviation pernicieuse. Péguy affirme avec force que la mystique chrétienne a été trahie de façon identique par « la politique cléricale » : « Quand on voit ce que les réactionnaires ont fait de la sainteté, comment s'étonner de ce que les révolutionnaires ont fait de l'héroïsme ». Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc *renouvelle l'œuvre originelle par la simple adjonction de l'apport liturgique. Péguy n'utilise d'autres sources que l'Evangile et les prières traditionnelles du chrétien qui confèrent toute leur signification aux sentiments humains : le récit de la Passion qui jaillit d'un seul trait à la correction des épreuves en est le témoignage le plus révélateur.*

Le Mystère de la charité *attire l'attention sur Péguy pour la première fois de son existence. Le succès dont il est l'objet se révèle en fait source de malentendu et de polémique. Attaqué par un critique sur la nature de sa foi, Péguy se déchaîne avec une verve lucide de pamphlétaire dans* Un nouveau théologien. *La virulence dont il témoigne ne s'en prend pas seulement à l'auteur de l'article incriminé ; elle poursuit les grandes diatribes des* Situations *contre le monde moderne. « Je ne suis aucunement haineux », explique Péguy, « je suis peut-être haïssant. C'est tout autre chose. »*

NOTRE JEUNESSE

349
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Dixième cahier de la onzième série. Daniel Halévy. Apologie pour notre passé. 10 avril 1910. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XI, 10).

L'affaire Dreyfus a créé des liens étroits entre Daniel Halévy et Péguy; lorsque ce dernier songe à abandonner la gérance des *Cahiers* en 1908, il envisage de la confier à son ami. L'*Apologie pour notre passé* risque d'assombrir ces rapports, Péguy n'admettant pas l'interprétation donnés par Halévy de l'affaire Dreyfus.

350
Daniel Halévy. Photographie Laure Albin-Guyot. — Centre Charles Péguy.

351
Notre jeunesse. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le douzième *Cahier* de la onzième série, 12 juillet 1910. Péguy, en réponse à l'*Apologie pour notre passé* de Daniel Halévy, reprend l'histoire de la décomposition du dreyfusisme qu'il a entrepris de composer dès la fondation des *Cahiers :* la politique a trahi la mystique, non seulement la mystique dreyfusiste, mais la mystique républicaine et la mystique française.

352
Cahiers de la quinzaine. Douzième cahier de la treizième série. Charles Péguy. Notre jeunesse. 12 juillet 1910. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIII, 12).

La politique trahit le mystique, tel est le thème central de *Notre jeunesse*. Trahison aux multiples aspects : dégradation de la mystique révolutionnaire, dégradation de la mystique républicaine, dégradation de la mystique dreyfusarde. De cette « décomposition du dreyfusisme en France », les victimes réelles ont été les Juifs eux-mêmes. « Combien de carrières, combien de vies juives ont été irréparablement ruinées, brisées... combien en sont restés marqués de misère pour leur vie entière... Comme nous ils sont des demi-soldes. »

353
Lettre de Péguy à Pierre Marcel. [Paris,] des Cahiers, jeudi 4 août 1910. — B.N., Mss., n.a.f. 16579.

Daniel Halévy a été blessé par *Notre jeunesse*. « L'affaire Halévy devient mauvaise. Pendant quelques heures j'ai envisagé avec Pesloüan l'éventualité de te demander d'être mon second. »

354
Charles Péguy. Notre jeunesse. 4e éd. Paris, P. Ollendorff, 1910. In-16. — B.N., Impr., Rés. p. R. 784.

Dédicace : « Lundi 28 novembre 1910. Exemplaire pour monsieur Ernest Lavisse, de l'Académie française, en hommage très respectueux. Charles Péguy. »

355
Bernard-Lazare. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Parmi les grandes figures de l'affaire Dreyfus domine celle de Bernard-Lazare; « Le prophète, en cette grande crise d'Israël et du monde, fut Bernard-Lazare... un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde... en Orient et en Occident, dans l'Islam et en chrétienté; un cœur qui saignait en Judée même... Aussi ce que nos Puissances ne voulaient pas savoir, qu'il fût le prophète, le Juif, le chef, — le dernier colporteur juif le savait, le voyait... Un tremblement, une vibration perpétuelle. Tout ce qu'il faut pour mourir à quarante ans. » (*Notre jeunesse,* 1910.) — (1964, 56.)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

356
LETTRE D'ALEXANDRE MILLERAND à Péguy. « En voyage », 16 septembre 1910. — Centre Charles Péguy.

Alexandre Millerand vient de lire *Notre jeunesse :* « Il y a dans vos 220 pages plus de pensée et de substance que dans toute une bibliothèque... Votre passage sur Bernard-Lazare et la Cour de cassation est une petite merveille. » (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 179, juillet 1972, p. 25-26.)

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

357
LETTRE DE PÉGUY à Pierre Marcel. Paris, mardi 16 août 1910. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 11.

« Je suis tombé dans le papier Halévy dans une extraordinaire veine que je serai fou de ne point épuiser. Enfin comme j'en rame huit pages par jour il y a encore de l'espoir. » Quelques jours plus tard, Péguy travaille toujours « à bloc ». (Lettre du 18 août à Pierre Marcel.) Péguy est alors en pleine rédaction de *Victor-Marie, comte Hugo,* Halévy a douloureusement ressenti la cruauté des reproches que Péguy lui a adressés dans *Notre jeunesse.* Non moins douloureusement Péguy hésite à rompre une amitié vieille de « dix et douze ans. » Il rappelle à son ami leur communauté passée (« les confidences de tristesses et d'épreuves », partage du même « grand tremblement d'écrire », le train pris ensemble à la gare du Luxembourg en récitant Hugo), et tente aussi de découvrir une raison à la fêlure de leur amitié : « Nous appartenons à deux mondes différents, et vous m'accorderez que, dans le monde moderne où *l'argent est tout,* c'est bien la plus grave, la plus grosse différence... qui se puisse introduire. »

358
VICTOR-MARIE, COMTE HUGO. Dernières épreuves pour bon à tirer. Un volume in-8°. — Centre Charles Péguy.

Péguy écrit d'un seul jet le texte qui doit constituer un cahier de soixante-douze pages, *Solvuntur objecta.* Il l'augmente considérablement au fur et à mesure de la composition typographique. De la longue digression sur Hugo naît le titre définitif, *Victor-Marie, comte Hugo.*

359
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Premier cahier de la deuxième série. Charles Péguy. Victor-Marie, comte Hugo. A moi comte, deux mots. 23 octobre 1910. In-8°. Carte postale jointe d'E. Psichari à Péguy, Bruges, 27 mars 1913. — Centre Charles Péguy.

Dédicace : « Exemplaire pour Ernest Psichari. Jeudi 16 février. Mon enfant puisque les imprimés restent généralement en panne et que vous recevez régulièrement les lettres, voulez-vous bien recevoir celle-ci comme une lettre dans votre courrier ordinaire. Je suis votre bien affectueusement dévoué. Péguy. » — *Victor-Marie, comte Hugo* s'achève en effet par un long salut au jeune Psichari, « ami lointain, cher entre tous, par l'amitié même, et comme en outre par l'éloignement », qui apparaît déjà dans la *Clio* de 1909. — (1950, 129; 1958, 184; 1964, 92-93.)

360
Ernest Psichari. Photographie. — B.N., Est., N² 949.

361
Lettre d'Albert Mathiez à Péguy. Paris, 3 novembre 1910. — Centre Charles Péguy.

L'ancien « coturne » de Péguy à l'École normale juge *Victor-Marie, comte Hugo :* « Il y a de très belles choses dans ton dernier numéro, notamment une comparaison entre Racine et Corneille... Mais ton style qui tourne à la manière est bien rébarbatif pour les simples mortels. »

362

La Nouvelle Sorbonne. Documents iconographiques. — B.N., Est., Va. 259 a, t. I.

1. *La Construction nouvelle,* 9e année, pl. 51 : La Nouvelle Sorbonne. Architecte N. Nénot. Lithographie de H. Toussaint.
2. La Nouvelle Sorbonne. Façade sur la rue des Écoles. Photographie.
3. La Sorbonne. Cartes postales. 1898-1910.

Pour un homme de la génération qui a connu la Commune, la « Nouvelle Sorbonne » représente les bâtiments de « la Sorbonne de M. Nénot... cette Sorbonne aujourd'hui presque déjà vieille et qui devient peu à peu (architectoniquement) inhabitable », dont les travaux de construction se poursuivent de 1885 à 1901. Pour un homme de la génération de Péguy, le terme signifie « Lanson et son fidèle Rudler. » Aux yeux de l'histoire, le changement de signification « marque les dates, coupe une génération ». *(Clio II.)* Péguy établit le constat dans *Victor-Marie, comte Hugo :* la Sorbonne qu'il a connue « accueillante et encore cultivée » est devenue « une maîtresse d'erreur et de barbarie... une domination temporelle d'un parti intellectuel. Une Sorbonne qui fait trop parler d'elle; en dehors de l'enseignement, en dehors du travail... qui a les honneurs, qui a l'argent... qui a les charges, qui a le gouvernement temporel, toutes les puissances temporelles. Qui a les concours et les examens. Une exigence, une tyrannie temporelle intellectuelle ».

363
Place de la Sorbonne. Le monument d'Auguste Comte. Cartes postales et coupure de presse. 1902-1903. — B.N., Est., Va. 260 j.

La méthode sociologique domine l'Université. Or elle a trahi la culture. « Une fois de plus la Sorbonne est tombée dans la scholastique. Et dans la scholastique du matérialisme, la pire de toutes... Cette Sorbonne, que nous avons tant aimée... est devenue une maîtresse d'inculture... Singuliers savants, singulière science... Ayant entendu parler vaguement de ce classement, de cette classification des sciences, de cette (célèbre) classification d'Auguste Comte... ils sont convaincus que ça forme une série (purement) linéaire... C'est-à-dire que plus en descendant les sciences s'emplissent de réalité, plus ils les méprisent. C'est ainsi qu'ils interprètent à contre sens la classification d'Auguste Comte... Mais pas seulement à contre sens. Mais à sens diminué. A sens grossier, grossiérisé. »

364
Plateau et carrefour du Christ de Saclay. Photographie. — Centre Charles Péguy.

Si Péguy n'est pas un voyageur, s'il veut fonder « le parti des gens qui ne quittent pas Paris pendant les mois d'été », il est en revanche un marcheur de l'Ile-de-France, le long

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

des routes voisines de ses résidences successives, Saint-Clair, Orsay, Lozère, Bourg-la-Reine : « Combien de fois n'avons-nous pas grimpé ensemble sur le talus de la route », rappelle-t-il à Daniel Halévy, « combien de fois n'avons-nous pas monté et descendu ces côtes. Et nous nous réjouissions ensemble de regarder ces vallées et ces routes, ces creux et cette plaine. Le plus beau pays du monde. Combien de fois... n'avons-nous pas découvert ensemble ce village parfait de Saclay, le modèle du village français, (de plaine), et ses monumentales entrées de meules alignées dans les chaumes. » *(Victor-Marie, comte Hugo.)*

LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC

365
Tapisseries de Jeanne d'Arc, tissées à Aubusson après 1666. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. A 6928-6929.

1. Le Sacre de Charles VII. — (1950, n° 199.)
2. Le Bâtard d'Orléans prisonnier sous les murs de Paris.

Tapisseries tissées d'après les gravures d'Abraham Bosse, elles-mêmes exécutées sur les dessins de Claude Vignon pour illustrer l'édition in-folio de *La Pucelle* de Chapelain (1666). Le premier épisode correspond au livre VIII du poème; le second au livre XI : la scène, purement imaginaire, représente la capture du Bâtard qu'une flèche a blessé au bras et que Marie, mère du duc de Bourgogne Philippe le Bon, vient visiter. « La seule manière de savoir l'histoire, » enseigne Clio, c'est de connaître son âge propre « dans notre âge, dans notre peuple, dans notre race, dans notre communion temporelle », dans « l'échelonnement des siècles », qu'ils soient « un merveilleux dix-septième siècle » ou « le siècle de Jeanne d'Arc... Victoires militaires et toutes autres. Victoires de l'esprit et du cœur. Victoires de tous les héroïsmes. — Victoires spirituelles enfin. — Victoires temporelles, toutes, — et vous aussi, victoires éternelles, si mystérieusement enracinées dans le temporel... Et vous défaites enfin, filles quelquefois plus chères et secrètement préférées. » (*Clio* I, 1909.)

366
480e anniversaire de la délivrance d'Orléans (8 mai 1909). Revue militaire de la Place du Martroi. Cartes postales. — Archives départementales du Loiret.

Au cours d'une période militaire (28 avril-19 mai 1909), Péguy défile avec le 276e régiment d'infanterie devant le monument de Jeanne d'Arc à Orléans. Il semble que cette revue lui inspire le projet de reprendre la *Jeanne d'Arc* de 1897.

367
Lettre de Péguy à Madame Simone Casimir-Perier. S.l., dimanche 23 mai 1909. — Centre Charles Péguy.

Péguy a retrouvé aux fêtes du 8 mai d'Orléans Claude Casimir-Perier qu'il a connu au cours de précédentes périodes militaires. Le 23 mai, il expose à la femme de son ami, l'actrice Madame Simone, ses projets théâtraux : le *Mystère* qu'il se propose de composer sera célébré « pour la première fois à Orléans aux fêtes de l'année prochaine... Nous en ferons un mystère en trois journées... une grande fête comme les représentations d'Orange. » Il semble avoir déjà accompli des démarches pour obtenir des subventions officielles. — (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 51, mai 1956, 29.)

368
Madame Simone Casimir-Perier. Photographie. Vers 1910. — B.N., Est., N² Supp^lt 1068, coll. Sirot.

369
Lettre de Péguy à Madame Simone Casimir-Perier. S.l., vendredi 30 janvier 1914. — Centre Charles Péguy.

Péguy rencontre chez les Casimir-Perier une compréhension affectueuse, comme en témoigne ce court billet, écrit dans un moment de détresse : « Votre maison était devenue la seule où je pouvais me donner cette illusion de ne pas être un vaincu. »

370
[Entretien de Péguy et de Joseph Lotte.] Paris, vendredi 1er avril 1910. En une brasserie, Place Saint-Michel. Notes autographes de Joseph Lotte. — Centre Charles Péguy.

Le retour de Péguy au thème de Jeanne d'Arc marque un tournant de son inspiration. « Désormais, toute ma production se réalisera dans le cadre de ma *Jeanne d'Arc*. Je vois une douzaine de volumes. Je peux tout mettre là-dedans. » Au fil de l'entretien familier tel que le transcrit fidèlement Lotte, se manifeste l'allégresse du retour à la foi et du jaillissement poétique : « Hein ! mon récit de la Passion ! Mon vieux, je n'y pensais pas, ça m'est venu quand je corrigeais mes épreuves, ça m'a tenu huit jours. Après, j'étais vanné, comme quand on a b... à force. Des choses comme ça, c'est dicté... Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'il faut se méfier des curés. Ils n'ont pas la foi, ou si peu. La foi, c'est chez les laïcs qu'elle se trouve encore... Les sacrements, la prière, ça fait deux. Ils tiennent les uns, nous disposons toujours de l'autre. Songe donc à ce que c'est qu'un signe de croix ! » (Péguy, *Lettres et entretiens,* 68-69.) — (1964, 101.)

371
[Jeanne et Hauviette.] Acte premier. 1425. En plein été. Manuscrit autographe. [1904.] — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit ne porte aucun titre et n'a été publié qu'en 1953 dans le volume d'inédits *Un poète l'a dit.* Cette ébauche ne représente qu'une « variation sur le premier acte » de la *Jeanne d'Arc* de 1897. Mis à part quelques développements sur la misère, apparentés à ceux de *Jean Coste,* la tentative tourne au pur divertissement et, par la familiarité du ton, elle se révèle assez proche de *La Chanson du roi Dagobert* de 1903.

372
Le mystère de la vocation de Jeanne d'Arc. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

A la fin de mai 1909, Péguy se propose de remanier la *Jeanne d'Arc* de 1897. D'une part, il lui faut la rendre plus scénique : il compte la faire représenter au fêtes de Jeanne d'Arc de 1910 et il a trouvé à la fois une interprète, Madame Simone, et des appuis politiques (son ami Henri Roy). D'autre part le titre de *Mystère* donné à l'œuvre nouvelle porte la marque du retour à la foi. Non que Péguy songe à renier la *Jeanne* socialiste de sa jeunesse : le travail préparatoire auquel il se livre consiste à reprendre le texte originel et à le « nourrir », sans en rien retrancher ni corriger. Deux exemplaires de l'œuvre de 1897 contiennent des indices de cette démarche. Une jaunisse survenue en juillet et la rédaction de *Clio* (été-fin septembre) retardent la composition définitive jusqu'à l'automne.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

23 eud romaines

Jeannette

— Tu as raison, petite folle, petite sotte. Ils m'ont appelée madame la bergère.

Hauviette

— Tu vois bien.

Jeannette

— Ils criaient : Madame j'ai faim, madame j'ai faim. Ça m'entrait dans le ventre et dans le cœur comme si des cris pouvaient briser le cœur. (en 6) Regardant longuement Hauviette dans les yeux. (eud) Je ne suis peut-être pas la seule madame qui ne peut pas supporter les cris des enfants.

Hauviette.

— Allons, tais-toi. Veux-tu te taire. Qui veux-tu dire ? De qui veux-tu parler ? Je ne la connais pas. Je n'en connais pas. Non, non, je ne connais personne. Finis-la, ton histoire, et qu'on n'en parle plus. Je la connais, ton histoire. Tu m'embêtes avec ton histoire. C'est pas la peine de la finir. Je la connais, la fin de ton histoire. Tu leur as donné tout ton pain.

Jeannette

— Je leur ai donné tout mon pain, mon manger de midi et mon manger de quatre

N° 372. — *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc,* feuillet manuscrit.

Le *Mystère* semble donc avoir été entièrement fini en octobre, novembre et décembre 1909. Le manuscrit porte le titre de *Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*. Il insère dans l'œuvre nouvelle le texte de la *Jeanne d'Arc* de 1897 sans que rien distingue ces reprises. En tête du manuscrit, une indication à l'imprimeur : « Veuillez bien voir cette copie. Il faut que nous en fassions un chef-d'œuvre, j'entends typographique. Le texte est arrêté dans son plus extrême détail. Il n'y aura pas de correction d'auteur. » Or le drame subit des remaniements considérables au cours de l'impression : Péguy retranche toute la fin du texte, mais amplifie le reste de si nombreux ajouts que six ou sept jeux d'épreuves sont nécessaires : à la troisième ou quatrième épreuve notamment naissent d'une seule haleine les soixante pages du récit de la Passion. — (1950, 125.)

373
Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Épreuves. — Collection particulière.

Le quatrième jeu d'épreuves comprend cinquante-sept pages supplémentaires correspondant au récit de la Passion qui a jailli au cours de la correction des placards.

374
L'Écho de Paris, lundi 28 février 1910. Maurice Barrès. Une Jeanne d'Arc en 1910. — B.N., Pér., Gr. fol. Lc^2. 4308.

La semaine précédente, Barrès a signalé en même temps que *Les Mains jointes* de François Mauriac, le *Mystère* « sérieux, plébéien, bien français, bien romain, écrit par ce fameux Péguy ». Le 28 février, il consacre à Péguy un long éloge. Mais en opposant le symbolisme de Jeanne au passé dreyfusard de Péguy, il est à l'origine d'un long malentendu de la critique. Les quelque quarante comptes rendus qui suivront au cours des années 1910 et 1911 ne sont pas exempts d'esprit polémique. Suivant leurs inclinations, leurs auteurs tentent de voir en Péguy un « dreyfusard repenti » ou le défendent au contraire contre pareille interprétation. Péguy demeure silencieux devant les controverses que provoque pour la première fois une de ses œuvres; le seul témoignage qu'on puisse recueillir de ses réactions consiste en une lettre à Pesloüan du 21 juin 1911 : à son sens, « l'un des tout à fait meilleurs articles » est celui de Maurice Reclus. Or celui-ci s'est élevé avec vivacité contre l'annexion de son ami par les « antidémocrates ». Par un contraste frappant, les œuvres suivantes de Péguy ne rencontreront aucun écho dans la critique.

375
Cahier de la quinzaine. Sixième cahier pour le jour de Noël et pour le jour des rois de la onzième série. Charles Péguy. Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. 16 janvier 1910. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire d'auteur numéro C, sur Japon impérial. Imprimé pour André Bourgeois. Dédicace : « Et Andreas frater ejus (Matthieu, X, 2). Péguy. » — (1950, 125.)

376
Charles Péguy. Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. 5e éd. Paris, Plon, s.d. [1910.] — Centre Charles Péguy.

Exemplaire dédicacé : « Samedi 21 janvier 1911. Exemplaire pour Monsieur Bernard Grasset. Sub invocatione sancti Bernardini. Je suis, cher Monsieur Grasset, votre bien affectueusement dévoué. Charles Péguy. » (Dédicace répartie sur trois pages. — (1950, 125.)

IBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

377
PRIÈRE D'INSÉRER rédigée par Péguy pour l'édition Plon du « Mystère de la charité ». — Centre Charles Péguy.

La notice insiste sur « la profonde racination terrestre de la sainteté », qui constituait l'un des thèmes dominants de *Clio I* et sur laquelle s'échafaudera tout le grand poème d'*Ève*.

378
CHARLES PÉGUY. Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Avec douze gouaches par Jean Hugo. Paris, N.R.F., 1951. In-8°. — B.N., Impr., 8° Z. 31550 (4).

379
LETTRE D'ALAIN-FOURNIER à Péguy. La Chapelle d'Angillon (Cher), 28 septembre 1910.

« Cher Monsieur, je veux employer ma dernière heure de vacances à vous dire combien j'aime vos livres... » Alain-Fournier tient le courrier littéraire de *Paris-Journal* depuis le 9 mai 1910. Il dut rencontrer Péguy pour la première fois dans le courant du mois de mai, Après un plus long entretien au début d'août, Alain-Fournier lit *Notre jeunesse* et *Le Mystère de la charité :* « Il veut qu'on se pénètre de ce qu'il dit, jusqu'à voir et toucher. Il répète, comme les chœurs dans la « Passion » de Bach », écrit-il à Jacques Rivière après cette lecture. — (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 174, janvier 1972, p. 4-5.)

380
LETTRE D'ALAIN-FOURNIER à Péguy. S.l.n.d. [Timbre de la poste : 7 mai 1912.] — Centre Charles Péguy.

Au temps où nombre de ses anciens compagnons se sont écartés de lui et où son œuvre semble se heurter à une indifférence générale, Péguy entend sauvegarder les jeunes amitiés nouées dans les dernières années. Avec quelle délicatesse veille-t-il sur celle d'Alain-Fournier : lorsque le jeune journaliste doit abandonner *Paris-Journal,* il le fait entrer comme secrétaire chez Claude Casimir-Perier (lettre à Pierre Marcel, 5 mai 1912). C'est à cette époque que craignant d'avoir au cours d'une conversation, blessé son ami, il glisse en pleine soirée une lettre sous sa porte, afin de dissiper tout malentendu. Alain-Fournier répond à ce geste : « A dix heures, au moment de me coucher... votre lettre sous la porte. Elle me donne envie de pleurer. » — *(Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 174, janvier 1972, p. 14-15.)

381
LETTRE D'ALAIN-FOURNIER à Péguy. Trie-la-Ville par Trie-Château, lundi 7 juillet 1913.

Alain-Fournier a cru comprendre que Péguy n'appréciait pas *Le Grand Meaulnes* et en éprouve « un profond chagrin » : « Je savais que vous ne voudriez pas aimer le grand Meaulnes. » Péguy ajoute sur la lettre : « Vu. Erreur profonde. » (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 174, janv. 1972, p. 40-41.) *Le Grand Meaulnes* ne paraît en librairie qu'en novembre, mais *La Nouvelle revue française* en a commencé la publication dans son numéro de juillet.

382
Lettre de Péguy à Pierre Marcel. S.l., samedi 6 septembre 1913. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 259.

« *Le Grand Meaulnes* est très beau et fout tout par terre. »

383
Lettre d'André Gide à Péguy. S.l., mardi soir. [Timbre de la poste : Paris, 8 novembre 1910.] — Centre Charles Péguy.

Gide et Péguy sont en relation depuis 1905, sans qu'aient jamais pu aboutir divers projets de collaboration du premier aux *Cahiers* du second. A l'automne 1910, la soudaine célébrité que lui vaut la publication du *Mystère* et les conseils de Paul Acker suggèrent à Péguy de briguer un prix littéraire. Gide lui conseille de viser le Prix Vie heureuse. (Gide et Péguy, *Correspondance,* Paris, 1958, 27.)

384
Lettre de Maurice Barrès à Péguy. Paris, dimanche [10 décembre 1911.] Photographie. — Centre Charles Péguy.

Péguy n'ayant pu obtenir le Prix Vie heureuse, Maurice Barrès patronne chaudement sa candidature au Grand Prix de littérature qui vient d'être fondé par l'Académie française. Dans le clan opposé, Lavisse soutient Romain Rolland. Faute de parvenir à un vote définitif, l'Académie n'attribue pas le Grand Prix; en guise de compensation, Péguy reçoit le prix Estrade-Delcros, d'un montant et d'un prestige bien inférieurs (8 juin 1911). Il ressent douloureusement cet échec dans lequel il voit l'aboutissement d'une cabale du « parti intellectuel ». Pour atténuer la déception, Maurice Barrès attire l'attention de Péguy sur le rapport du secrétaire perpétuel, Thureau-Dangin, qui a paru dans *Le Temps* du 11 décembre et contient une analyse pleine d'estime du talent de Péguy. (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 29, sept. 1952, p. 14-15.)

385
Paul Claudel. Contacts et circonstances. Ed. originale. Paris, Gallimard, 1940. In-8°. Note autographe de Claudel jointe. — A M. Martial Tricaud.

Exemplaire d'auteur H.C. n° 149. — Sur une feuille jointe datée de Brangues, 16 février 1944, Claudel a laissé un témoignage sur Péguy : « Malgré les différences de nature et d'opinions qui nous séparent, j'honore et j'admire en Péguy l'ardent catéchumène, le vigoureux écrivain, le vrai Français et le grand poète, dont l'action fut parmi nous un réconfort, la mort un exemple et la foi un encouragement. » C'est André Gide qui avait envoyé à Claudel *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc,* sans toutefois le gagner à une admiration sans réserve. Au témoignage même de Claudel dans ses *Mémoires improvisés,* ses rapports avec Péguy furent des plus limités : « A un moment donné, il m'a envoyé quelques-uns de ses livres, je lui ai écrit, je lui ai répondu et nos relations s'en sont tenues là... Je le considère comme une manière de héros. Mais dire que par nature j'aime ce qu'il fait... Que j'aime son style... que je partage ses goûts... ce serait beaucoup dire. » — (1950, 198.)

386
Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Représentation de gala au bénéfice des Mutilés de la guerre, à la Comédie-Française, le 14 juin 1924. Photographies de scène. — Archives de la Comédie-Française.

Le *Mystère de la charité* a été porté plusieurs fois à la scène à partir de 1916. Parmi les représentations, on peut citer celles de 1924 (Comédie-Française, matinée de gala du 14 juin,

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



N° 388. — Lucien Coutaud. Maquette du rideau de scène pour *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.
Comédie française, 1955.

avec Paulette Pax, Helena Manson et Pierre Fresnay), 1936 (interprétation de *Domremy* par Georges et Ludmilla Pitoeff à la Salle des fêtes du Campo Santo d'Orléans), 1941 (Théâtre Hébertot, 23 juin-6 juillet, par la troupe du Rideau des jeunes, avec Juliette Faber et Michel Auclair), 1947 (Théâtre Hébertot, 18 septembre, dans l'adaptation d'André Chancerel et Marcel Péguy, décors et costumes de Jacques Dupont, avec Madeleine Ozeray et Pierre Magnier), 1955 (Théâtre Français, Salle Luxembourg, 30 novembre), 1962 (Théâtre de l'Alliance française, 8 mai, avec Denise Bosc), 1970 (Studio des Champs-Élysées,) 3 février, mise en scène de Robert Marcy, avec Denise Bosc et Catherine Morley). Le drame a été représenté sur le parvis de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, avec Madeleine Robinson.

387
LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC. Représentation au Théâtre Français Salle Luxembourg, le 30 novembre 1955. Adaptation de Marcel Péguy et André Chancerel. Mise en scène de Jean Marchat. Décors et costumes de Lucien Coutaud. Musique de Roland-Manuel. Photographies de scène. — Archives de la Comédie-Française.

Jeanne et Hauviette; Jeanne et Cauchon; Jeanne et les conseillers.

388
LUCIEN COUTAUD. Maquettes pour le « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc », représentation au Théâtre Français, Salle Luxembourg, 30 novembre 1955. Gouache. — A M. Lucien Coutaud.

1. Maquette du rideau de scène.
2. Deux maquettes de décor.

389
LUCIEN COUTAUD. Maquettes de costumes pour le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc,* représentation du Théâtre Français, Salle Luxembourg, 30 novembre 1955. — Archives de la Comédie-Française, H 1-27, F 1-6.

UN NOUVEAU THÉOLOGIEN, M. FERNAND LAUDET

390
LA REVUE HEBDOMADAIRE, 20e année, nº 24, 17 juin 1911, p. 408-424 : François Le Grix. Charles Péguy. Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. — B.N., Impr., 8º Z. 13581.

L'article de François Le Grix, secrétaire de rédaction à la *Revue hebdomadaire,* fait rebondir les controverses suscitées par *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.* Pour sa part, Péguy feint de prendre l'auteur pour un prête-nom du directeur de la revue, et riposte par *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet.* En août 1911, René Jan, le critique du *Mois littéraire et artistique,* conclura judicieusement l'affaire Laudet : « Le Péguy de 1899 ou de 1906 se retrouve, substantiellement, dans le Péguy de 1911, objectivé... Chez Péguy... Bernard-Lazare et Jeanne d'Arc n'ont jamais cessé de voisiner. »

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

391
Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte publié dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université,* nº 7, 20 juillet 1911, sous forme de communiqué anonyme, et repris dans le deuxième *Cahier* de la treizième série, 24 septembre 1911, sous une forme considérablement développée.

392
Lettre de Péguy à Pierre Marcel. S.l., samedi 5 août 1911. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 27-28.

Le « Communiqué Laudet » est à peine publié dans le *Bulletin des professeurs catholiques* que Péguy met à profit le répit que lui laisse le mois d'août pour le reprendre et le développer. Comme il l'écrit à Pierre Marcel le 9 août : « Il y a un plein de travail qui tient lieu de bonheur. » L'acharnement qu'il apporte à la rédaction compense un sentiment d'incompréhension et d'abandon que révèle la lettre du 5 août : « Je sens autour de moi croître une grande solitude. C'est dommage, parce que j'aime beaucoup la compagnie. Je travaille tous les jours du matin au soir moyennant quoi je glisse par-dessus les « neurasthénies » toujours présentes. » Dans ces conditions, le *Cahier* progresse rapidement. Le 5 août, il atteint « 140 pages composées, mises, tirées ou sous presse. Il se grossit d'un commencement de conversation entre Salomon Reinach et Renan sur la théorie métaphysique du miracle. » Une vingtaine de jours plus tard, le *Laudet* a un peu plus de 260 pages. (Lettre à Pierre Marcel, 26 août.)

393
Charles Péguy. Œuvres choisies. 1900-1910. Paris, Grasset, 1911. In-16. — B.N., Impr., 8º Z. Don 594 (333).

Exemplaire dédicacé à Alfred Croiset. — Le recueil a été préparé par Charles Lucas de Pesloüan, « l'ami et confident de vingt ans. » Charles-Victor Langlois, sous le pseudonyme de Pons Daumelas en donna un compte-rendu dans la *Revue critique* (15 juillet 1911) : « L'auteur qui se présente ici au public est un homme du peuple, avec de la sève, une sorte de ferveur violente dans l'habitude de sa pensée, une certaine verdeur d'expression, assez d'humour, peu de goût, pas du tout d'esprit... Il s'exprime d'une étrange manière... Il ne saurait se consoler que l'affaire Dreyfus n'ait pas amené le règne de la Propreté sur la terre, et, subsidiairement, la glorification personnelle de ses meilleurs combattants... Si Jeanne d'Arc, qui a déjà fait de nos jours, d'une tout autre manière, la fortune de M. Thalamas, le met à la mode, il aura désormais un public qui l'approuvera sans le lire. » Péguy ne répond à l'article de Charles-Victor Langlois que deux ans plus tard. A la suite du texte intitulé *L'Argent* qui doit servir d'introduction au *Cahier* de Th. Naudy sur *L'enseignement primaire en France,* il insère le long développement de *Langlois tel qu'on le parle.*

II. LES PARABOLES DE L'ESPÉRANCE (1911-1912)

« Je ne pense plus à rien maintenant qu'à ma production », déclare Péguy à Joseph Lotte en avril 1912. Il semble en effet que la composition du Mystère de la charité *a éveillé en lui un immense élan créateur. Il songe à le poursuivre dans la même ligne d'inspiration. Simultanément il tente un essai de vers réguliers : les* Quatrains *qu'il destine à composer une* Ballade *et qui ne seront pas publiés. Ce poème inachevé, construit sur les thèmes successifs de la peine et de la grâce, permet de déterminer à quel degré la création poétique accompagne la libération intérieure. A travers le foisonnement d'images et de symboles, se dessinent les grands thèmes des œuvres contemporaines,* Le Porche du mystère de la deuxième vertu, La Mystère des saints Innocents *et s'annoncent les poèmes futurs.*

Le Porche du mystère de la deuxième vertu *et* Le Mystère des saints Innocents *traduisent le passage de la détresse à l'espérance : « C'est d'espérer qui est difficile. Et le facile et la pente est de désespérer, et c'est la grande tentation. » Comme dans* Le Mystère de la charité, *c'est dans le catéchisme et dans l'Ecriture que Péguy trouve la source de toute connaissance : la parabole de l'enfant prodigue constitue un des thèmes centraux du* Porche. *De ce poème au* Mystère des saints Innocents, *la transition est assurée par le mystère de l'Incarnation, révélé dans la nuit du Vendredi saint.*

QUATRAINS

LA BALLADE DU CŒUR QUI A TANT BATTU (1910(?)-1912)

394
LETTRE DE JOSEPH LOTTE à Jules Riby. Paris, 3 avril 1912. — Centre Charles Péguy.

Joseph Lotte rapporte l'entretien qu'il a eu avec Péguy la veille à Lozère : « Je ne pense plus à rien maintenant qu'à ma production. Je produis. Je subordonne tout à cela... Mon *premier livre des Ballades* est fini. Tu vois le titre. C'est comme Ronsard, le *premier livre des Odes,* et c'est bien plus simple. » (1964, p. 101. Ed. Péguy, *Lettres et entretiens,* Paris, 1954, p. 119.)

395
PHILIPPE MARTINON. Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification. Paris, Larousse, 1905. In-12. — B.N., 8° Ye. 6430.

D'après le témoignage de son fils Marcel, le rythme des *Quatrains* (alternance de vers de six et quatre pieds) aurait été inspiré à Péguy, au cours d'un voyage à Orléans, « par le choc des roues sur les extrémités des rails ». De retour à Paris, Péguy achète le *Dictionnaire* de Martinon, et écrit sans relâche dans le train ou le tramway, sur des bandes de papier qu'il glisse dans le volume.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

396
LA BALLADE DU CŒUR. Brouillons autographes des quatrains. [1910?-1911.] — Centre Charles Péguy.

1. Strophes achevées.

Le *Premier livre des Ballades* est demeuré inachevé. Péguy n'a pas réalisé l'intention qu'il exprime à Lotte de le publier par fragments dans quelques revues amies. Une longue suite de *Quatrains* figure dans les *Œuvres poétiques* de la Pléïade. Il faut désormais la compléter par l'édition critique des inédits qu'a donnée tout récemment Julie Sabiani (été 1973). Le minutieux examen des manuscrits auquel celle-ci s'est livrée révèle la genèse de l'œuvre.

A un premier temps de rédaction (1910?-1911) appartiennent 1 080 fiches de brouillon, de nature et de format divers, chacune portant un quatrain. Péguy explique en effet à Lotte : « L'unité, la cellule, c'est le quatrain... Je mets ces quatrains sur des fiches, ensuite je les classerai, les organiserai. » La composition de cette « Ballade du cœur » articule autour de deux thèmes principaux (thème de la peine, 1910?-1911; thème de la grâce, 1912) une longue litanie d'images : « Tu battras la chamade / cœur obsédé... / Des cœurs battront pour toi / de même race... / Cœur des similitudes / qui soient heureuses... »

2. Strophes inachevées et vers isolés.

Sur un certain nombre de fiches, Péguy jette un vers, une image, une strophe incomplète : « Rongé d'amour », « Enamouré de haine », « O cœur de grande race / o cœur latin / o cœur du vieil Horace. »

397
LA BALLADE DU CŒUR. Parabole du fils prodigue. Brouillons autographes. [1911.] — Centre Charles Péguy.

La « Ballade du cœur » fait apparaître plusieurs des thèmes auxquels Péguy donnera toute leur ampleur dans les poèmes ultérieurs. Ainsi la parabole de l'enfant prodigue : « O fils aux mains cachées / pardonne-moi... / Mon fils mets ton épaule / sur mon épaule... / ô ravagé d'amour / cœur partagé / creusé de jour en jour / cœur outragé. »

398
VERSO DE BROUILLONS DES QUATRAINS portant des cachets postaux. 24 octobre et 8 décembre 1911. — Centre Charles Péguy.

Les quatrains élaborés dans la première phase de rédaction sont tracés sur les supports les plus divers : morceaux d'enveloppes, papiers d'emballage découpés, récépissés postaux, etc. Les dates ainsi fournies permettent de constater une période de création particulièrement intense de septembre à décembre 1911.

399
LA BALLADE DU CŒUR. Fiches manuscrites du premier format (9×12). [1912.] — Centre Charles Péguy.

1. Strophe rédigée au brouillon et transcrite sur une fiche de format 9×12.

J. Sabiani a établi que dans un second temps de rédaction, aux alentours d'avril 1912, Péguy recopie à l'encre et sur des fiches de format 9 × 12 les brouillons de la première

période. Au fur et à mesure de leur transcription, les brouillons sont marqués du signe typographique *deleatur*.

2. Strophe improvisée sur une fiche du premier format.

La rédaction primitive s'augmente en avril de strophes nouvelles.

3. Séquence de quatrains où alternent strophes recopiées et strophes improvisées.

400

La Ballade du cœur. Fiches manuscrites du second format (7×9). [Avril 1912.] — Centre Charles Péguy.

1. Strophes acrostiches.

Les sept lettres initiales de chaque strophe composent un prénom : Blanche. Elles désignent Blanche Raphaël (devenue Madame Marcel Bernard en juillet 1910). Cette jeune femme appartient au milieu d'intellectuels juifs qui fournit aux *Cahiers* nombre de leurs plus fidèles et fervents adhérents. Comme son père et son frère, Félix et Gaston Raphaël, Blanche, qui a passé l'agrégation masculine, fréquente la boutique de la rue de la Sorbonne depuis 1902. Presque à son insu, semble-t-il, elle provoque chez Péguy un douloureux conflit entre le devoir et la tentation d'un amour interdit. L'état de surmenage et le découragement où se trouve alors Péguy accentuent sans nul doute le caractère de l'épreuve et du renoncement; transposé dans le domaine poétique, ce déchirement atteint la dimension d'une « parabole de l'espérance. »

2. Strophes improvisées sur des fiches du second format.

3. Strophes inachevées, rédigées sur des fiches du second format.

O saintes, voici l'âtre / Bénissez-le... / Voici ma femme assise / Au coin du feu... / Voici mes trois enfants, / Bénissez-les. »

401

Une des enveloppes dans lesquelles Péguy a rassemblé les fiches de brouillon des quatrains. — Centre Charles Péguy.

Péguy commence à ordonner les multiples brouillons qui constituent le manuscrit primitif en les rangeant dans des enveloppes.

402

Lettre de Péguy à Pierre Marcel. S.l., lundi 18 décembre 1911. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 55-56.

Le 15 janvier 1909, Péguy avait exprimé à Pierre Marcel ses « remords... de n'avoir pas poussé assez loin certaines confidences. A notre âge on a toujours peur d'être trop confident, d'importuner, d'être indiscret. » Presque deux ans plus tard, il témoigne de plus d'abandon. Entre temps, il est vrai, qu'il faut absorber « les jours mauvais presque avant qu'ils soient passés ». *(Le Porche du mystère de la deuxième vertu.)* La lettre du 18 décembre 1911 à Pierre Marcel offre une nouvelle « parabole de l'espérance » : « J'ai rêvé que nous étions morts. Jamais nous n'avions été si heureux. Une grande quantité de questions, qui nous embarrassent, étaient, du coup, « solutionnées ». Jamais nous n'avions été aussi libres... Nous marchions, Blanche, toi et moi, comme dans une campagne. L'air était vif et léger. Nous allions le nez en l'air. Blanche à gauche, toi au milieu, moi à droite. A un moment vous fîtes mine de me quitter. Je vous dis : Où allez-vous. Alors vous avez éclaté de rire et vous avez dit : Eh bien, nous rentrons dans le sein d'Abraham. Je hausai les épaules et je vous dis : Mais non, venez donc dans le Paradis, on rigole davantage. Et vous vîntes. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

403
LETTRE DE PÉGUY à Madame Georges Goyau. S.l., vendredi 6 janvier 1911, jour des rois. — Centre Charles Péguy.

Péguy compose une suite au *Mystère de la charité* et envisage d'achever la trilogie par un *Mystère de la vocation* dont le noyau central sera une ballade dans la tradition de Villon (« Paradis est plus fleuri que printemps... »). Le premier poème, *L'Espérance,* en est déjà à son second état et Péguy le remanie sur épreuves. *Le Porche* semble avoir été commencé durant l'automne précédent; le 22 novembre, Péguy écrivait en effet à Madame Goyau : « J'ai eu ce matin le point central de ma deuxième *Jeanne d'Arc*... Ce deuxième mystère est le mystère de l'Espérance. » Dans la lettre du 6 janvier, il rappelle « dans quel tremblement » il en a abordé la création; les termes mêmes suggèrent un rapprochement avec la confidence faite à Daniel Halévy dans *Victor-Marie, comte Hugo* (publié le 23 octobre 1910) sur « le tremblement d'écrire ». (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 50, févr. 1956, 13.) — (1958, 204; 1964, 93.)

404
LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit de ce qu'on peut supposer être le dernier état du poème, destiné à l'impression, ne porte que de très légères additions et reprises.

405
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Quatrième cahier pour la Toussaint et pour le jour des Morts de la treizième série. Charles Péguy. Le Porche du mystère de la deuxième vertu. 22 octobre 1911. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIII, 4).

Le 6 janvier, Péguy écrivait à Madame Georges Goyau : « Si tout va bien, forcé comme je le suis de travailler par morceaux, je publierai cette *Espérance* pour la Pentecôte. Mais ce sera toujours pour une fête. Je ne me hâte pas. Je ne force rien. Je ne casse rien. Je fais ma journée comme un ouvrier. »

406
CHARLES PÉGUY. Le Porche du mystère de la deuxième vertu. Paris, Émile-Paul, 1912. In-16. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire dédicacé : « Mardi 24 octobre 1911. Exemplaire pour Monsieur Paul Hervieu de l'Académie française. Voici, Monsieur, l'avancement de la deuxième théologale... ». L'édition ne diffère de l'édition des *Cahiers* que par la couverture et par la suppression du bon à tirer.

407
INTERPRÉTATION GRAVÉE PAR RICHARD BRUNCK DE FREUNDECK du *Porche du mystère de la deuxième vertu,* de Charles Péguy, présentée par Madame Dussane. Paris, J. Exbrayat, 1944. In-fol. — B.N., Impr., Rés. gr. Z. 116.

408
Marcel, Germaine et Pierre Péguy. Photographie. — Centre Charles Péguy.

La « petite fille Espérance » introduit dans la création une catégorie du temps toute particulière : « L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera. / Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera. / Dans le futur du temps et de l'éternité. » Cette dimension n'est autre que celle qui confère à l'enfance tout son mystère et que sa propre expérience personnelle a enseignée à Péguy : Marcel, Germaine et Pierre appartiennent au domaine de l'espérance : « Mais est-ce que le père aurait du cœur à travailler s'il n'y avait pas ses enfants... / ... Tout d'un coup il pense à sa femme qui est restée à la maison. / A sa femme qui est si bonne ménagère. / Dont il est l'homme devant Dieu. / Et à ses enfants qui sont bien tranquilles à la maison / ... Ils habitent sa mémoire et son cœur et son âme et les yeux de son âme... Dans un éclair il voit ses trois enfants qui jouent et qui vivent au coin du feu. / Ses trois enfants, deux garçons et une fille. / Dont il est le père devant Dieu. / Son aîné; son garçon, qui a eu douze ans au mois de septembre. / Sa fille qui a eu neuf ans au mois de septembre. / Et son cadet qui a eu sept ans au mois de juin. / ... Ses trois enfants qui lui succèderont et qui lui survivront. / Sur terre. » *(Le Porche du mystère de la deuxième vertu.)*

409
Histoire de l'enfant prodigue. Image populaire. Orléans, Huet-Perdoux. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

« *Un homme avait deux fils.* De toutes les paraboles de Dieu / C'est celle qui a éveillé l'écho le plus profond. / Le plus ancien. / Le plus vieux, le plus neuf. / Le plus nouveau. / Fidèle, infidèle. / Connu, inconnu. / Un point d'écho unique. / C'est la seule que le pécheur n'a jamais fait taire dans son cœur. » *(Le Porche du mystère de la deuxième vertu.)*

LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS (1912)

410
Le Mystère des saints Innocents. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le Mystère des saints Innocents est composé dans un climat d'inquiétude : le souci des *Cahiers* ne désarme pas; en février, le plus jeune fils de Péguy, Pierre, atteint d'une fièvre typhoïde, se trouve en danger. De surmenage aussi : Péguy vient d'écrire en moins d'un an *Un nouveau théologien* et *Le Porche. Le Mystère* n'en poursuit pas moins le cantique d'espérance déjà ébauché dans *les Quatrains* et développé dans *Le Porche,* fondé sur l'Écriture et les textes liturgiques. Les premiers versets sur la nuit du Vendredi saint (« O jour, ô soir, ô nuit de l'ensevelissement... ») s'enchaînent directement à l'invocation à la nuit sur laquelle se clôt *Le Porche.* — (1950, 133; 1958, 211.)

411
Cahiers de la quinzaine. Douzième cahier, cahier pour le dimanche des Rameaux et pour le dimanche de Pâques de la treizième série. Charles Péguy. III. Le Mystère des saints Innocents. 24 mars 1912. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1467 (XIII, 12).

Exemplaire dédicacé : « Lundi 6 mai 1912. Exemplaire pour Mesdemoiselles Marix. » — *Le Porche* est dédié « Non seulement à la mémoire mais à l'intention de notre ami et de notre frère Eddy Marix, Eltville sur le Rhin, le 2 août 1880, Eltville sur le Rhin, le

IBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

31 août 1908. Notamment en mémoire de ce cahier qu'il fit pour le dimanche des Rameaux et pour le dimanche de Pâques de l'année 1905. » Eddy Marix est en effet l'auteur de *La Tragédie de Tristan et d'Iseut* publiée dans le quinzième *Cahier* de la sixième série. Péguy lui a rendu hommage dans *A nos amis...*, 20 juin 1909; il l'associe à Bernard-Lazare parmi les « prophètes d'Israël ».

412
Lettre de Péguy à Joseph Lotte. S.l., vendredi 1er mai 1912. — Centre Charles Péguy.

Le Porche paru en octobre 1911 n'avait fait l'objet d'aucun compte-rendu critique de quelque importance. Le même silence entoure la publication du *Mystère des saints Innocents,* à quelques exceptions près : les articles de l'abbé François de Vincent (*Revue pratique d'apologétique,* 15 mai 1912), de Pierre de Quirielle (*Journal de débats,* 15 mai), de Jacques Rivière (*Nouvelle revue française,* 1er juin). Péguy s'avoue profondément blessé par l'indifférence du public, le « silence de plomb » dans lequel est tombé le Cahier des *Innocents :* « On n'en a pas vendu quatre exemplaires en dix jours », écrit-il à Lotte le 1er mai. Il avoue la même désillusion à Pesloüan et à Pierre Marcel. D'autre part il se préoccupe des interprétations bienveillantes certes, mais déformées, qui pourraient être données de son œuvre. A Lotte qui se prépare à rendre compte des *Innocents* dans le *Bulletin des professeurs catholiques,* il déclare avec netteté : « Il importe extrêmement de ne pas m'affubler en Père de l'Église. C'est déjà beaucoup d'en être le fils... Les maçons et les vitriers de Notre-Dame, qui sont mes grands-pères directs, n'étaient point docteurs et Pères de l'Église. » (Péguy, *Lettres et entretiens,* 121-122.)

413
Pastourelle des paroisses d'Orléans, avec la musique transcrite d'après les airs anciens par Émile Huet. Image populaire. Fin XIXe siècle. Orléans, Herluison. — Archives départementales du Loiret, 10 Fi 4-19.

« Je suis l'homme dans la paroisse. Péguy. Et d'ailleurs il est bien évident que la profonde unité de tous ces mystères, c'est qu'ils sont le christianisme dans la paroisse. » (Lettre à Lotte, 3 mai 1912.) La revendication ainsi exprimée d'inscrire la création poétique des années 1910-1912 dans un cadre temporel bien déterminé, celui de la paroisse chrétienne, se relie à la définition du « pays » donnée, vers la même époque, dans *Clio II :* « Un endroit dans le temps... un lieu dans le temps pour ainsi dire, un temps où vous situer, un temps où vous soyez homme, citoyen, soldat, père, électeur, contribuable, auteur, toutes les inévitables, toutes les irréparables, toutes les sacrées sottises... Troie (ou Ilion) était un pays... Athènes était un pays... Rome était un pays. Jérusalem... était un pays, et la colline de Sion, et Bethléem, et Nazareth... Et Thèbes aux cent portes, et Thèbes aux sept portes... Rouen est un pays... et Compiègne; Domremy est un pays; Orléans est un pays... Et Saint-Aignan aussi est un pays... La paroisse Saint-Aignan. Toute paroisse de France est un pays. »

414
Bulletin des professeurs catholiques de l'université. No 15, 20 mai 1912 : J.-A. Durel [Joseph Lotte]. Le Mystère des saints Innocents de Péguy. Épreuves avec corrections et annotations autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Péguy revoit et corrige le texte de l'article sur les *Innocents* que lui soumet Joseph Lotte. — (1950, 133; 1964, 97.)

415
Charles Péguy. Le Mystère de Jeanne d'Arc. Le Mystère des saints Innocents. Paris, Émile-Paul, 1912. In-16. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire dédicacé : « Mardi 23 avril 1912. Exemplaire pour Claude et Simone Casimir-Perier. Vous voyez mes enfants quelle est mon exactitude, puisque j'ai conduit cette longue entreprise de telle sorte que je publie le troisième volume dans la semaine même où vous nous revenez de cette Amérique. Je suis votre très affectueusement dévoué. Charles Péguy. » (Dédicace répartie sur trois pages.) L'édition ne diffère de celle des *Cahiers* que par la couverture et la suppression du bon à tirer. — (1964, 98.)

CLIO II

416
Lettre de Péguy à Paul Crouzet. S.l., vendredi 7 juin 1912. — Centre Charles Péguy.

Paul Crouzet (1873-1952) a connu Péguy à l'École normale. Professeur de lettres, il est secrétaire de *La Grande revue* puis en prend la direction (1908). Le 7 juin 1912, Péguy lui propose de publier dans sa revue « un papier extrêmement considérable et extrêmement important intitulé Clio, dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle. » Le 26 juin, il annonce que le *Dialogue charnel* est terminé : il compte environ 130 pages de la *Revue*. A dater de cette époque, Péguy est préoccupé d'assurer une plus large diffusion à son œuvre et d'en confier la publication à d'autres revues que les *Cahiers*. C'est cependant dans les *Cahiers* qu'il se détermine à publier le texte, comme l'indique une note typographique, à la p. 37 des épreuves du *De Napoléon* d'André Suarès (XIV-1, 28 juillet 1912) : « Vous pouvez compter absolument que nous fabriquons le *dialogue charnel* en 8 romaines pendant ces vacances ». On ignore pour quelles raisons le cahier ne parut pas. — (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 32, mars 1953, 23.)

417
Clio, dialogue de l'histoire et de l'ame paienne. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit portait originellement le titre de *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle.* Le dernier mot a été gratté et remplacé par *païenne*. Péguy reprend en effet d'avril à novembre 1912, la première rédaction de 1909 et commence à amplifier le texte. A partir de la page 113 de ce premier état remanié, il poursuit indépendamment la rédaction de *Clio II.* Le 17 novembre, il annonce à Pierre Marcel qu'il est « dans la péroraison de *Clio.* » Bien qu'il manifeste à plusieurs reprises l'intention de publier rapidement, il abandonne la composition en cours et ne le reprend que l'année suivante, au mois de juin peut-être. Le manuscrit de *Clio* demeure sur la table de travail de Péguy lors de la mobilisation. Il resta inédit jusqu'en 1917.

418
Mort et convoi de l'invincible Malborough. Image populaire. Épinal, Pellerin. — B.N., Est., Te. 90, t. II.

La « fortune singulière » du « vieil air de *Malbrou* » sert de point de départ, dans *Clio II,* à une exégèse magistrale des textes politiques, à la fois serrée « au ras du texte » et intuitive

dans ses recoupements et entrecroisements. « Par une rencontre singulière, ou plutôt par une singulière diversion... ce même air a servi... pour ce que le gracieux dix-huitième siècle nous a laissé peut-être de plus gracieux, et pour ce que le terrible dix-neuvième siècle nous a laissé peut-être de plus terrible... le vieil air de *Malbrou*... est d'une part celui sur lequel est établie la romance de *Chérubin*... et celui sur lequel est établi dans les *Châtiments* ce funèbre enterrement du Sacre... Voilà peut-être qui nous renseignerait un peu... sur la situation faite à l'*air* sinon au rythme dans un double poème... Tout ce que je veux retenir aujourd'hui, c'est cette jointure unique du métier et du génie. » A la méthode positiviste de « l'établissement du texte », Péguy oppose une lecture « obéissante au texte », qui préfigure en quelque sorte certaines orientations de la critique contemporaine : « Ces hommes qui passent leur temps à *établir* des textes, l'idée ne leur viendra jamais de servir un texte, d'*entendre* un texte, (et d'entendre à un texte)... Moi aussi j'étais capable de saisir une lueur lointaine sur la mer inlabourable... Moi aussi je saurais voir un mot sur une cîme, et les éclairements profonds d'une situation. »

419
Beaumarchais. Théâtre. Paris, Furne, s.d. In-8°, p. 346-347 : Romance. Air : Malbrough s'en va-t-en guerre. Photographie. — B.N., Impr., Yf. 8204.

« La vieille chanson était et une danse et une marche et une ronde et un cortège et toute une cérémonie de funérailles. Beaumarchais en a retenu, il en a fait une danse et une ronde, non pas une marche, il en a fait un cortège et toute une cérémonie de peine. Une sorte de ronde de grâce, de tristesse et de peine. Hugo en a fait une ronde aussi, puisqu'une Danse macabre est originairement et littéralement une danse. Une ronde... Et ce qui nous fait encore si mélancolique la chanson de Chérubin, c'est qu'elle date exactement ce temps et qu'elle date exactement de ce temps où tout un monde, où tout un peuple se perdit avec joie... dans la vive attaque d'un monde où il n'était point commandé. » *(Clio II.)*

420
Victor Hugo. Les Châtiments. Seule édition complète. Paris, Hetzel [1872], p. 36. Livre V. L'autorité est sacrée. I. Le sacre. Sur l'air de Malbrouck. Photographie. — B.N., Impr., 4° Ye. 39.

« C'est simplement, de toutes les Danses macabres, celle qui est la moins indigne du *Dies irae*. Et pour qui sait lire (et peut-être un peu transposer) celle qui en est certainement le moins éloignée... Dans ce convoi de dix-huit strophes... le rythme est donné par l'air traditionnel. Mais cela même est un coup du génie, un coup du métier, puisque c'est un coup de force... Ce second vers, si profondément coupé, si profondément nombré lui-même sur un rythme de glas... ce vers de neuf contre des vers de six fait la barre d'appui de chaque couplet. Répété, refrain secret, refrain intérieur de couplet en couplet il fait la barre d'appui de tout ce funèbre convoi funéraire. Il correspond d'ailleurs au refrain même (intérieur) de *Malbrou*. » *(Clio II.)*

421
Illustrations de Théophile Schuler pour Victor Hugo. Les Châtiments. Paris, J. Hetzel et Cie [1872], p. 24-25, 32-33, 40-41, 48, 57, 73. Photographies.

« Mais il n'y avait pas un trait de l'une de ces illustrations qui ne fût inscrit pour éternellement dans la mémoire de votre regard. Et *le bon bourgeois dans sa maison*. Et *le boulevard Montmartre le 4 décembre 1852*. Et ce beau jeune homme joufflu, les joues comme des pommes, qui marche dans les chardons en écartant les mains : *le Progrès calme et fort*. Et en face, *l'expiation, l'horrible vision s'éteignit*. Et le *Chasseur Noir*. Et le forçat en sabots, *voici la chaîne que je porte*. Et le lion de Wagram. Et les proscrits, *Oiseaux dites-leur nos misères !* *(Clio II.)*

422
Illustration de Théophile Schuler pour Victor Hugo. Les Châtiments. Paris, J. Hetzel et Cie [1872], p. 73. Photographie.

« Cette admirable illustration... dans le cadre rectangulaire ce morceau de pignon de toit tout chargé, tout enguirlandé de vigne vierge. Une cheminée qui fume. Des nids qu'on ne voit pas. Une hirondelle qui vole. Un toit enfin. Tout cela dans les cîmes, ou plutôt entre des abruptitudes, entre des versants de cîmes... Un aigle qui plane. Et dessous la *légende :* « Hirondelle, réponds, aigle à l'aile sonore, / Parle, avez-vous des nids que l'Éternel ignore ? » C'en était, ça, une légende. » *(Clio II.)*

423
La prise de la Bastille, récit mémorable du siège de la Bastille, arrivé le 14 juillet l'an de la liberté mil sept cent quatre-vingt-neuf. Orléans, Letourmy. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

L'analyse de la *Romance* du *Mariage de Figaro* amène Péguy à rapprocher la jeunesse de Chérubin de la jeunesse de l'événement révolutionnaire. « Chérubin c'est Bara et Chérubin c'est Viala. Et Chérubin et Bara et Viala c'est tout un peuple ensemble et cette vive attaque d'un monde où il n'était point commandé.... On sait très bien comment ça s'est fait, la prise de la Bastille. C'était le 14 juillet naturellement. Il faisait beau, il faisait chaud... Le bon peuple ne savait pas bien quoi faire. Ce qu'il savait, c'est qu'il avait envie de faire quelque chose... Alors les ébénistes du faubourg Antoine, pour se reposer un peu de faire les plus beaux meubles du monde, ils ont pris la Bastille. » *(Clio.)*

424
La fédération de Paris du 14 juillet 1790, ou la fête nationale qui fait expirer l'hydre de l'aristocratie en nous rendant la [liberté]. Image populaire. Orléans [Letourmy]. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

« La durée réelle, mon ami, celle qui sera toujours nommée la durée bergsonienne, la durée organique, la durée de l'événement et de la réalité implique essentiellement le vieillissement. » Ce thème essentiel de *Clio,* Péguy l'illustre d'exemples, parmi lesquels celui de la Fête de la Fédération : « La prise de la Bastille... ce fut proprement une fête, ce fut la première célébration, la première commémoration et pour ainsi dire le premier anniversaire de la prise de la Bastille... Ce n'est pas la Fête de la Fédération qui fut la première commémoration, le premier anniversaire de la prise de la Bastille. C'est la prise de la Bastille qui fut la première Fête de la Fédération. » *(Clio.)*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

III. LES TAPISSERIES (1912-1913)

« Je fais ça comme une tapisserie, un point et puis un autre point », écrit Péguy à plusieurs reprises au cours de 1911. Il reprend ainsi à son compte l'expression d'un critique (Etudes, *mai 1910*) *qui voulait suggérer, à propos du* Mystère de la charité, *l'idée d'une vaste fresque et d'un travail artisanal. A ces* Tapisseries *il donne une facture nouvelle : il revient en effet au vers régulier dont il a fait l'essai avec les* Quatrains. *Il refuse de se laisser « enfermer dans le vers libre » ; il éprouve le besoin d'« une facture extrêmement serrée » et s'impose en conséquence l'exercice des* Sonnets : *« Pas de trous, tout est plein, mes vingt ans de prose me servent. Oh ! la probité de la prose ! »*

A la même époque, Péguy se préoccupe aussi d'assurer une plus vaste diffusion de son œuvre poétique. Le silence absolu qui a entouré la publication du Porche *et du* Mystère des saints Innocents *l'accable et lui communique un sentiment de solitude proche du désespoir. Il confie à des revues amies la publication des* Sonnets *et celle de fragments des* Tapisseries. *La démarche atteste que, depuis* Le Mystère de la charité, *la vocation poétique de Péguy ne cesse de se confirmer et le sollicite de transmettre le message dont il se sent investi.*

Les Tapisseries *traduisent la confiance retrouvée et répondent aux termes d'une lettre à Pierre Marcel de l'été 1912 : « J'ai trouvé dans l'infortune même une sorte d'équilibre chrétien ». On ne saurait oublier aussi qu'elles sont contemporaines de la reprise de* Clio : *le long dialogue de l'histoire et de l'âme se construit autour de l'« ajustement », de l'« engagement du temporel dans l'éternel et de l'éternel dans le temporel ».*

LES SONNETS

425
L'ÉPAVE. « Exemplaire pour Pierre Marcel. » Manuscrit autographe. Mardi 23 juillet 1912. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 331-332.

Péguy est revenu au vers régulier avec les *Quatrains*. Durant l'été 1912, il s'impose la discipline d'une forme fixe, composant des *Sonnets* dont autant d'exemplaires sont soumis à la consultation de ses amis : Alain-Fournier, Pierre Laurens, Charles Lucas de Pesloüan, Pierre Marcel. Mise à part une virgule après le premier mot du vers 10, le poème envoyé à Pierre Marcel ne présente pas de variantes avec le texte édité.

426
L'URNE. « Exemplaire pour Pierre Marcel. » Manuscrit autographe. Vendredi 26 juillet 1912. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 334-335.

Une autre copie du sonnet adressée à Charles Lucas de Pesloüan est datée du jeudi 25 juillet 1912.

427
L'AVEUGLE. Manuscrit autographe signé. Mercredi 7 août 1912. — Centre Charles Péguy.

(1958, 227; 1964, 100.)

428
LE CORRESPONDANT, nouvelle série, t. 213, 10 novembre 1912, p. 600-603 : Charles Péguy. Poésies. [L'épave. L'urne. L'aveugle. Les sept contre Thèbes.] — B.N., Impr., Z. 21417.

(1958, 228; 1964, 100.)

429
CHATEAUX DE LOIRE. Brouillon autographe. — Centre Charles Péguy.

Lorsque Péguy jette sur le papier la première rédaction des poèmes en vers régulier, il le fait d'une fine écriture au crayon sur de longues et étroites bandes de papier. Le texte s'y développe dans sa continuité, alors que, pour les *Quatrains* précédents, le support des brouillons est découpé aux dimensions d'une strophe. Ponctuation et majuscules sont généralement omises sur ces « paperolles ». Le thème de *Châteaux de Loire* apparaît dans les *Quatrains :* « Ce noble paradis / Aux bords de Loire... / Et tout ce beau semis / De beaux châteaux. » Comme dans *Les Sept contre Thèbes,* Péguy abandonne la forme du sonnet pour revenir aux strophes de quatre vers. Le brouillon du poème présente un certain nombre de variantes par rapport au texte imprimé. Ainsi dès le premier quatrain : « *Tout au long du flanc* courbe et des nobles vallées / ... Le *fleuve* et ses vassaux *s'attachent* aux allées. » — (1950, 147; 1964, 100.)

430
CHATEAUX DE LOIRE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans *L'Opinion* du 25 novembre 1912.

LES SEPT CONTRE PARIS

431
LES SEPT CONTRE PARIS. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Sur un thème parallèle à celui des *Sept contre Thèbes* (publié dans *La Grande revue* du 10 novembre 1912), Péguy exécute quelques virtuosités autour de la forme du sonnet.

Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement



C.P.

4/ l'aveugle

D'innombrables rayons de toutes les lumières
Ont baigné vingt mille ans ces périssables yeux;
D'innombrables regards vers la terre et les cieux
Sont montés vingt mille ans de toutes les chaumières.

D'innombrables reflets des ténèbres premières
Ont roulé vingt mille ans leurs flots silencieux;
D'innombrables regrets vers le monde et les dieux
Ont pleuré vingt mille ans sous l'arceau des paupières.

N° 427. — *L'Aveugle*, 1er feuillet manuscrit.

432
[LES SEPT CONTRE PARIS. II.] LA BANLIEUE. Brouillon autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans *La Grande revue,* 10 mars 1913. Comme les autres brouillons de la même époque, la première rédaction des *Sept contre Paris* se présente sur de longues bandes de papier. Elle n'offre que d'infimes variantes par rapport au texte imprimé. En revanche, l'ordre des strophes y est sensiblement différent.

433
LA GRANDE REVUE, 78e volume, 1913, 17e année, no 5, 10 mars 1913, p. 5-9 : Charles Péguy. Les Sept contre Paris. — B.N., Impr., 8o Z. 15129.

LA TAPISSERIE DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC (1912)

434
SAINTE GENEVIÈVE. [I]. Manuscrits autographes. 7 et 10 septembre 1910. — B.N., Mss., n.a.f. 16579.

1. « Sainte Geneviève. Exemplaire pour Pierre Marcel. » Samedi 7 septembre 1912. F. 319.

Variantes : V. 3 et 4 : « ... où le loup *sur* l'agneau / *Ait* jamais *perpétré le meurtre héréditaire* »; V. 8 : « aujourd'hui sur *la cité prospère.* »

2. « Sainte Geneviève. Premier de la neuvaine. Deuxième état du même. » Mardi 10 septembre 1912. F. 321-323.

État conforme au texte imprimé.

435
LE MONDE ILLUSTRÉ, 36e année, no 1816, 16 janvier 1892, p. 40 : Paris pittoresque. La neuvaine de sainte Geneviève. Gravure de Moulignié. — B.N., Impr., Fol. Lc2. 2943.

A l'occasion de la neuvaine célébrée à l'église Saint-Étienne-du-Mont du 3 au 11 janvier 1913, Péguy compose les neuf poèmes de *La Tapisserie de sainte Geneviève* qu'il dédie à Madame Geneviève Favre. Il se rattache ainsi à une tradition profondément inscrite dans la dévotion populaire parisienne. C'est en effet « à travers le dur corps charnel de culte, de piété... vingt siècles de mémoraliste inscription » que Péguy entend, dès le *Cahier Laudet* (24 septembre 1911), retrouver les sources du christianisme : perpétuité de l'incarnation (« le plus humble prêtre dans la dernière des paroisses françaises donne... le même corps de Jésus... que donnait ou que recevait saint Augustin et saint Paul... sainte Geneviève, saint Germain, saint Louis et saint François, Jeanne d'Arc, Pascal, Corneille »); sainteté de l'enfance (« Qu'est-ce que M. Laudet fait de cette glorieuse enfance de sainte Geneviève, qui demeurera dans les siècles la lumière de Paris »).

436
SAINTE GENEVIÈVE. Huitième jour de la neuvaine pour le vendredi 10 janvier 1913. Brouillon autographe. — Centre Charles Péguy.

(1950, 147; 1964, 103.)

437
BULLETIN DES PROFESSEURS CATHOLIQUES DE L'UNIVERSITÉ, nº 19, 20 novembre 1912,: Huitième jour de la neuvaine à sainte Geneviève. Épreuves corrigées par Péguy. — Centre Charles Péguy.

Édition pré-originale du *Huitième jour*. — (1964, 103.)

438
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Cinquième cahier de la quatorzième série. Charles Péguy. La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc. 1er décembre 1912 (Cahier pour le jour de Noël et pour la neuvaine de sainte Geneviève.) In-18. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIV-5).

TAPISSERIE DE NOTRE DAME

439
PARIS DOUBLE THÉATRE. Troisième état transcrit par André Bourgeois sur le copie de lettres des « Cahiers ». Mardi 3 septembre 1912. — Centre Charles Péguy.

Le poème a été retranché de la publication de *La Tapisserie de Notre Dame,* dans laquelle il devait faire suite aux sonnets *Paris vaisseau de charge, Paris double galère* et *Paris vaisseau de guerre*. Un manuscrit daté du 28 août 1912 en a été publié dans l'édition de la Pléiade des *Œuvres poétiques*. Le troisième état recopié par André Bourgeois présente quelques variantes. Comme dans les autres sonnets de *La Tapisserie,* Péguy substitue Paris au thème du cœur et maintient les images qui étaient associées à ce dernier dans les *Quatrains :* « Cœur tu n'es qu'un théâtre / Mais on y joue / Dans les décors de plâtre / Un drame fou... ô cœur opiniâtre / Courage de théâtre / En carton peint. »

440
CONVERSATION A LOZÈRE, 27 septembre 1912, entre Péguy et Joseph Lotte. Notes autographes de Joseph Lotte. Paris, 28 septembre 1912. — Centre Charles Péguy.

A cause d'une grave maladie de son fils Pierre, Péguy a fait le pélerinage de Chartres du 14 au 17 juin 1912; il y retournera l'année suivante : « Mon petit Pierre a été malade, une diphtérie, en août... Alors, mon vieux, j'ai senti que c'était grave. Il a fallu que je fasse un vœu... J'ai fait un pélerinage à Chartres. » *Le Mystère des Innocents* représente l'anticipation de l'illumination ressentie à Chartres : « J'étais un autre homme. » (Péguy, *Lettres et entretiens,* 139-144.) — (1964, 107.)

441
Au Quartier Latin : le café Soufflet. Dessin d'après nature de G. Moroge. Coupure de presse. [1886.] — B.N., Est., Va. 260 i.

Ce café était situé au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue des Écoles. — L'entretien de Péguy, de Joseph Lotte et de Th. Quoniam du 28 septembre 1912 a lieu « chez Soufflet à déjeuner » : Péguy y exprime son sentiment sur la politique (« La République, en somme, ne fait pas si mal »), les Pères de l'Église (« Une parole de Jeanne ou de saint Louis met tout saint Augustin par terre »), sa carrière personnelle (« je n'ai plus d'ambition. L'Académie, je m'en fous »).

442
Lettre de Péguy à Pierre Marcel. S.l., vendredi 25 juillet 1913. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 237.

L'été précédent, son fils Pierre ayant été à nouveau gravement malade, Péguy s'est « rengagé vers Notre Dame de Chartres ». Le jour même du départ, il indique à Pierre Marcel l'itinéraire : « Ce soir Dourdan. Demain Chartres. Dimanche Dourdan. Lundi Lozère. »

443
Le pont Saint-Michel et Notre-Dame. Photographie. — B.N., Est., Va. 260 i.

« Nous arrivons vers vous de l'autre Notre Dame, / De celle qui s'élève au cœur de la cité, / Dans sa royale robe et dans sa majesté, / Dans sa magnificence et sa justesse d'âme. » *(Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres.)*

444
Chartres. La cathédrale. Trois aquarelles de Poterlet. — B.N., Est., Va. 28, t. 3, Eure-et-Loir.

« Nous voici revenus, au déclin de nos âges, / Étoile du seul Nord dans votre bâtiment. » *(Prière de résidence.)*

445
Chartres. La cathédrale. Portail septentrional. Photographies Gallas. 1873. — B.N., Est., Va. 28, t. 3, Eure-et-Loir.

446
Chartres. Cathédrale. Chapelle de Notre-Dame du Pilier. Photographie d'après un dessin de Gallas. — B.N., Est., Va. 28, t. 6, Eure-et-Loir.

« Voici le lourd pilier et la montante voûte; / Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain; Et l'inutilité de tout calcul humain; Et plus que le péché, la sagesse en déroute. » *(Prière de résidence.)*

447
La tapisserie de Notre Dame. Manuscrit autographe. — Collection particulière.

Lettre d'envoi à Henri Saffrey : « Vendredi 13 juin 1813. Voici la Tapisserie de Notre Dame, mon cher Saffrey, et la suivante est sur le métier. Péguy. » — (1950, 151.)

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC



N° 444. — Chartres, aquarelle de Poterlet.

448
[La tapisserie de Notre Dame. Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres.] Brouillon autographe. — Centre Charles Péguy.

Le brouillon rédigé sur de longues bandes de papier découpé présente des variantes avec le texte imprimé.

449
La tapisserie de Notre Dame. Texte établi par Péguy pour l'édition des « Cahiers de la quinzaine ». — Centre Charles Péguy.

La Présentation de la Beauce et la *Présentation de Paris* ont été publiées en édition pré-originale dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université, Supplément,* 20 janvier et 20 mars 1913. Péguy utilise la composition du *Bulletin* pour préparer le manuscrit du dixième *Cahier* de la quatorzième série; les deux textes présentent des variantes. — (1964, 108.)

450
Cahiers de la quinzaine. Cahier pour le dimanche de la Pentecôte et pour le mois de mai. Dixième cahier de la quatorzième série. Charles Péguy. La Tapisserie de Notre Dame. 11 mai 1913 (bon à tirer du 6 mai 1913). — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIV, 10).

451
Charles Péguy. La Tapisserie de Notre Dame, 1913. La Haye, Kunera-Pers, 1929. In-4°. — B.N., Impr., Rés. m. Ye. 464.

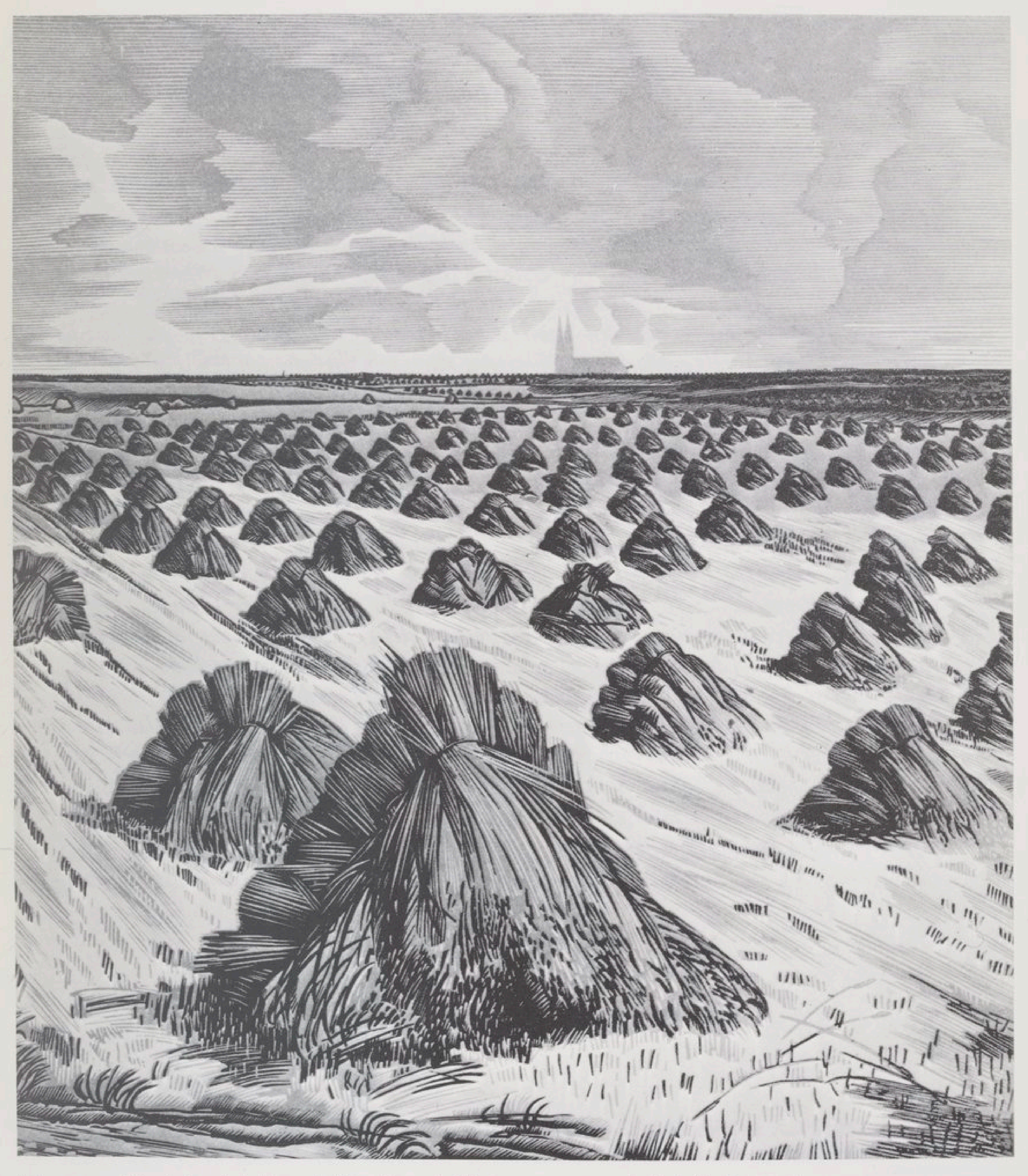
452
Charles Péguy. Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres. Introduction de R. Secrétain. Gravures sur bois de L. J. Soulas. Paris, Le Livre contemporain, 1946. In-fol. — B.N., Impr., Rés. gr. Ye. 181.

453
Louis-Joseph Soulas. Illustrations pour la « Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres. » Gravures sur bois. États divers. — Centre Charles Péguy.

454
Charles Péguy. La Tapisserie de Notre Dame. Eaux-fortes de Eugène Corneau. Lyon, Cercle lyonnais, 1958. In-4°. — B.N., Impr., Rés. m. Ye. 601.

455
Charles Péguy. Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres. Poème manuscrit, lithographies originales : Alfred Manessier. Paris, Les Bibliophiles de l'Union française, 1964. Gr. in-fol. — B.N., Impr., Rés. Atlas. Ye. 32.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



Nº 453. — *Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres*, gravure sur bois de Soulas, 1948.

IV. « LE GRAND SECRET DES HOMMES DE QUARANTE ANS » (1913-1914)

« Il a quarante ans, il sait *donc... Il sait le grand secret... Il sait que* l'on *n'est pas heureux. Il sait que depuis qu'il y a l'homme nul homme n'a jamais été heureux. » Le « parti des hommes de quarante ans », voici quelques années que Péguy l'a déjà fondé par anticipation dans* Victor-Marie, comte Hugo; *mais nulle part mieux que dans* Clio *il ne l'a défini. Est-ce à la découverte de ce secret qu'il faut attribuer l'extraordinaire fécondité de la dernière année d'existence de Péguy ? Sans doute faut-il l'attribuer aussi à la conscience impérieuse d'une véritable mission : « Il n'y a que moi qui puisse dire certaines choses, alors je les dis », déclare-t-il à Joseph Lotte en septembre 1913.*

Dans leur diversité, les œuvres de 1913-1914 présentent un saisissant raccourci. L'enfant d'Orléans revit aux premières pages de L'Argent, *pour faire place au polémiste à la verve féroce de* L'Argent suite : *devant la menace de guerre, Péguy dénonce la trahison du parti intellectuel et l'impureté du monde moderne. Le ton de ces pamphlets contraste étrangement avec l'ampleur d'inspiration d'*Eve, *la grande fresque chrétienne de l'histoire de l'humanité. Dans les deux dernières œuvres, Péguy retrouve la source bergsonienne qui demeure une des clés de sa pensée : née de l'indignation que provoque en lui la campagne menée contre Bergson au début de l'année 1914, la* Note sur M. Bergson *se présente comme une vaste méditation sur le jeu de la liberté, réunissant dans une même « jeunesse du monde » les héros de Corneille, les saints de l'Eglise et les thèses du bergsonisme, et joignant dans une même « grande exactitude et justice et fidélité », génie philosophique et génie poétique. La* Note conjointe *demeure inachevée sur la table de Péguy en août 1914 : la dernière page se clôt sur la définition de la joie chrétienne.*

L'ARGENT

456
LETTRE DE PÉGUY à Pierre Marcel. S.l., vendredi 10 janvier 1913. Coupure du *Temps* du même jour jointe. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 199.

« Encore un morceau du *Temps.* La flagornerie universitaire est vraiment sans limites connues. » Péguy joint à sa lettre une coupure de presse annonçant pour le 19 janvier la célébration du *Jubilé de M. Ernest Lavisse.* Il déploie dans *L'Argent,* publié le 16 février suivant, la verve la plus caustique pour rendre compte de « cette cérémonie grotesque

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

que l'on a organisée en Sorbonne... Si le peuple français célébrait par des réjouissances extraordinaires la sortie définitive de M. Lavisse de l'École normale supérieure je comprendrais encore ça... mais fêter l'*entrée* de M. Lavisse à l'École normale c'est fêter l'entrée du fossoyeur dans la maison. Une idée aussi saugrenue ne pouvait venir qu'à M. Langlois. »

457
L'ARGENT. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

La première partie du texte s'arrête aux trois-quarts du f. 228. Après la signature *Charles Péguy,* commence *Langlois tel qu'on le parle*. Péguy commence en effet par composer une introduction au *Cahier* sur *L'enseignement primaire en France* dont l'auteur, Théophile Naudy, ancien directeur de l'École normale d'Orléans, a dirigé son destin scolaire. A l'occasion de ce « recroisement » il évoque l'« ancienne France » qu'il a connue en ces lointaines années, images presque mythiques du monde de son enfance où régnaient l'honneur du travail et l'amour de la République, où instituteurs et professeurs ont une relation, quasi paternelle avec leurs élèves. A l'opposé de ces valeurs, l'enseignement supérieur incarne l'esprit du « monde moderne », complaisance, lâcheté, vénalité, haine. La transition entre les deux textes est chargée d'une ironie amère : « Au moment où je viens d'indiquer... ce que nous devons à nos maîtres de l'enseignement primaire, et ce que nous devons à nos maîtres de l'enseignement secondaire, il ne sera peut-être pas hors de propos de marquer un peu ce que nous devons à nos maîtres de l'enseignement supérieur. »

458
CHARLES-VICTOR LANGLOIS. Photographie Nadar. — B.N., Est., Portraits non classés.

459

CAHIERS DE LA QUINZAINE. Sixième cahier de la quatorzième série. Charles Péguy. L'Argent. Paris, 8, rue de la Sorbonne, 16 février 1913. In-18. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIV, 6).

460
CHARLES PÉGUY. L'Argent; suivi de L'Argent suite. [Couverture de Mario Prassinos.] Paris, Gallimard, 1948. In-16. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1527.

L'ARGENT SUITE

461
LETTRE DE PÉGUY à Joseph Reinach. S.l., samedi 1er février 1913. — B.N., Mss., n.a.f. 24883, f. 186.

Péguy félicite Joseph Reinach de sa dernière intervention à la Chambre. « Quelle honte de voir ces radicaux se réclamer de notre dreyfusisme. Où étaient-ils quand il y avait une affaire Dreyfus et quand nous nous battions ? Ils sont dreyfusistes forcenés en 1913, mais ils ne l'étaient pas en 98. Il y aurait un beau travail à faire là-dessus. » Évoquant le temps

de l'affaire Dreyfus dans *L'Argent suite* (qui va paraître le 22 avril 1913), Péguy revient à cette idée : « Tout le monde se battait, dans ces temps-là. (Il n'y avait que les radicaux qui ne se battaient pas. Ils étaient pleins d'une étrange frousse parlementaire et compliquée d'une étrange frousse électorale.) »

462
L'ARGENT SUITE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Texte paru dans le neuvième *Cahier* de la quatorzième série, 27 avril 1913. Le ton pamphlétaire de Péguy y atteint une véhémence exacerbée. Sentant l'approche de la guerre, Péguy s'en prend violemment aux adversaires de la loi des trois ans : Jaurès, les universitaires : « Depuis que nous sommes sous la menace allemande, c'est-à-dire depuis 1905, nous avons toute la tension d'une crise extrêmement grave et en plus nous en avons la durée... Et nous tenons bien le coup depuis 1905 et il va falloir se rassembler et le tenir encore mieux et le tenir parfaitement jusqu'au bout. »

463
CAHIERS DE LA QUINZAINE. Neuvième cahier de la quatorzième série. Charles Péguy. L'Argent suite. Paris, 8, rue de la Sorbonne, 22 avril 1913. In-18. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XIV, 9).

464
LETTRE DE PÉGUY à Pierre Marcel. S.l., dimanche 13 juillet 1913. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 232.

« Sortant des Cahiers 11 heures 40 tombé sur Andler qui descendait la rue de la Sorbonne. Nous nous sommes pris le bras et poussés par on ne sait quelle fièvre de souvenir nous sommes entrés dans des profondeurs de confessions intellectuelles. Il ne pouvait plus me quitter. » Bien que l'affaire de la Société nouvelle d'édition l'ait éloigné de Charles Andler qui avait refusé de rompre son amitié avec Lucien Herr, Péguy conserve une solide estime pour le germaniste : « Au moins il a suivi sa ligne, et... c'est une vie toute d'une pièce. » (*L'Argent suite,* 1913.) Socialiste de longue date, Charles Andler est profondément troublé par le voyage qu'il a fait en Allemagne en 1913 et par le développement des idées nationalistes et belliqueuses qu'il a découvert au sein même de la Social-Democratie allemande. Ses avertissements ne peuvent avoir raison de la confiance inébranlable de Jaurès.

465
L'ILLUSTRATION, 69e année, n° 3577, 16 septembre 1911, p. 193 : Agadir ! — B.N., Impr., Fol. Lc^{2}. 1549.

Légende : « Agadir ! Un petit bateau, au devant une vieille forteresse marocaine : c'est le croiseur allemand « Berlin » qui menace la Paix de l'Europe. » Le « coup d'Agadir » (1er juillet 1911) remet en question le problème marocain et compromet la paix européenne : en riposte à l'expédition française qui, à l'appel du sultan du Maroc, occupe Fez, Meknès et Rabat (mai-juillet), l'Allemagne veut impressionner l'Europe en envoyant une canonnière dans les eaux d'Agadir. L'opposition de Jaurès à la politique marocaine de la France, dont il prévoit le danger pour la paix européenne, provoque chez Péguy un ressentiment véhément : « ce représentant en France de la politique impérialiste allemande, capitaliste allemande, et particulièrement coloniale allemande... » (*L'Argent suite,* 1913.)

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC



Nº 467. — Jaurès à la tribune de la Chambre, au cours du débat sur la loi des trois ans, juin 1913, photographie.

466
Jaurès a Berlin en 1912. Photographie des Actualités Gaumont. — Musée Jaurès, Castres.

Sans chercher ni de part ni d'autre une solution précise au problème de l'Alsace-Lorraine, la S.F.I.O. française et la Social-Democratie allemande entretiennent des rapports étroits, nettement renforcés à partir de 1910. Diverses manifestations (soixante-dizième anniversaire de Bebel fêté à Paris en 1910, meeting pour la paix internationale, le 12 juillet 1911, réunion du Pré-Saint-Gervais du 17 novembre 1912) aboutissent à un manifeste commun des Partis socialistes (1er mars 1913).

467
Jaurès a la tribune de la Chambre des Députés au cours du débat sur la loi des trois ans. Photographies prises par le député Jean-Louis Breton. Juin 1913. — Musée Jaurès, Castres.

Apprenant que l'Allemagne augmente son armement et ses troupes, le gouvernement français décide de porter à trois ans la durée du service militaire, afin de disposer d'effectifs d'active plus importants. Le projet présenté en mars 1913 par le cabinet Briand puis par le cabinet Barthou se heurte à l'opposition de la majeure partie de la gauche. La loi des trois ans est promulguée le 7 août 1913, après des débats tumultueux à la Chambre (2 juin-19 juillet) dont la passion se répercute dans l'opinion publique. A la tête de l'opposition, Jaurès préconise un « compromis » : réduire progressivement la durée du service en caserne, fortifier l'armée de réserve et en prévoir un plus large emploi, principes qu'il a déjà développés en 1910 dans son projet d'« armée nouvelle. » Pour les adversaires de la loi des trois ans, celle-ci ne représente qu'un « plagiat du militarisme allemand »; pour ses partisans, elle devient au contraire un symbole de la patrie. Parmi les premiers, de nombreux universitaires; parmi les seconds, Péguy.

Pour Péguy, le « temps de guerre » est en effet déjà venu. D'où la violence de son invective contre Jaurès dans *L'Argent suite,* publié le 22 avril 1913 : « En temps de paix c'est entendu, ça va bien. Et tout cela finira par des affiches et des meetings et des discours à la Chambre. Mais en temps de guerre, en République, il n'y a plus que la politique de la Convention nationale contre la politique de l'Assemblée de Bordeaux... je suis pour la Commune de Paris, pour l'une et l'autre Commune, contre la paix, je suis pour la Commune contre la capitulation, je suis pour la politique de Proudhon et pour la politique de Blanqui contre l'affreux petit Thiers... Quant à ce que un homme comme Proudhon aurait fait d'un misérable comme Jaurès, si le volumineux poussah lui était tombé entre les mains, il vaut mieux ne pas y penser. »

468
Jean Jaurès. Discours sur la loi des trois ans prononcé à la Chambre des Députés les 17 et 18 juin 1913. 2e édition. — Paris, « L'Humanité », 1917. In-16. — B.N., Impr., 16o Le90. 1567.

469
Tribun [al] révolutionn a [ire] de lion [*sic*]. Image populaire. Fin xviiie siècle. Orléans. Retirage. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

« Je suis un bon républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. En temps de guerre il n'y a plus qu'une seule politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grosse voix. » (*L'Argent suite,* 1913.)

470
AUX SANS-CULOTTES D'ORLÉANS. Image populaire. Orléans, Letourmy. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. A. 6614.

« Je suis un vieux républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. » *(L'Argent suite.)*

471
M. ERNEST LAVISSE au milieu de ses élèves (Bibliothèque Albert Dumont). Coupure de presse. 1900. — B.N., Est., Va. 259 a, t. III.

Lorsque, dans *L'Argent suite,* Péguy se livre à une diatribe d'une violence extrême contre Lavisse et contre « les cinquante ans de gonflement de sa fructueuse carrière », il n'y est pas seulement incité par dépit personnel contre celui qu'il tient pour responsable de son échec au Grand Prix de l'Académie. Pas uniquement non plus par grief intellectuel contre le représentant d'une méthode universitaire qu'il considère comme stérilisante. Le reproche fondamental qu'il fait à Lavisse est d'être « du parti de la capitulation, et de l'abandonnement, et de la lâcheté, et de la désorganisation. Certes « M. Lavisse naturellement n'a pas signé le manifeste des professeurs contre la loi des trois ans »; il n'en est pas moins « l'auteur éminent, l'auteur au deuxième degré ». (*L'Argent suite,* 22 avril 1913.)

ÈVE

472
MAISON DE PÉGUY A BOURG-LA-REINE. Photographies. — Centre Charles Péguy.

Péguy s'installe en août 1913 à Bourg-la-Reine, 7, rue André-Theuriet, dans une maison qu'habitera ensuite Léon Bloy. Il y poursuit la rédaction d'*Ève* commencée en juin, après la publication de *L'Argent suite* (avril) et de la *Tapisserie de Notre-Dame* (mai); le poème est achevé en décembre. De cette période intensément créatrice, naissent environ douze mille vers écrits en cent quatre-vingts jours. — (1958, 251.)

473
ENTRETIEN DU SAMEDI 27 SEPTEMBRE 1913 entre Péguy et Joseph Lotte. — Centre Charles Péguy.

Péguy semble avoir commencé la composition d'*Ève* avec le sentiment d'être comblé par la grâce. « Ma situation est énorme, exactement comme ma misère. C'est réglé, j'en ai pour la vie... des épreuves inconcevables dans l'ordre privé, des grâces immenses pour ma production. » Un acharnement en quelque sorte prémonitoire le pousse à écrire intensément : « Il faut que je produise jusqu'à ce que je meure. Je n'ai pas le droit de m'arrêter. Je fais mon *Ève*. Ça aura quinze mille vers. J'écris cinquante vers tous les matins, parfois cent. *Ève !* Quel titre ! Ce sera une Iliade... Je vais dire ça à toi : ce sera plus fort que le *Paradis* de Dante. » La joie de la création apparaît dans la ferme calligraphie du manuscrit

d'*Ève,* jusqu'à l'apparition d'une certaine fatigue qui se traduit dans l'écriture du dernier tiers de l'œuvre. (Péguy, *Lettres et entretiens,* 171-175.) — (1950, 156; 1964, 114.)

474
Ève. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le manuscrit d'*Ève* est l'un des plus beaux manuscrits de Péguy. Par une disposition analogue à celle qui préside à la rédaction de la *Ballade du cœur,* ses quelque trois mille feuillets portent chacun un quatrain calligraphié à l'encre de Chine sur un papier vergé blanc très fin; quelques strophes sont exceptionnellement tracées sur un papier plus épais et plus jaune; un quatrain unique est écrit sur du papier à lettres bleu portant l'adresse de Claude et Simone Casimir-Perier, 54, quai Debilly. De cette énorme suite, Péguy n'a retenu pour la publication que 1911 quatrains; sur la plupart d'entre eux une double numérotation portée à l'encre et au crayon permet de suivre les étapes de la construction générale du poème. — (1950, 156; 1964, 114.)

475
Ève. Strophes retranchées de l'édition. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Dans la première édition des *Œuvres poétiques* dans la Pléiade, ces strophes sont assez improprement intitulées : *Suite d'Ève.* Elles appartiennent en réalité à la même phase créatrice que les quatrains publiés dans le *Cahier* de Noël 1913. — (1950, 156.)

476
Charles Péguy. Ève. Épreuves en placards. Mise en pages, corrections et additions autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

(1950, 156; 1964, 114.)

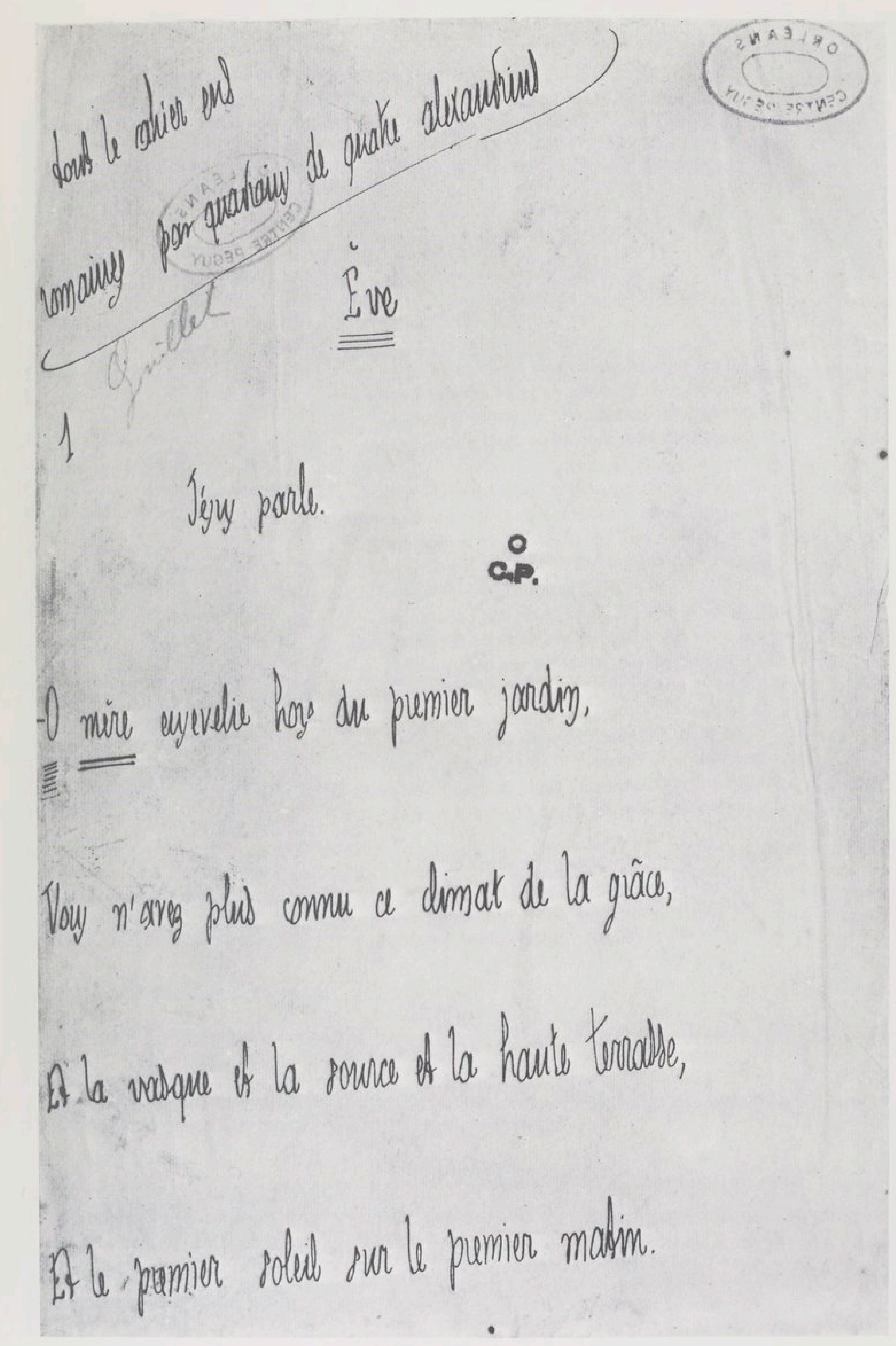
477
Cahiers de la quinzaine. Quatorzième cahier de la quinzième série. Charles Péguy. Ève. 28 décembre 1913. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1226 (XV, 4).

478
Entretien du dimanche 4 janvier 1914 entre Péguy et Joseph Lotte à Bourg-la-Reine. Notes autographes de Joseph Lotte. — Centre Charles Péguy.

Joseph Lotte doit publier un article sur *Ève* dans le *Bulletin des professeurs catholiques.* Sous la dictée de Péguy, il note hâtivement, au crayon, les indications de ce dernier; il y ajoute par la suite quelques corrections. Ce compte-rendu paraîtra le 20 janvier sous le pseudonyme de Durel. — (1950, 156; 1964, 114.)

479
Bulletin des professeurs catholiques de l'Université, nº 31, 20 janvier 1914. J. Durel [Joseph Lotte]. L'Ève de Péguy. Épreuves avec corrections et additions autographes de Péguy. — Centre Charles Péguy.

Péguy relit les épreuves et y apporte des additions. L'article Durel contient par conséquent



dans le cahier ens
romaines par quatrains de quatre alexandrins

ORLÉANS CENTRE PÉGUY

ORLÉANS CENTRE PÉGUY

Juillet

Ève

1

Jésus parle.

C.P.

Ô mère ensevelie hors du premier jardin,

Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce,

Et la vasque et la source et la haute terrasse,

Et le premier soleil sur le premier matin.

Nº 474. — *Eve*, manuscrit autographe, premier feuillet.

Ce n'est pas les articles du Code pénal
Que nous invoquerons dans ce dernier combat.
Nos regards connaîtront un autre Tribunal.
Nos regards chercheront un bien autre Avocat.

Et ce n'est pas de toge et de robe et de toques
Que nous nous couvrirons dans cet abaissement.
Et ce ne sera pas ces porteurs de breloques
Que nous invoquerons pour ce redressement.

Et ce n'est pas du Code et de ses accessoires
Que nous nous couvrirons dans ce recueillement.
Et non plus du Codex et de ses balançoires
Que nous aurons couvert notre dépouillement.

Et nos yeux chercheront pour l'âme scélérate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le maternel manteau d'une illustre Avocate.

Et nos yeux chercheront pour l'âme candidate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
L'éblouissant manteau d'une jeune Avocate.

228

Et nos yeux chercheront pour l'âme renégate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le manteau de vertu d'une grande Avocate.

Et nos yeux chercheront pour l'âme lauréate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le manteau de candeur d'une belle Avocate.

et on met pour le texte

N° 476. — *Eve*, placard avec corrections autographes.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

l'exposé le plus exact de la signification que Péguy entend donner à son œuvre : « De même qu'en matière de foi Péguy était redescendu à ces profondeurs où la liturgie et la théologie, c'est-à-dire la vie spirituelle et la proposition spirituelle, ne sont pas encore distinguées, de même et comme écrivain il est redescendu ici à ces profondeurs où l'image et l'idée sont jointes encore d'une liaison charnelle et non résolue... L'image et l'idée ensemble jaillissent de la même fécondité. »

480
ANDRÉ MICHEL. Ève. Dessins. S.d. — Centre Charles Péguy.

1. Ève première mortelle.

« Et moi je vous salue ô la première femme / Et la plus malheureuse et la plus décevante / Et la plus immobile et la plus émouvante, / Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre-Dame. »

2. La résurrection des corps.

« Quand l'homme relevé du plus ancien tombeau / Écartera la pierre et le vase d'oubli, / Quand le plus vieil aveugle et l'homme enseveli / Rallumera l'éclair du plus ancien, flambeau... »

NOTE SUR M. BERGSON ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

481
LETTRE DE PÉGUY à Henri Bergson. S.l., vendredi 27 février 1914. — Centre Charles Péguy.

L'élection de Bergson à l'Académie française (12 février 1912) déchaîne une violente campagne de l'Action française. Cet acharnement rapproche Péguy du maître dont, depuis 1912, il se croit incompris. Il offre son appui à Bergson : «Moi seul ai la plume assez dure pour réduire un Maurras, moi seul ai la poigne assez lourde pour refouler à la fois les antisémites et les fanatiques. » — (1958, 269; 1964, 116.)

482
NOTE SUR M. BERGSON ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

Le texte paru dans le huitième *Cahier* de la quinzième série, 26 août 1914. Il développe l'article paru dans *La Grande revue* du 25 avril 1914.

483
CHARLES PÉGUY. Note sur Monsieur Bergson et la philosophie bergsonienne. Paris, Émile-Paul frères, 1914. In-8°. — Centre Charles Péguy.

Exemplaire dédicacé : « Vendredi 27 mai 1914. Voici une autre édition, mon cher vieux, pour notre maître Quoniam. Votre fidèlement dévoué. Péguy. »

484
Jacques-Émile Blanche. Étude pour le portrait de Bergson. Huile sur toile. 1911. — Musée des beaux-arts de Rouen, inv. 22-1-10.

NOTE CONJOINTE SUR M. DESCARTES ET LA PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE

485
Lettre de Péguy à Joseph Lotte. S.l., samedi 6 juin 1914. — Centre Charles Péguy.

L'œuvre de Bergson vient d'être mise à l'Index. Il semble qu'à cette occasion, Péguy sente un fossé se creuser entre lui et certains catholiques de son entourage : « La mise à l'index des trois livres de Bergson crée une situation très dangereuse. Garde-toi bien de parler de tout cela dans tes numéros. » (Péguy, *Lettres et entretiens,* 216.) — (1964, 117.)

486
Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne. Manuscrit autographe. — Centre Charles Péguy.

A la déclaration de guerre, le manuscrit de la *Note conjointe* demeure inachevé sur la table de travail de Péguy. A la suite du dernier mot : *protestants,* Madame Charles Péguy inscrit une date : « samedi 1er août 1914 ».

La mise à l'index des œuvres de Bergson conduit Péguy à livrer cette dernière bataille en faveur des « mystiques de la liberté ». Sainteté, héroïsme cornélien et philosophie bergsonienne fournissent les exemples de « cette jeunesse du monde », de « cette innombrable nouveauté » et de « cette universelle inhabitude » qui seules peuvent garantir « ce présent qui est fécond, libre et vivant ». — (1958, 283.)

487
Le grand diable d'argent, patron de la finance. Image populaire. Épinal, Pellerin. — B.N., Est., Te. 90, vol. IV.

« Ainsi ce raidissement de l'argent, qui commande toute la société moderne, cette immense vénalité, cet universel remplacement des forces souples par de l'argent raide a son point d'origine économique, civique, moral, psychologique et métaphysique dans le raidissement du présent, dans cette ossification, dans cette momification du présent qui a fait tout le matérialisme et l'intellectualisme et le déterminisme et le mécanisme... Toute cette immense et universelle vénalité est venue de ce que par esprit d'épargne on a voulu mettre de côté le présent. Et pour être bien sûr de le mettre de côté on l'a mis au passé. » (*Note conjointe,* 1914.)

488
Le vrai portrait du Juif errant tel qu'on l'a vu passer à Dijon le 22 avril 1784. Image populaire. Orléans, Rabier-Boulard. — B.N., Est., Li. 58, vol. IV.

« Le Juif est vaincu depuis septante et nonante siècles : là est son éternelle force. Et là

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

aussi sa victoire éternelle. Le Juif est malheureux depuis Ève et depuis Adam et par l'expulsion il a figuré la dispersion : là est son éternelle patience et comme une sorte de bonheur... Jésus a pu greffer l'inquiétude juive dans le corps chrétien. » (*Note conjointe,* 1914.)

1914

489
PÉGUY AUX GRANDES MANŒUVRES DE 1913. Photographie prise par Claude Casimir-Perier. — Centre Charles Péguy.

(1950, 167; 1958, 279; 1964, 120.)

490
LETTRE DE PÉGUY à Pierre Marcel. S.l., samedi 16 juin 1914. — B.N., Mss., n.a.f. 16579, f. 295-297.

Au lendemain des élections (26 avril-10 mai) dont les résultats sont favorables aux divers partis de gauche; « Tu ne peux empêcher que je sois dans la situation d'un certain deuil. Il ne s'agit pas de politique et d'une période électorale. Il s'agit que la France périsse ou ne périsse pas. » Péguy ressent l'imminence de la guerre et précise nettement sa position : « Je ne suis point avec Maurras ou Daudet comme tu es avec Jaurès ou Sembat. Et non seulement cela, mais je n'ai jamais cessé de marcher contre les antisémites. Or l'*Humanité* est exactement contre la France comme l'*Action française* est contre les Juifs. Je crois que rien n'est dangereux comme de vouloir se masquer le mal et il y a plus de fidélité dans le regret que dans la complaisance. »

491
AFFICHE DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE. 1er août 1914. — Centre Charles Péguy.

(1964, 121.)

492
TENUE, FOURNIMENT ET ÉQUIPEMENT COMPLET D'UN LIEUTENANT D'INFANTERIE. Guerre de 1914-1918. — Musée de l'Armée.

493
LETTRE DE PÉGUY à André Bourgeois. S.l. [Nonsard], lundi 17 août 1914. — Centre Charles Péguy.

Les dernières lettres de Péguy attestent une sérénité confiante. Son ami, André Bourgeois, reçoit ainsi un véritable testament spirituel : « Si je ne reviens pas vous me garderez une fidélité sans deuil. Je vis dans cet enchantement d'avoir quitté Paris les mains pures. Vingt ans d'écume et de barbouillage ont été lavés instantanément. » *Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 8 janvier 1950, 3. — (1950, 172; 1958, 285; 1964, 120.)

494
Carte de la route suivie par Péguy de Montmélian à Villeroy. — Centre Charles Péguy.

Le 276e régiment d'infanterie que Péguy a rejoint à Coulommiers le 4 août est d'abord envoyé en Lorraine (Saint-Mihiel, le 11 août, Lérouville, le 28), puis dans l'Oise (Tricot le 29, Roye le 30). La 19e compagnie à laquelle il appartient bat en retraite vers le sud (Béthancourt le 31, Puisieux-lès-Louvres), et marche vers l'Est (Vémars, Saint-Witz-Montmélian les 3 et 4 septembre). Le 5 septembre, elle va vers Meaux. Péguy est tué aux abords de Villeroy. — (1964, 121.)

495
Croquis des combats de Villeroy, par Victor Boudon. 1915. — Centre Charles Péguy.

Soldat dans la 19e compagnie, Victor Boudon a assisté au dernier combat du lieutenant Péguy, le 5 septembre 1914. Il a laissé le récit de la course dans les avoines de Villeroy et de l'assaut final où Péguy trouva la mort : « Nous tirons comme des enragés... A chaque instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles significatifs... Et la voix du lieutenant crie toujours : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! » D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons pas de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! » — « Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse comme un défi à la mitraille... Au même instant une balle meurtrière fracasse la tête de ce héros... Il est tombé sans un cri. » André Bourgeois a recueilli d'un sous-officier de la même compagnie un témoignage légèrement différent sur les dernières paroles de Péguy : « Les soldats ne voyaient personne devant eux. Ils demandaient sur qui ils devaient tirer. Péguy, toujours debout, se penche en avant : « Tu les vois pas ? tu les vois pas ? » crie-t-il à un de ses soldats. Et il montre du doigt, en avant, l'ennemi... A ce moment... une balle vient le frapper en plein front. » (*Amitié Charles Péguy, Feuillets,* 48, sept. 1955, 9-30.) — (1958, 290; 1964, 121.)

496
Maxime Maufra. La tombe de Péguy à Villeroy. Eau-forte coloriée par l'artiste, tirée à trente exemplaires. 1915. — Centre Charles Péguy.

Lorsque Péguy quitte Bourg-la-Reine en août 1914, le manuscrit de *Clio II* demeure sur sa table de travail, s'achevant sur le discours prophétique de la muse de l'histoire : « Depuis quinze ans que vous ramez sur cette galère, vous vous sentez à bout tous les jours; et il vous semble qu'il y a une éternité. Que ça dure. Et vous n'en êtes encore qu'à la quinzième série de vos cahiers. Vous ne vous voyez pas dans trente-cinq ans... Vous ne vous voyez pas fêtant le cinquantenaire des cahiers, le cinquantenaire de votre malheureuse entrée dans la vie active, dans la vie publique... Mais vous vous représentez fort bien et je me représente avec vous, (mon enfant, me dit-elle avec une grande douceur), ce que vous penserez le jour de votre mort. » — (1958, 292; 1964, 121.)

497
Louis Pascal Réjou. Portrait de Péguy. Aquarelle gouachée. 10 janvier 1915. — Musée historique et archéologique de l'Orléanais, inv. 15268.

L'artiste a connu Péguy avant sa mort et a exécuté le portrait d'après des croquis pris sur le vif.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



N° 489. — Péguy aux grandes manœuvres de 1913 (assis à droite), avec deux camarades non identifiés.

498
Les enfants de Péguy. Photographies. Après 1914. — B.N., Mss., n.a.f. 16580, f. 199-201.

« Il pense avec tendresse à ce temps où il ne sera plus et où ses enfants tiendront sa place. / Sur terre. / Devant Dieu. / A ce temps où il ne sera plus et où ses enfants seront. » *(Le Porche du mystère de la deuxième vertu.)*

499
Pierre Laurens. Portrait de Madame Charles Péguy. Huile sur toile. 1923. — Centre Charles Péguy.

« Tout d'un coup il pense à sa femme qui est restée à la maison. / A sa femme qui est si bonne ménagère. / Dont il est l'homme devant Dieu / ... Est-ce qu'elle aurait autant de courage à l'ouvrage. / Et à faire son ménage. / Si elle ne travaillait pas pour ses enfants. » *(Le Porche du mystère de la deuxième vertu).* — (1950, 201; 1964, 121.)

500
Paul Niclausse. Buste de Péguy. Plâtre original. — Centre Charles Péguy.

Le buste en bronze de Péguy exécuté par Paul Niclausse a été inauguré à Orléans le 22 juin 1930, dans un square tout proche de l'emplacement de la maison natale du poète. Dès 1915, une plaque commémorative avait été apposée sur cette maison. (*Le Progrès du Loiret,* 7 septembre 1915.) — (1964, 121.)

501
Buste de Péguy par Paul Niclausse, mutilé dans le bombardement d'Orléans (mai 1940). Photographie. — Centre Charles Péguy.

Par un saisissant rapprochement avec les circonstances de la mort de Péguy, le buste du poète a été mutilé en plein front.

502
Pélerinage des étudiants a Chartres. Pentecôte 1948. Photographies de Georges Viollon.

1 et 2. Sur la route de Chartres.

3. Un chapitre en forêt.

4. Un chapitre au bord de la route.

Le traditionnel pélerinage des étudiants remonte à l'initiative d'une quinzaine d'universitaires qui, en 1935, mirent leurs pas dans ceux de Péguy.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

503
Affiche de la Comédie-Française. 1er, 2 et 4 juin 1940. Charles Péguy. Fragments des œuvres complètes. Avec une introduction de M. Daniel Halévy et une allocution finale de M. Robert Garric. — Centre Charles Péguy.

Jacques Copeau est l'instigateur de cette lecture des textes de Péguy en une période noire.

504
Prière pour nous autres charnels. [Poème de Charles Péguy, illustré par H.N. Werkman.] Heerenven, de Blouwe Schuit, 1941. In-8°. — B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1688.

Publication clandestine tirée à 90 exemplaires.

505
Jean Gaulmier. Péguy et nous. Beyrouth, Impr. de la Société d'impression et d'édition, 1944. In-16. — B.N., Impr., 16° Z. 604.

Composé en France libre en riposte à la « récupération » de Péguy par les « idéologues de la défaite », ce recueil demeure une des meilleures anthologies de Péguy rebelle et contestataire.

506
Deux voix françaises : Péguy, Péri. [Préface de Vercors. Avant-propos du Témoin des martyrs, Louis Aragon.] Paris, 1944. In-16. — B.N., Impr., Rés. p. Z. 1799 (16).

Publication clandestine imprimée à Paris par l'Office de publicité générale, réunissant *Ma vie* de Gabriel Péri à des textes de Péguy choisis par André Rousseaux. — L'exploitation de l'œuvre de Péguy au cours des années 1940-1944 n'est que trop connue. Cependant si certains aspects de sa pensée, assez sommairement interprétés, ont été mis au service de l'idéologie de la « Révolution nationale » et du régime de Vichy, on ne saurait oublier que la Résistance se nourrit également de sa lecture.

TABLE DES MATIÈRES

BnF

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

DES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE UNION A PARIS
LE 9 JANVIER 1974

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANC

BLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7513 00997652 2